L'ANTI-LUCRECE,

TOME SECOND.

L'ANTI-LUCRECE,

POËME

SUR LA

RELIGION NATURELLE,

COMPOSÉ

PAR M. LE CARDINAL

DE POLIGNAC;

Traduit par M. DE BOUGAINVILLE, *de l'Académie Royale des Belles-Lettres.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE COIGNARD, & ANTOINE BOUDET, à la Bible d'or.
PIERRE-GILLES LE MERCIER, au Livre d'or.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIE'ME.

I. *La nature de l'Ame est le sujet du cinquième Livre. Il commence par un précis des erreurs réfutées dans les Livres précédens. L'Auteur porte ensuite son jugement de Lucrece, qu'il représente comme aussi bon Poëte, que mauvais Philosophe : après ces préliminaires il entre en matiere.*

II. *Par un détail assez étendu de nos connoissances, de nos découvertes, de ce que nous sommes capables d'inventer ou d'exécuter, il prouve qu'on doit admettre dans l'univers des êtres intelligens, & que l'Intelligence suprême est le seul principe du mouvement des corps.*

III. *Ces êtres intelligens sont simples, sans parties, & dès-lors immatériels, indissolubles, immortels. L'Auteur le démontre par des argumens tirés de l'essence même de la matiere. Il définit cette substance, en examine les propriétés & fait voir que ses différentes modifications, capables uniquement de*

varier la forme des corps, ne peuvent produire ni l'ame ni la moindre opération de l'ame. Après avoir expliqué selon ces principes la nature du feu, il reprend la question de la spiritualité de l'ame, qu'il établit par de nouvelles preuves.

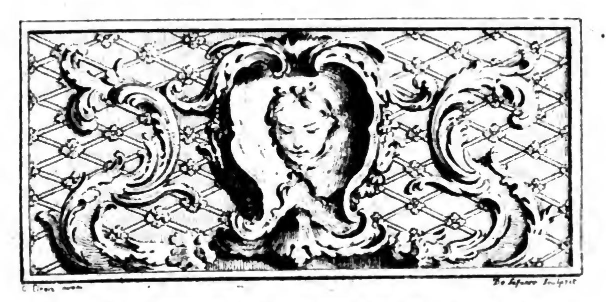
IV. *Il répond ensuite aux objections des Epicuriens. De l'impression que semble faire sur l'ame tout ce qui affecte le corps, ces Philosophes concluent que l'ame & le corps sont d'une même nature. Le Poëte démontre qu'on en doit seulement inférer l'union de ces deux substances. Il détaille les loix & les suites de cette union, & prouve qu'un être capable de recevoir à la fois différentes sensations & de les comparer ensemble, est* un *& simple.*

V. *Locke prétend que nous ne connoissons pas assez la nature de la matiere, pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser: il croit que l'intelligence & l'étendue peuvent être deux propriétés du corps. Le Poëte réfute cette objection, d'autant plus séduisante, que paroissant fondée sur un modeste aveu de notre ignorance, elle est l'abus d'une vérité, que tout Philosophe se fait gloire de reconnoître.*

VI. *La liberté de l'homme, qu'il établit ensuite, lui fournit une nouvelle preuve de la spiritualité de l'ame.*

VII. *Enfin, après avoir fait un précis de tout ce qu'il a démontré dans ce Livre, il le termine en développant une conséquence importante de l'union de l'ame avec le corps : c'est l'existence d'un Etre suprême, Auteur & Souverain de l'univers.*





L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE CINQUIE'ME.

I. JE fuis perfuadé, Quintius, que vous aimez la Vérité : je vous crois équitable & fincére. Vous n'êtes pas de ceux qui regretant les fonges que leur offroit un fommeil impofteur, s'affligent de revoir le jour, lorfque les premiers rayons de l'aurore les arrachent à leur affoupiffement, & diffipent les ombres dont ils aimoient à fe repaître. L'illufion a pour eux des charmes : ils frémiffent du retour de la lumiere, qui fait à des menfonges aimables fuccéder de triftes & fâcheufes réalités. Si cependant vaincu par la force de mes raifons, vous gémiffiez de vous voir privé d'une erreur qui vous fût encore chere, j'admirerois ce que peuvent les dangereux confeils de la volupté. Je me flatte en effet d'avoir renverfé tout ce qu'une Secte ennemie de l'Etre fuprême regardoit comme l'inébranlable fondement de fa doctrine. J'ai détruit ce vuide infini, ces atomes

éternels, ce mouvement qu'on ſuppoſoit faire partie de leur eſſence. La ſeule lumiere naturelle a diſſipé ces brillantes fictions.

La volupté n'a donc plus d'armes : ſes traits impuiſſans ne bleſſeront déſormais que des aveugles volontaires ; que ces amis de l'erreur, qui cherchent à s'envelopper d'épaiſſes ténébres, & ne marchent que pour s'éloigner de la route du vrai. Lucrece peut continuer de ſe plaire dans les jardins d'Epicure : mais qu'il les habite ſeul ; qu'il y vive ſans honneur au ſein de la molleſſe ; qu'il y cueille du myrte, & ces fleurs que le favori de Venus, le jeune Adonis, a teintes de ſon ſang. Il peut même fixer ſon ſéjour ſur l'Hélicon : qu'errant à loiſir ſur ces collines dont Apollon & Bacchus partagent l'empire, il écoute avec tranſport le vieux Silene, dans les fumées d'un nectar délicieux, couché mollement au fond d'une grotte, chanter d'une voix tremblante, par quel coup de hazard les atomes diſperſés dans le vuide ont formé l'univers ; & qu'une leçon ſi digne de ce maître voluptueux ſe termine par les jeux folâtres des Satyres & des Dryades. Qu'enſuite s'oubliant lui-même, Lucrece invoque ces Dieux qu'il s'efforce de détruire ; qu'il peigne les amours de Mars, & les feux qui conſument de jeunes cœurs : qu'aux ſoins inſenſés du vulgaire inquiet, aux fureurs de la guerre, il oppoſe le bonheur d'une oiſive liberté, la paiſible indifférence d'un eſprit indépendant, les charmes de la vie paſtorale & la douceur des plaiſirs champêtres. Qu'il nous diſe comment les corpuſcules qui nous

environnent font ſur nos ſens des impreſſions différentes ; comment la violence de l'aquilon ſouléve les flots agités ; comment des vapeurs ſorties du ſein de la terre produiſent dans un ciel obſcurci de nuages les éclairs & la foudre. Qu'il nous repréſente les premiers mortels épars dans les forêts, coulant ſous les loix de la Nature des jours innocens & tranquilles , obligés enſuite de bâtir des cabanes & de fendre les guerets. Qu'il offre à nos regards l'affreuſe peinture de la contagion qui dépeupla les murs d'Athenes. Lucrece m'enchante lorſqu'il traite de pareils ſujets : ſa main ſçait y répandre toutes les beautés d'une éloquente Poëſie. Favori d'Apollon , il a droit aux lauriers qui croiſſent ſur le Parnaſſe : je ſerai le premier à ceindre ſon front d'une couronne immortelle ; mais que content du nom glorieux de Poëte , il n'aſpire pas à celui de Sage. Devoit-il s'ériger en maître , en réformateur des humains ? Perfide Sirene , il abuſe des charmes de ſa voix pour ſéduire la crédule ignorance.

C'eſt le ſort des hommes de ſe tromper. Un Pilote mille fois échappé du naufrage, qui mille fois a triomphé des écueils , des gouffres , des tempêtes , & dont le vaiſſeau reſpecté par les flots a parcouru toutes les mers , périt à l'entrée du port , à la vûe de ſa patrie. Ainſi que des Philoſophes qu'un noble deſir de pénétrer les myſtéres de la Nature fait marcher dans cette pénible carriere, s'égarent quelquefois près du terme de leur route ; que fatigués de recherches & de travaux , ils ferment enfin les yeux à la vérité , dont le flambeau les

avoit guidés jusqu'alors, je le vois sans étonnement: Mais quelle doit être votre surprise, en comparant ce que fait Lucrece avec ce qu'il annonce! Il devoit porter le jour au sein des plus épaisses ténébres, ouvrir les sources de la vérité, affranchir les mortels d'un joug odieux : & nous le voyons par l'impuissance de ses efforts rendre hommage à cette Religion qu'il vouloit anéantir. Tous les traits que lance contre le Ciel ce nouveau Briarée, retombent sur sa tête. En vain il se donne pour le libérateur du genre humain ; il n'est que le panégyriste d'Epicure, & de la volupté. Qu'il ne vous promette plus de trouver dans des atomes imaginaires la cause du mouvement : vous connoissez à quoi se réduisent ses magnifiques paroles. Aussi présomptueux que Lucrece, Spinosa soutenoit avec confiance que la force motrice est un attribut de la matiere : vous sçavez quel cas mérite ce systême : nos premiers coups ont suffi pour le détruire. Puis donc que le principe du mouvement ne réside pas dans la matiere, cherchons ce principe dans une autre source.

II. Il existe des intelligences. L'homme sçait qu'il pense : il nie le faux, il affirme ce qu'il croit véritable : les sens lui transmettent-ils quelques objets, il les conçoit, les juge, les compare entr'eux, en remarque la différence, ou l'accord. D'après ses observations, il se forme au dedans de lui-même des archetypes, des images intelligibles, modéles toujours subsistans ausquels il rapporte tout, pour juger de tout avec justesse. Ce

n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi les principes de nos connoiſſances ſont innés, ou ſi l'ame ne les doit qu'à ſes propres opérations. Dans quelque ſoúrce qu'ils ſoient puiſés, on ne peut douter de leur exiſtence; & c'eſt tout ce qu'exige la queſtion préſente. Souvent partagé par des raiſons contraires, l'eſprit demeure en ſuſpens; il flotte dans l'incertitude, parce qu'il n'a qu'une connoiſſance imparfaite: ſouvent auſſi ce qu'il ſçait, le conduit à la découverte de ce qu'il ignore. Il infére l'un de l'autre, en ſuivant le fil d'une progreſſion méthodique; & capable de méditer, il diſtingue une concluſion juſte de celle qui ne le ſeroit pas, examine le rapport de ſes idées, refléchit ſur l'ordre qu'il doit leur donner. Par ces efforts redoublés, il parvient à comprendre un objet, à l'embraſſer tout entier; & ſe repliant ſur lui-même, il conſidére tous les pas qui l'ont conduit à ce terme. S'il ignore quelque choſe, il ſçait au moins qu'il l'ignore; lorſqu'il doute, il ſent qu'il doute; qu'il nie, lorſqu'il nie; & quand il atteint au vrai, il eſt aſſuré qu'il l'a ſaiſi.

Faut-il vous préſenter ici le tableau des connoiſſances humaines, vous détailler tout ce que l'homme eſt capable d'exécuter? Ingénieux Phyſicien, il voit que tous les corps ſont des aſſemblages d'élémens, & remonte à leur premiere origine. Habile Aſtronome, il meſure la vaſte étendue des cieux, la circonférence des globes qui roulent dans le tourbillon ſolaire, & l'orbite que la terre y décrit. Il ſuit l'ombre que jette ce corps opaque, en arrêtant les rayons du Soleil; il prédit combien

de fois dans l'eſpace de mille ans, de mille ſiécles, la Lune doit être obſcurcie par cette ombre, & dans quel point du Ciel, à quelle heure de la nuit, elle le ſera chaque fois. Par des calculs auſſi ſûrs, il détermine à quelle partie de notre globe la Lune doit cacher le Soleil, dans quel inſtant elle doit intercepter le jour, & quelle portion du diſque ſolaire elle obſcurcira pour lors à nos yeux. Les Satellites de Jupiter ont auſſi leurs éclipſes: ces planetes, par leurs fréquentes conjonctions, ſemblent ſe venger les unes des autres, en ſe dérobant tour à tour le flambeau qui leur eſt commun. De tant de révolutions diverſes, aucune n'échappe aux regards de l'homme: infaillible devin, il prévoit tous ces phénomenes, les annonce, & conſigne ſes prédictions dans des faſtes plus ſûrs que ceux des oracles. Enfin cet habitant de la terre, du point qu'il occupe ſur ce globe, en détermine la grandeur & la forme: par de ſçavantes combinaiſons il découvre la véritable poſition des rivages, des villes, des Royaumes: ſon compas meſure l'immenſe intervalle qui ſépare l'océan atlantique des mers orientales. Ce n'eſt qu'en rapportant ſes obſervations à des points fixes, qu'il peut évaluer avec une telle juſteſſe la diſtance réciproque de tant de lieux diſtribués ſur la ſurface des deux hémiſphéres. Mais il n'exiſte aucun point fixe dans le vaſte eſpace que parcourt le Soleil: l'homme en ſuppoſe, & la force de ſon génie ſupplée à ce que la Nature n'a pas fait.

Hardi navigateur, il confie ſans crainte un frêle navire aux caprices de la mer. Son courage ne redoute ni

les périls de la nuit sur des côtes lointaines, ni le choc furieux des vents déchaînés. Guidé par la boussole, & sondant la profondeur des eaux, il fait le tour de l'univers. Il va chercher l'or des contrées occidentales, & les perles de l'orient : il brave les chaleurs du midi, affronte les glaces du nord, & se frayant des routes nouvelles, il tente la découverte de golfes, de promontoires, de pays inconnus. Un fragile bois le porte, des voiles légéres lui soumettent les vents, son art est toute sa ressource.

Initié par l'étude dans tous les arts, il les perfectionne, il en invente de nouveaux. Il décompose les mixtes, tire le sel, le souffre, le sable, les liqueurs qu'ils renferment, en désunit, ou rejoint à son gré les principes ; & fabriquant des corps artificiels, il imite, souvent même réforme l'ouvrage de la Nature. Nouveau Promethée, mais sans craindre le sort de celui des Grecs, il dérobe impunément le feu céleste ; il rassemble au foyer d'un verre les rayons du soleil réunis par la réfraction ; & forçant, si je l'ose dire, l'astre du jour à descendre sur la terre, avec ces flammes adroitement surprises il embrase les chênes, il liquefie les métaux. Pour seconder les efforts de ses yeux, il fabrique selon les loix d'une sçavante théorie des instrumens dont l'utile concours, en donnant plus d'étendue à l'image d'un objet, l'éclaircit & le rapproche. A l'aide du microscope, il pénétre même dans l'intérieur des corps, en démêle les parties imperceptibles, &

contemple avec surprise les merveilles de leur composition. Que dirai-je de la parole & de l'écriture, de ce double lien qui unit toutes les Nations & tous les siécles? Pour faire connoître mes pensées, je puis les confier au son : pour les rendre immortelles, je puis les marquer par des figures, les présenter sous des traits distincts, & tracer une image de mon ame. Par-là je m'entretiens avec les peuples de l'autre continent, avec les générations les plus reculées. Homme de tous les tems, citoyen de tous les lieux, je me fais également entendre par tout.

De la sphére des objets sensibles, l'esprit s'éléve à de sublimes contemplations. Il médite sur le principe de l'existence des êtres, sur leur fin, sur les loix qu'ils suivent, & découvre le rapport des effets avec leurs causes. Plein d'une noble confiance, il interroge la nature, en sonde les mystéres, & pénétre cet abîme inaccessible aux sens. Quelle est la grandeur & l'importance de la question qui nous occupe! Nous examinons si l'univers est l'ouvrage d'un Créateur, ou s'il n'a d'autre cause que soi-même. A l'étude des vérités spéculatives, l'homme joint celle des vérités de pratique. Législateur & Philosophe, il établit des régles de conduite, il cherche en quoi consiste le bonheur, & propose les moyens d'atteindre à ce but. S'il sçait discerner le vrai d'avec le faux, il connoît aussi la différence du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu. De l'utile & de l'agréable il distingue ce qui nuit & ce qui déplaît. Il approuve & condamne, désire & craint, se livre à la haine, à l'amour,

à l'amitié. Capable de revenir ſur ſes pas, de ſoumettre à ſa propre cenſure, & ſes opinions & ſes volontés, il peut remarquer ſes erreurs, appercevoir ſes fautes & ſe corriger.

Enfin ſupérieur à la portion de matiere qui lui eſt aſſociée, l'eſprit fait jouer à ſon gré tous les reſſorts de cette merveilleuſe machine. Il ordonne, & ſur le champ les pieds & les mains obéiſſent; dociles à ſes moindres deſirs, les yeux ſe tournent vers l'objet qu'il veut appercevoir; tous les muſcles, tous les organes ſe mettent en action. Je parle, je me promene, je remue le bras; & c'eſt par ma volonté ſeule, ſans le concours d'aucune impulſion extérieure, que s'opérent ces mouvemens, qui ſe communiquent enſuite à d'autres corps. En marchant je frappe les parties d'air qui m'environnent, & ce coup elles le tranſmettent aux parties voiſines, qui par une circulation rapide viennent remplir la place que j'ai quittée. Si vous ſonnez de la trompette, l'air ébranlé par l'effort de vos poulmons, s'agite autour de vous, & quelquefois même revient ſur ſes pas, refléchi par les hauteurs voiſines. Un ſeul homme avec des cordes & des poulies, que dis-je? ſans autre ſecours que celui d'une roue, d'un levier, ſouléve des poids énormes: à l'aide de ces machines, il porte à la voute d'un temple une pierre tirée du fond d'une carriere. Des animaux dont la force ſurpaſſe la ſienne, reſpectent le joug qu'il leur impoſe. Secondé de leurs efforts, il dompte la rapidité du Rhône; il fait remonter ce fleuve aux plus lourds bâtimens. Tant il eſt vrai que l'homme

par la ſeule opération de l'eſprit qui l'anime, ſemble & produire & diriger le mouvement.

L'eſprit en eſt donc le véritable auteur : ſeul il a droit de l'imprimer à la matiere, par elle-même incapable de ſe mouvoir ; & quand il l'imprime, ce n'eſt pas comme un agent paſſif qui communique ce qu'il a reçû, mais comme principe. Nous ignorons preſque toujours quels ſont en nous les organes & les loix du mouvement ; & cette connoiſſance ne nous eſt pas néceſſaire. Car il ſuffit pour être mû, de le vouloir, inſtruit ou non du méchaniſme qui produit cet effet. Auſſi peut-on douter ſi cette puiſſance qu'exerce ſur le corps une ame tirée, comme lui, du néant, appartient à cette ame, ou ne doit pas plutôt s'attribuer à l'action d'un être ſupérieur, qui joignant à la connoiſſance de la matiere celle des reſſorts ſecrets du mouvement, ſe prête à tous nos deſirs, & faſſe en nous ce que nous paroiſſons faire nous-mêmes. Mais que vous regardiez comme une production de notre ame ce mouvement dont elle tient les rênes, ou que vous le croyiez émané d'une cauſe plus parfaite, toujours eſt-il certain qu'il a pour principe une ſubſtance penſante. Pour le produire, il faut être capable de vouloir ; & pour vouloir, il faut penſer. Reconnoiſſez donc que la faculté de mouvoir les corps eſt un attribut propre à ce qui penſe ; qu'il y a des êtres penſans, & que comme une intelligence finie préſide aux mouvemens du corps humain, ceux du vaſte corps de l'univers ſont aſſujettis aux loix d'une Intelligence infinie, dont la ſageſſe toute-puiſſante diſpoſe de tout à

ſon gré. Ainſi la cauſe motrice de la matiere s'offre clairement à vos yeux, cauſe ſupérieure à la matiere, Dieu, qui l'a faite de rien, & qui la gouverne.

III. Je croirois vous avoir ſuffiſamment prouvé cette vérité, ſi je ne vous ſoupçonnois d'être encore perſuadé que tout ce qui exiſte eſt matiere, & conſéquemment que l'ame eſt un corps, un aſſemblage de parties. Ce préjugé me reſte donc à combattre. Mais devroit-il encore avoir quelque empire ſur vous? Les êtres matériels privés de mouvement par eux-mêmes ne peuvent le communiquer s'ils ne l'ont reçu: j'ai démontré ce point, & c'en eſt aſſez pour établir une oppoſition eſſentielle entre la nature du corps & celle de l'intelligence, qui ſeule capable d'agir ſur la matiere, ne lui tranſmet pas le mouvement, mais le produit en elle, le fait naître par ſa volonté ſeule, en eſt non le canal, mais la ſource & la cauſe primitive.

Sous quelque face en effet que vous conſidériez la matiere, elle ne vous offre jamais que des parties privées de raiſon, & dont les propriétés ſe réduiſent à l'étendue, la ſituation, la figure. De votre aveu même, ce principe eſt inconteſtable. Si la penſée étoit un attribut de cette ſubſtance, tout ce qui eſt corps auroit la faculté de vouloir & de connoître. Un arbre, une pierre, jouiroient de cet avantage; on ne pourroit le refuſer à vos atomes, lors même qu'ils errent déſunis dans le vuide: loin d'être, comme vous le prétendiez, d'aveugles élémens, ces corpuſcules feroient tous des intelligences;

parce que toute portion de matiere eſt matiere. Ainſi je vois dans un corps autant d'ames qu'il a de parties, & autant d'ames immortelles; puiſqu'un atome, eſt ſelon vous, indeſtructible, & que la connoiſſance ajoutée à tout ce qu'il poſſéde d'attributs ne le rendroit pas ſujet à la mort. Un atome pourroit être éternellement heureux, ou malheureux. Partiſan d'Epicure, vous frémiriez de voir ſon ſyſtême triompher, s'il vous falloit en conſéquence reconnoître dans votre corps, non pas une ame, mais une infinité d'ames à jamais ſubſiſtantes. Que ce ſyſtême répondroit mal aux eſpérances, aux deſirs d'un homme qui n'enviſage point de deſtinée plus affreuſe, que celle de n'être pas anéanti, de ſurvivre éternellement à la diſſolution de ſes organes!

Mais ſi les atomes connoiſſent & veulent par eſſence, chacun d'eux également propre au bien & au mal peut ſuivre à ſon gré le vice ou la vertu; peut ſe former par un choix libre des mœurs perſonnelles. Que dis-je? toutes les parties d'un atome auront chacune leur conduite particuliere: coupables, ou vertueuſes, elles recevront chacune le prix qu'elles méritent; la Juſtice ſuprême leur diſtribuera des récompenſes, ou des peines. Voilà pourquoi Lucrece en attribuant à ſes corpuſcules l'immortalité, leur refuſe l'intelligence. Démocrite avoit été plus libéral. Il en ſuppoſoit quelques-uns doués de la faculté de penſer: eſpéce d'atomes plus favoriſés de la Nature, & qui ſupérieurs aux autres, étoient à leur égard ce que ſont les Nobles de certaines contrées, à l'égard des habitans de la campagne,

campagne, qui nés pour l'eſclavage, tremblent ſous le joug rigoureux de ces maîtres deſpotiques. Une telle opinion remplit d'effroi la ſecte qui ſoutient que notre ame eſt mortelle, ou plutôt qui le ſouhaite; & cette nombreuſe école, quoique formée par Démocrite, proſcrivit ſon ſentiment avec indignation. Quoi de plus abſurde en effet, que de partager en deux claſſes des atomes dont la nature eſt ſemblable, de donner aux uns une propriété qu'on refuſe aux autres? C'étoit une diſtinction dénuée de fondement & même de vraiſemblance.

Mais voyons ſi ce que lui ſubſtitue le Poëte Epicurien eſt plus raiſonnable. Selon lui la matiere eſt par eſſence privée de ſentiment. Tous les atomes ont la même nature; ils ſont tous également principes des corps, incapables de connoître & d'agir. Mais que le hazard réuniſſe certains atomes dans un certain ordre, ils produiſent une ame. Lucrece ne dit pas préciſément quels ils ſont, ni quel eſt cet ordre; ſeulement il croit en général que de la quinteſſence du ſang, de l'air & du feu ſubtiliſés, il peut réſulter un être capable de penſer, quoique corporel; & que cet être périt enfin par la déſunion des élémens dont il eſt l'aſſemblage.

La ſeule combinaiſon de quelques corpuſcules produira donc une ame. Mais quel changement cette combinaiſon qui n'eſt qu'un ſimple mode, peut-elle opérer ſur leur nature, pour faire ſortir une ame du ſein de la matiere? Une ame, c'eſt-à-dire, un être en état d'ordonner, de méditer, de mouvoir les corps, une puiſſance intelligente capable de juger & d'agir. Car prévoir,

refléchir, imprimer le mouvement, préférer, ſuivre, fuir, attaquer, réſiſter, c'eſt agir. La combinaiſon de quelques élémens ne leur ajoûte rien d'eſſentiel. Sont-ils ſéparés, elle les raſſemble ; étoient-ils déja réunis, elle les range dans un ordre qu'ils n'avoient pas. Mais que fait un tel changement? Il donne une ſituation nouvelle à chacune de ces parties, une figure nouvelle au tout que forme leur aſſemblage. Si l'ame n'a point d'autre origine, l'ame eſt donc une ſituation, ou une figure. Cet être revêtu de tant de propriétés ſera produit, cômme le ſont un cube, une pyramide, un cylindre ; & par conſéquent telle ou telle ſituation, telle ou telle figure donneront à la matiere, par elle-même dénuée d'intelligence, ce qu'une autre ſituation, une autre figure ne pourroient lui donner. Si le hazard place certaines particules à droite, elles auront dès-lors le privilége de vouloir & de connoître : elles devront à l'eſpéce de liaiſon qui les unit, au lieu qu'elles occupent, une faculté ſupérieure à leur nature ; & le contact aura le droit d'altérer l'eſſence des êtres, d'en changer les attributs. Que ce ſentiment eſt abſurde ! qu'il eſt même contraire à vos principes ! Vous prétendez que rien ne peut être fait de rien, & vous tirez des ames du néant : tant vous prêtez de force aux modifications.

C'eſt ainſi, je l'avoue, que les corps peuvent devenir tranſparens, rares, denſes, fluides ; qu'ils peuvent acquerir ou la moleſſe, ou la dureté, ſuivant les différentes combinaiſons de leurs élémens. Ces qualités ſont toutes l'effet de la ſituation des parties : elles n'influent

point sur le fonds même des corps. La main qui façonne le chanvre en fait à son gré un cable,ou une voile. Sous ces deux formes, cette plante conserve toujours la même nature. Le cable soutient des poids énormes ; la voile reçoit l'impulsion des vents : fonctions différentes, il est vrai, mais qui ne sont ni contraires l'une à l'autre, ni supérieures aux forces de la matiere ; elle est passive dans ces deux états. Le fer, selon la figure que l'artisan lui donne, perce les corps, les coupe, ou les écrase. Un verre dont la surface est polie, laisse aux rayons du soleil un libre passage : réduit en poudre, il les refléchit ; cette poudre plongée dans l'eau redevient transparente. L'or est mis en fusion par un feu violent : le froid lui rend sa dureté ; dissout par des sels nageans dans un liquide, il s'évapore en particules volatiles. Enfin cette nourriture, qui se distribue dans tous les membres de notre corps, y prend une multitude de formes différentes, par le seul changement qui se fait dans la liaison, dans la figure de ses parties : mais la matiere y demeure toujours la même, parce que de toutes les modifications que lui donne le mouvement, aucune ne l'éléve au-dessus de sa nature.

Elle est même incapable d'en recevoir aucune qui ne soit corporelle & destructible, qui ne résulte nécessairement de ses propriétés, enfin dont l'idée puisse se détacher de celle du corps. Telle est la nature des modes, que l'esprit n'en conçoive jamais un seul, sans concevoir en même-tems l'être auquel il appartient. Qu'est-ce qu'un mode en effet, sinon l'être lui-même revêtu

de telle ou telle qualité. L'idée de mouvement ou de repos me repréfente toujours un corps, qui dans un inftant déterminé change de fituation, ou conferve celle qu'il a. Si je penfe à quelque figure que ce foit, j'apperçois un corps terminé par certaines bornes, dont le périmetre eft droit ou courbe, dont la largeur, la longueur & la profondeur font égales ou différentes. Ce font toutes ces variétés qui produifent celle des figures.

Ainfi tout ce que peuvent occafionner le mouvement ou le repos, foit d'un corps, foit des particules qui le compofent, tout ce qui réfulte du changement, ou de la durée d'une fituation, d'une figure, doit être matériel, puifqu'il n'affecte que la matiere & qu'il naît de la matiere feule. Par là je vois fe former & fe détruire des corps de toute efpéce. Les corps durs font des amas d'élémens, ou cubiques & liés étroitement fans que rien les fépare, ou collés enfemble par une forte de maftic, ou qui pofés les uns fur les autres, forment un affemblage dont les couches fupérieures compriment celles qui font au-deffous. Ainfi refferrés, ils confervent entr'eux la même fituation, jufqu'à ce que quelque liqueur, ou le feu, venant à s'infinuer dans leur tiffu, les défuniffe; défunis, ils fe dérangent, & pour lors on voit les corps durs s'amollir, quelquefois même fe liquefier. Les parties de tout fluide font des globules qui cédent fans réfiftance, & fe rompent fans effort; qui mus fans ceffe en tourbillon, fe poliffent de plus en plus par le mouvement; enfin, qui vû leur forme, ne

peuvent, quoiqu'ils se touchent, s'unir entr'eux. Pour les corps mous, c'est une espéce mixte qui tient le milieu entre les deux premieres. Leur tissu réunit les deux sortes d'élémens, qui séparées, rendent un corps ou dur, ou fluide. Les cubes & les globules s'y trouvent entremêlés avec ordre, & cette alternative forme un tout à la fois résistant & flexible, où le repos combat & tempére le mouvement.

Ces principes une fois établis, je rendrai raison de tous les phénomenes que vous offre la matiere, en combinant les modifications dont elle est susceptible, la figure, la masse, la situation, le mouvement & le repos. Je vois le feu consumer les corps secs, réduire le bois en cendre, calciner les pierres, vitrifier les cailloux, fondre les métaux, durcir l'argile en la desséchant, & tirer du fond des êtres leurs principes les plus intimes. En consumant les corps huileux il les enflame & répand autour une lueur éclatante ; il fait seulement rougir d'autres corps, & nous en connoissons même auxquels il ne communique qu'une chaleur que la lumiere ne manifeste point à nos yeux. L'eau diminue l'ardeur du feu : il s'élance brusquement au choc du fer & d'un caillou : mêlez ensemble certaines liqueurs froides, vous en voyez sortir une flamme pétillante, qu'environne une épaisse fumée. Enfin, précipité par un coup de foudre, le feu dans le même instant éblouit nos yeux, fend les nuages, tombe sur la terre, voltige & s'insinue par tout. Son activité n'est pas moindre que sa vîtesse : par un prodige à peine croyable, il a souvent fondu la lame

d'une épée, ſans offenſer le fourreau. Tous ces effets, & pluſieurs autres, qu'il feroit trop long de déduire ici, je les explique ſans peine, dès que je ſçais qu'on doit regarder le feu, comme un amas de pyramides ou de cônes ſans ceſſe agités, toujours en mouvement. Où ne s'inſinuent pas ces traits perçans ? Quel eſt le corps dont ils n'ébranlent, ne rompent, ne déſuniſſent, ou ne faſſent évaporer les différentes parties, ſelon qu'ils les trouvent diſpoſées ? Sont-elles en repos & fortement comprimées, ils n'y pénétrent qu'avec peine ; ſont-elles ſéparées les unes des autres, ils les traverſent ſans preſque s'arrêter. Ils communiquent facilement leur propre agitation aux plus légeres. Retenus dans les corps ſulphureux, ils s'y amaſſent & bientôt par leurs efforts ils en déſuniſſent les molécules, les détachent & les enlévent. On voit alors ces traits de feu voltiger de toutes parts : c'eſt que l'épaiſſe fumée qui s'exhale, porte dans ſon ſein une multitude de parcelles combuſtibles, qu'ils lui dérobent ſans ceſſe, & qu'ils emportent en s'éloignant. Ils éclairent en même-tems : c'eſt que la rapidité de leurs vibrations ébranle la matiere lumineuſe mêlée avec l'éther. Les rayons de cette matiere frappent auſſitôt la ſurface des corps qui les refléchit ; & tranſmis au fond de notre œil après diverſes réfractions, ils y peignent, comme ſur une toile, l'image des objets : nous appercevons alors les formes & les couleurs.

Si le feu ne trouve point dans les corps de parties de ſouffre qu'il puiſſe enflammer, il n'en agit pas moins,

mais il agit en ſilence & dans les ténébres. S'il ne reſte qu'un petit nombre de ces parcelles ſulphureuſes, il rend une lueur foible, & qui dure à peine un inſtant. Car il ne peut cauſer en nous une vive ſenſation de lumiere, à moins qu'il n'ébranle un rayon qui vienne directement frapper notre œil. Toutes les fois qu'il ne fait que ſerpenter dans les corps, la chaleur qu'il leur communique eſt ſans éclat. Ils ſe refroidiſſent, lorſque le feu qui les échauffoit eſt paſſé dans l'air, ou qu'il s'eſt tellement embarraſſé dans leurs différentes parties, qu'il y demeure captif & ſans activité. C'eſt alors que l'eau peut le dégager & lui rendre toute ſon ardeur.

Répandu dans tout l'univers, le feu circule ſans ceſſe autour de nous ; & s'il ne ſe meut pas toujours, il eſt toujours prêt à ſe mouvoir. De-là vient que pour le manifeſter à nos yeux, il ne faut que le choc de deux corps ſolides : au premier coup il ſe montre, & jette au loin des étincelles brillantes, en ſaiſiſſant les particules que la pierre a détachées du métal. Deux liqueurs mêlées enſemble fermentent, s'enflamment & ſe diſſipent en fumée : c'eſt qu'elles renfermoient des ſels & des ſouffres hétérogenes, dont le conflit a ſuffi pour mettre en mouvement le feu qui réſidoit en elles. Le feu réſide auſſi dans les entrailles de la terre : il y affine l'or & les autres métaux ; & la chaleur dont il remplit les mines, rarefie l'air renfermé dans ces profondes cavernes. Si la chute de quelques rochers, en fermant l'iſſue, empêche cet air de s'exhaler dans l'air libre, les efforts qu'il fait pour rompre ſes liens, produiſent alors ces tremblemens

de terre si terribles. C'est ainsi que se forme le tonnerre dans la région supérieure de l'atmosphere. Un nuage, composé de vapeurs & d'exhalaisons bitumineuses, contient de plus un grand nombre de particules de feu, séparées d'abord les unes des autres. Mais le froid vient-il à condenser l'air, elles se rassemblent aussitôt vers le centre : alors elles s'agitent, roulent sur elles-mêmes, échauffent le bitume : le bitume s'enflamme, la flamme dilate l'air, qui rompt avec un bruit terrible les barrieres glacées que le froid oppose à son impétuosité. Le ciel retentit, le trait part, & traçant un sillon tortueux, porte soudain un coup rapide. C'est cette activité du feu, dont les effets sont si multipliés, depuis que les hommes, non contens d'avoir abusé du fer, ont emprunté pour se détruire le secours de ce redoutable élément. Un art meurtrier imite aujourd'hui la foudre, & produit des volcans dont la fureur fait trembler la terre, & renverse les plus forts remparts.

Il n'est donc pas étonnant que l'air entretienne & redouble la violence des flammes, au point qu'une étincelle suffit quelquefois pour embraser d'immenses forêts. Comme ce fluide est rempli de particules ignées qui nagent oisives & dispersées dans son sein, tout ce qui s'en trouve à portée de celles dont l'agitation a commencé l'incendie, s'y joignent en foule; & tant qu'il reste quelque matiere combustible, cet ébranlement se transmet à d'autres par une communication suivie. Ce n'est qu'après avoir consumé tous les souffres, qu'elles cessent de luire. Voilà pourquoi les vents irritent

la fureur des flammes, & qu'ils en étendent si loin les ravages. Pour empêcher qu'elles ne se rallentissent dans les forges, on employe d'énormes soufflets. Les flots d'air qu'ils versent dans ces ardentes fournaises, y conservent l'activité du feu, en augmentant le nombre & l'agitation des particules ignées. C'est ainsi que l'air puisé par nos poûmons anime le sang, & le remplit de feux éthérés. Le liquide dans lequel ils nagent les tempére en les séparant, & porte avec eux dans tous les membres une chaleur bienfaisante. La région du cerveau est sans cesse abreuvée par de douces vapeurs: les plus subtiles & les plus pures arrosent ces tablettes molles, où se tracent & se conservent les différentes images; le reste se distribue dans les nerfs & dans les organes de nos sens.

Voilà tout ce que peut la matiere par la diversité de figures & de mouvemens dont elle est susceptible. Dans toutes ces opérations je vois des corps changer fréquemment de situation & de forme; mais d'aucun de ces changemens je ne vois éclore ni l'ame, ni ses propriétés. Non, Quintius; je ne puis même sans indignation vous entendre assurer que l'ame est, comme le cerveau, l'assemblage d'une multitude de particules privées d'intelligence par leur nature: cette idée me révolte; elle révolte la raison. En effet, si l'ame est un membre du corps humain, elle se nourrit donc en même-tems que tous les membres, & se nourrit comme eux. Le même aliment par une métamorphose subite en devient une partie réelle, comme il devient une portion

du corps. Ainsi les particules de pain, que la digestion a mêlées avec le sang, demeureront pure matiere, si le hazard les porte vers les extrêmités du corps; mais s'il les place au milieu de la poitrine, qui, selon vous, est le sanctuaire de notre ame, alors capables de penser, elles raisonneront sur l'origine du monde, sur leur essence, leur destinée, leur bonheur : elles dicteront des loix pleines de justice, elles gouverneront l'univers. La position leur donnera une propriété que leur refuse la Nature. Une portion de matiere pourra transmettre à celle qui la touche un attribut dont elle-même est privée, & recevra de l'autre à son tour ce que l'autre n'a point. Quelle absurdité ! C'est donc là cette sagesse si vantée de votre sçavante école !

Vous direz peut-être, que ce ne sont pas les atomes, mais le corps résultant de leur union, qui acquiert l'intelligence, & que cet avantage il le doit à sa finesse, à la rapidité de son mouvement. Mais un corps est-il autre chose que les principes mêmes qui le forment ? La combinaison qui lie ces principes entr'eux, que leur donne-t-elle de nouveau, si ce n'est cet ordre même, cet arrangement, ces liens réciproques ? En s'unissant ils composent un tout, & ce tout a dans l'intérieur un tissu quelconque, à l'extérieur une figure déterminée. La figure & le tissu sont, de votre aveu, les seules qualités qui distinguent un corps d'avec un autre. Seules elles produisent toutes les différences que nous remarquons dans les êtres matériels : différences purement relatives, & qui ne changent point la nature de ces êtres. L'intérieur

en eſt plus ou moins ſerré, plus ou moins lâche;la forme de leur ſurface approche plus ou moins du cercle ou du quarré. Les corps n'ont point de variétés qui ne ſe réduiſent toutes à celles-là. Quel tiſſu formera l'ame ? Pour qu'une portion de matiere ait la faculté de connoître, ſuffira-t-il qu'elle ſoit compoſée des atomes les plus déliés ? mais quoi de plus délié qu'un ſeul atome ? Cependant un atome, ſelon vous, ne penſe point. Ajoutez un mouvement rapide : mais quoi de plus rapide que le feu, l'éther, la lumiere ? Ni le feu, ni l'éther, ni la lumiere ne penſent. Direz-vous que ce n'eſt point à ſon tiſſu, mais à ſa figure, qu'un corps doit l'intelligence ? C'eſt votre derniere reſſource : où ne fuit pas l'erreur pour ſe ſouſtraire au jour ? mais le jour la pourſuit par tout. D'invincibles raiſons démontrent que l'ame ne doit point ſon exiſtence à la figure de la matiere.

Si cette opinion étoit véritable, l'ame ne réſulteroit pas indiſtinctement de toutes ſortes de figures. Le feu n'eſt point figuré comme l'eau ; les molécules qui compoſent la maſſe terreſtre ont une forme que n'ont pas celles de l'air : l'ame auroit donc auſſi la ſienne propre. Une ſeule à l'excluſion de toute autre formeroit l'être intelligent. Et comme les divers élémens peuvent être repréſentés par différentes figures; le feu par une multitude de pyramides, la terre par des amas de corpuſcules groſſiers, l'air par des ballons minces & déliés, l'eau par des globules; on pourroit auſſi, ſelon vous, déſigner par des figures diſtinctives la volonté de l'ame,

sa connoissance, ses sentimens, ses pensées les plus secrétes. Parlez, Quintius : quelle est la figure qui distingue le doute de la persuasion ? Quelle est celle qui caractérise la jalousie, l'ambition, l'espérance ou la crainte ? Répondez : d'où vient ce silence ? Quoi ! les paroles vous manquent, & les figures sont toutes devant vos yeux ? Pourquoi donc aucune ne se présente-t-elle à vous, pour exprimer la moindre affection de votre ame? Rien de visible, rien de corporel ne peut être l'image de ce que vous sentez intérieurement ; & de toutes les idées que fournit la matiere, aucune n'a de rapport avec l'esprit.

Je vais plus loin : supposez, je le veux, que la matiere n'existe pas : osez, disciple de Pyrrhon, soutenir contre le témoignage de vos sens, que l'étendue corporelle est une chimére ; que les corps ne sont que des ombres, de vaines images. Dans cette hypothèse même, je vous forcerois de reconnoître des substances intelligentes. En effet, vous seriez toujours sûr de la réalité de votre ame. La partie de vous qui conçoit est vous-même. Cette voix intérieure : *je pense, donc je suis*, vous assuroit de votre existence, dans un tems où vous ignoriez celle des corps ; où nulle image n'affectoit vos sens. Vous avez connu la douleur dès la premiere fois que vous l'avez sentie ; & cependant votre ame n'en découvroit pas alors la cause. Novice, captive, privée de toute communication avec les êtres environnans, elle vivoit encore dans une solitude profonde ; elle n'avoit aucune idée de la matiere : or si l'on peut connoître l'ame, sans

connoître la matiere, il eſt évident que l'ame n'eſt rien de matériel.

Quelle conformité trouvez-vous d'ailleurs entre ſes fonctions & les qualités du corps? Vous m'objecterez que la viſion eſt produite en nous par la matiere; que les couleurs réſident dans la lumiere même; que nous appercevons les unes ou les autres, ſuivant que les corps abſorbent ou refléchiſſent certains rayons; & que c'eſt l'impreſſion de ces rayons ſur la retine, qui grave dans nos yeux les traces des différens objets dont la figure s'y peint, comme elle ſe peint dans un miroir. Je crois cette théorie véritable; tout ce que vous attribuerez à la lumiere, aux couleurs, eſt purement corporel. L'odeur, le goût, la chaleur & le ſon ne nous affectent auſſi, que parce que des corpuſcules trop déliés, pour être apperçus, agiſſent ſur nos ſens. Pour produire ces diverſes ſenſations, il ne faut qu'un mouvement, un choc, une ſituation, des traits inviſibles. Ces traits frappent l'extrêmité des nerfs, dont le treſſaillement fait paſſer le coup au cerveau.

Mais ce n'eſt en conſéquence ni d'un choc, ni d'une ſituation, ni d'une figure, que notre ame perçoit intérieurement les objets que la vûe, que l'ouie, que les autres ſens lui tranſmettent, qu'elle examine ces objets, & juge de leur nature. Elle n'eſt pas bornée d'ailleurs à ces ſortes de perceptions: combien ne puiſe-t-elle pas en elle-même d'affections, de penſées qui ne ſont nullement relatives à des êtres matériels? Vous ne prétendrez pas en effet que les idées du bien & du vrai ſont

rondes, triangulaires, ou cylindriques; vous ne mettrez au nombre ni des mouvemens divers, ni des différentes ſituations, l'amour de la vertu, le deſir de la liberté. Pouvez-vous dire d'une figure qu'elle eſt ignorante ou ſçavante, juſte ou injuſte, fidéle ou perfide, ſage ou téméraire, modeſte ou ſuperbe ? Pouvez-vous le penſer d'une ſituation, ou d'un mouvement ? Il n'eſt, vous le voyez, aucun rapport entre ces trois modes, & de telles qualités. Cependant ces trois modes ſont les ſeuls qu'ait la ſubſtance étendue; ſeuls ils produiſent cette variété que nous appercevons entre les corps. Des parties de matiere ébranlées ſe meuvent; & de leur mouvement réſulte entr'elles un certain ordre, qui donne au tout formé par leur aſſemblage, une certaine figure. Si l'ame étoit donc un mode, une dépendance de la matiere, elle ſeroit un mouvement, une ſituation, une figure: on ne pourroit la connoître, ſans penſer auſſitôt à l'une de ces modifications, & réciproquement l'idée de cette modification rappelleroit toujours celle de l'ame. Or ces deux idées n'ont entr'elles aucune liaiſon; vous le ſentez comme moi. Reconnoiſſez donc avec moi que l'ame & le corps ſont deux ſubſtances diſtinctes, dont la premiere eſt infiniment au-deſſus de la ſeconde.

Vous en faut-il de nouvelles preuves ? La nature de la matiere, telle que je l'ai développée ci-deſſus, en fournit une invincible. Néceſſairement modifiée, elle ne poſſéde par eſſence aucune eſpéce de modifications, puiſqu'elle les doit toutes au mouvement qu'elle n'a pû

ni faire naître, ni se donner, mais que lui communique l'action d'une cause étrangére. Cette cause, & le choix qu'elle a fait d'une sorte d'impulsion plutôt que d'une autre, a dû précéder le mouvement & tout ce qu'il a produit, précéder par conséquent toutes les situations, toutes les figures, tous les modes. Et comme la matiere n'a pû subsister un seul instant, sans avoir une certaine forme, sans être disposée dans un ordre quelconque, lors même que tous les élémens rouloient confondus dans un sombre cahos, il en résulte que la cause motrice a précedé la matiere, & qu'elle différe autant de toute espéce de corps, qu'un principe est distingué de son effet. Or cette cause est l'être intelligent : je crois l'avoir démontré.

L'Intelligence qui gouverne l'univers est infiniment supérieure à celle que des liens passagers attachent à notre corps. Un intervalle immense les sépare : l'une est éternelle ; la toute-puissance, la grandeur, la majesté suprême en sont les attributs : l'autre tirée du néant, foible, dépendante, est renfermée dans d'étroites limites. Cependant la connoissance de notre ame peut nous élever à celle de la divinité, dont elle est l'image. Contemplez le Soleil, cet astre suspendu dans le firmament, chargé dès l'origine du monde, d'éclairer tous les globes, dans la vaste circonférence du tourbillon qui l'environne. Il brille sans jamais s'épuiser : c'est une source intarissable, d'où coulent de toutes parts des torrens de lumiere. Toutefois le moindre flambeau, cette lampe qui répand à peine autour de

vous une lueur pâle & tremblante, offre en quelque ſorte l'image du Soleil. Ainſi ce ruiſſeau qui ſerpente dans la prairie,& dont le murmure ſemble reprocher aux cailloux qu'il lave, l'obſtacle qu'ils mettent à ſon cours, ce ruiſſeau vous repréſente en petit un grand fleuve : ainſi ce fleuve qui roule dans un lit large & profond, au travers des campagnes que ſes eaux fertiliſent, eſt une image, quoique foible, de l'océan, de cet immenſe baſſin, dont la profondeur ne connoît point de bornes, dont l'étendue embraſſe toute la terre, & qui voit de toutes les contrées, ſe perdre dans ſon ſein la multitude innombrable des rivieres, ſans que les tributs qu'elles lui portent, ajoutent rien à ſes richeſſes.

IV. Peut-etre croirez-vous détruire par des raiſonnemens tirés de l'expérience, cette diſtinction que j'établis entre l'ame & le corps. » Les deux parties de » nous-mêmes ſont, direz-vous, unies par des liens ſi » étroits, qu'il eſt impoſſible de n'en pas confondre la » nature. L'ame ne connoît rien que par l'entremiſe des » ſens : qu'ils ſoient altérés par une fiévre brûlante, » que le ſommeil les aſſoupiſſe, l'eſprit ſe trouble, il » erre confuſément d'objets en objets, ſouvent même » on le voit tomber tout à coup, frappé par une mala- » die ſubite. Il croît avec le corps : informe & brut dans » les années de l'enfance, il ſe façonne & ſe développe » par des degrés inſenſibles. Sa jeuneſſe a l'éclat & la » durée d'une fleur ; & s'il porte quelques fruits dans » un âge plus mûr, bien-tôt la vieilleſſe l'affoiblit, le glace,

» glace, en flétrit les restes languissans. Combien d'hom-
» mes naissent privés de raison, ou la perdent par acci-
» dent! Ils en manquent, parce que les parties de leur
» cerveau n'ont pas eu d'abord un certain ordre, ou
» qu'elles ont depuis cessé de l'avoir. Combien d'autres
» sont dégradés au point de devenir semblables à des
» bêtes féroces. La morsure d'un chien furieux infecte
» la masse du sang, & fait couler dans les veines un
» cruel poison: c'en est assez pour abrutir un homme:
» quelle différence faut-il mettre alors entre cet homme
» & le chien qui l'a blessé? Ce sont deux animaux que
» tourmente une aveugle frénésie: tous deux ont la
» même fureur de mordre; leur rage est égale, leurs
» transports sont les mêmes. »

A ces objections, Quintius, je reconnois votre méthode ordinaire. Frappé des apparences que présentent quelques faits mal expliqués, vous croyez, en me les opposant, affoiblir le poids de mes raisons. Mais un Philosophe qui veut approfondir la Nature, & pénétrer le fond même des êtres, doit-il s'arrêter à l'écorce? Le moindre vent suffira-t-il pour le détourner de la route du vrai? Cessez d'être ébloui par ces argumens de Lucrece, & considérez-en la juste valeur. Ils prouvent ce que personne ne conteste, l'union de l'ame avec le corps: mais que la nature de l'ame & du corps soit la même; c'est ce qu'ils ne démontrent nullement. Ce musicien rival d'Orphée, dont les doigts voltigeant sur une lyre harmonieuse, en sçavent animer les chordes, & charment vos oreilles par une agréable mélodie,

ce muficien eft fi dépendant de fa lyre, que fans elle il ne peut faire entendre aucun fon. Qu'elle foit brifée par quelque chûte, que les chordes trop lâches ou trop tendues ne foient pas montées fur le ton, qu'il en manque une feule; enfin que l'intérieur foit rempli de corps étrangers qui le rendent moins fonore, le Muficien, malgré toute fa fcience, ne tire point de fons, ou n'en tire que de vicieux. Attribuerez-vous à cette lyre la connoiffance de la Mufique? L'inftrument & le joueur feront-ils à vos yeux la même chofe? Telle eft l'union des deux parties de nous-mêmes : je n'y vois qu'une différence ; c'eft que l'ame attachée conftamment au même corps, ne peut, tant que dure cette vie, le quitter & le reprendre à fon gré. Tout le refte eft égal de part & d'autre.

En effet, l'inftrument & le muficien ont chacun quelque chofe de propre. La jointure des côtés de la lyre forme une efpéce de voûte, qui fait naître fous les coups de l'archet un léger frémiffement : cette voûte renferme un écho artificiel : la groffeur des chordes n'eft pas la même : & cette différence concourt avec leur pofition, à produire divers treffaillemens, d'où réfultent les fons graves & les fons aigus. Par cette forme, par cet arrangement de fes parties, la lyre feconde le muficien : mais il a de fon côté des qualités indépendantes de l'inftrument. Il doit à l'étude la faculté de jouer avec mefure : c'eft en lui que réfide la fcience de l'harmonie; les principes de fon art l'inftruifent des accords & des diffonances; & les chordes

ne rendent point de ſons agréables, que ſes doigts ne leur ayent en quelque ſorte tranſmis. Ainſi nous devons à tous les deux cette mélodie, dont la douceur nous charme; à l'inſtrument, parce qu'il eſt capable de rendre des ſons harmonieux, & plus encore au muſicien, parce qu'il ſçait les tirer, & donner de l'ame à des chordes muettes par elles-mêmes. Diſons la même choſe des deux ſubſtances dont l'homme eſt composé. L'ame agit ſur la portion de matiere qui lui eſt unie, & ſon action eſt ſecondée par les reſſorts de cette machine. Ce n'eſt pas de l'ame, que le corps a reçu ſa forme. Pourvû de tous les organes qui lui ſont néceſſaires, & fabriqué ſelon les loix d'une ſçavante méchanique, il vit, comme un arbre végéte, par un mouvement naturel; le ſang circule, & porte dans tous les membres un ſuc qui les nourrit. Mais de ſon côté l'ame a des fonctions indépendantes du corps. Combien d'opérations diverſes ne fait-elle pas ſur les nombres: elle les compare entr'eux, les multiplie, les diviſe à l'infini: les nombres n'ont point de corps: ils ne ſe préſentent pas aux ſens. Quoique finie par ſa nature, elle perce d'un vol rapide l'éternel, l'infini, l'immenſe: elle oſe en ſonder la profondeur, en parcourir l'étendue. Ces objets ne ſont ni corporels ni ſenſibles. Vous-même, toutes les fois que votre eſprit ſe repaît de ce vuide chimérique, ne ſortez-vous pas, ſans y penſer, du monde matériel. C'eſt reconnoître, malgré vous & contre vos propres principes, la ſpiritualité de l'ame. Enfin l'ame médite ſur les objets que les ſens lui tranſmettent: elle fait abſtraction

des individus, pour en confidérer les efpéces généra-les : elle fent quelle eft la différence de la caufe & de l'effet, de l'être & de la modification, du terme & des moyens. Elle diftingue d'avec le corps la connoiffance même du corps, connoiffance qui ne réfide qu'en elle feule. Je crois en avoir dit affez, pour démontrer que, fi le corps a fes fonctions purement méchaniques & qui ne dépendent point de l'ame, il en eft auffi de propres à l'ame, & qui n'empruntent rien du corps. En convenant donc que nous devons à nos fens plufieurs de nos connoiffances, je foutiendrai qu'un grand nombre d'autres appartiennent à l'efprit feul, parce que les objets n'en font repréfentés par aucune image fenfible. Quelle prife peut avoir un organe corporel, fur des fubftances ou des idées qui n'ont point de corps ? Nos fens font frappés par la forme, la maffe, la couleur des objets ; ils perçoivent le fon, l'odeur, le goût, la dureté, la chaleur, l'humidité, la rudeffe des corps, & les qualités contraires : mais quelle différence entre ces modifications de la matiere, & tout ce que je viens de rapporter ! Les fens ne font donc pas les feuls inftrumens de nos connoiffances.

Mais il eft une efpéce d'affection mixte, à laquelle l'efprit & les fens ont part à la fois. C'eft par exemple l'homme entier qui voit, qui entend, qui goûte, qui fe proméne : le corps & l'ame concourent à ces diverfes opérations ; mais dans ce concours la machine obéit à l'intelligence, comme un inftrument au muficien qui le touche. La fenfation eft en même-tems le fruit & la

preuve de leur alliance : nulle ſenſation ſans l'ame, & l'ame, ſans le corps, ne ſentiroit pas. En vain nos organes tranſmettroient-ils au dedans de nous-mêmes tout ce qu'ont ſaiſi les ſens, s'il n'y réſidoit pas un être capable de percevoir ce qu'ils tranſmettent. Ces organes ſont dépourvus de ſentiment, & communiquent les impreſſions étrangéres, comme un miroir rend l'image des objets, comme le creux des rochers renvoye le ſon. Les yeux ne voyent point; c'eſt cet être qui voit, & ſecondé par les yeux, dont lui-même dirige à ſon gré le mouvement & l'opération : les chants, les diſcours, frappent l'oreille; mais ce n'eſt pas l'oreille, c'eſt lui qui les entend. L'être qui juge des objets de la vûe, de ceux de l'oüie, eſt le ſeul qui peut voir, le ſeul qui peut entendre. Ainſi lorſque la goutte ou la pierre nous font ſentir leurs cruelles atteintes, ce ne ſont ni les pieds ni les reins qui ſouffrent; c'eſt l'ame unie à ces membres malades. Un homme à qui l'on a coupé la jambe, rapporte le mal que ſes nerfs endurent au pied qu'il n'a plus; il croit éprouver dans cette partie du corps qui lui manque l'eſpéce de douleur qu'il reſſentoit, avant que de l'avoir perdue. Profondément recueilli, vous méditez en ſilence ſur l'origine de l'univers : ſi dans cet inſtant je vous touche avec un fer chaud, ſi je vous picque ſeulement avec la pointe d'une éguille, la douleur vous arrachera ſur le champ à vos méditations; tiré hors de vous-même vous ne ſerez plus occupé que d'elle, parce que l'être qui penſe en vous eſt le même être qui ſent. Le navigateur dans une tempête eſt frappé tout à la

fois de mille ſenſations, de mille penſées différentes. Il voit d'un coup d'œil le ciel couvert de ténébres, les éclairs s'élancer du ſein des nuages, les flots écumans s'amonceler autour de lui, d'humides montagnes s'élever, & ſon vaiſſeau rouler au milieu des noirs abymes. Le ſiflement des aquilons, le mugiſſement de la mer en fureur, le bruit du tonnerre, les cris confus de l'équipage retentiſſent en même-tems à ſes oreilles : une amertume affreuſe ſe répand ſur ſes lévres ; ſon odorat eſt bleſſé par les vapeurs infectes qu'exhale la ſentine; ſes membres ſont tranſis de froid; l'image effrayante de la mort trouble ſon eſprit. Cependant il ne perd pas toute eſpérance : il cherche des yeux quelque débris du vaiſſeau, quelque planche échappée du naufrage, unique & foible reſſource dans ſon malheur : il implore le ſecours du Ciel ; il tâche de le fléchir par ſes vœux ; il demande la terre à cris redoublés; il déteſte la mer & ſes caprices. Voyez quelle foule d'impreſſions, partagées entre les différentes parties du corps, agiſſent au même inſtant ſur l'être ſimple qui l'anime.

Je dis que l'ame eſt ſimple. Un être qu'agitent à la fois tant de mouvemens oppoſés, un être qui craint & déſire, qui peut éprouver en même-tems la douleur & la joie, qui ſent & compare ſes différentes ſenſations, eſt ſimple & vraiment *un:* d'où je conclus qu'il n'eſt pas compoſé de parties. S'il en avoit, quelque délié qu'on le ſuppoſât, chaque parcelle uniquement occupée de ſa fonction ſeroit incapable de remplir celle de la particule voiſine, & ne la connoîtroit pas même :

elle ne pourroit comparer deux ſenſations : elle voudroit ce qu'une autre refuſe ; elle nieroit ce qu'affirme ſa compagne. En effet, chacune ſeroit libre & jouiroit pleinement de ſes droits. Les parties de l'œil n'ont pas toutes la même deſtination : ſi le criſtallin rapproche les rayons, l'humeur vitrée les éloigne : les différentes parties de l'ame auroient de même à remplir des miniſtéres oppoſés ; faiſant toutes ſéparément un uſage égal de leur liberté. L'ame ſeroit une république, ou tranquille & réglée, comme l'eſt un eſſein d'abeilles, un peuple de fourmis qui ſe partagent entr'elles les divers travaux ; ou déchirée par des ſéditions, par des guerres inteſtines. Toutes les fonctions de cette populace penſante ſeroient alors confondues. Il faudroit pour y rétablir la paix, qu'une de ces particules ſupérieure aux autres, quoique d'une même eſpéce, régnât ſur toutes avec une puiſſance deſpotique, & pût les contraindre à vivre dans une parfaite intelligence ; mais de ces particules, laquelle ſera Reine ? Outre qu'elle me paroîtroit peu différente de ces ames, dont vous reprochiez la ſuppoſition à Démocrite, elle ſeroit compoſée de parties, comme le reſte des atomes dont le corps eſt l'aſſemblage. De ces parties, laquelle eſt, ſelon vous, deſtinée pour le Thrône ? Quelle portion de l'atome Roi ſera Reine ? Quelle portion de l'ame ſera véritablement l'ame ? Qu'il eſt aiſé, Quintius, de ſuppoſer ; mais qu'il eſt difficile de prouver ce qu'on ſuppoſe ! Comprenez par-là, que l'être qui veut & conçoit eſt *un* & ſimple. Puis donc qu'aucune partie de matiere n'eſt *une*, ſimple,

indivisible, il n'en est aucune qui puisse, ou seule, ou jointe à d'autres, s'élever par quelque hazard que ce soit à la nature de l'ame.

Regardez donc comme une vérité manifeste, à laquelle les sens mêmes rendent témoignage, que l'ame est incorporelle & sans parties. Au lieu de supposer en nous un principe de cette nature, Lucrece unit à notre corps deux substances distinguées du corps même, quoique corporelles: l'une répandue dans tous les membres, comme une espéce de vapeur, n'est selon lui, chargée que de leur imprimer le mouvement, & de recevoir les sensations: l'autre intelligente, & supérieure à la premiere, réside au centre du corps, & de-là préside à toutes les opérations de cette machine, en fait jouer à son gré tous les ressorts. Après tout ce que j'ai dit, vous devez sentir quelle est la fausseté de cette opinion: vous sçavez aussi ce qu'il faut répondre au sentiment de quelques autres Philosophes, aux yeux de qui notre ame n'est que la proportion des organes du corps, & leur harmonie résultante du concert & de l'union des fibres qui les composent. Sans cette harmonie, je l'avoue, le corps se décompose & se détruit; mais quoique nécessaire à la vie de l'homme, loin d'être son ame, ce n'est qu'une simple modification, qui n'agit point, ne veut point, ne peut jamais penser. L'ame est un être simple, uni à un corps divisible, mais capable de vivre séparé de toute portion de matiere.

A l'aide de ces principes, vous concevrez sans peine pourquoi notre ame associée à un corps fragile &

périſſable, ſemble en partager l'altération, & paroît affectée en même tems que lui, quoiqu'elle le ſoit d'une maniere différente. On en trouve la raiſon dans la loi qui ſert de baſe à leur alliance. Cette loi fondamentale, c'eſt qu'un certain mouvement excité dans le corps, devienne pour notre ame l'occaſion d'une certaine penſée, & que réciproquement telle ou telle penſée de la part de l'ame faſſe naître dans le corps tel ou tel mouvement. L'union de deux corps qui ſeroient liés au point que l'un fût toujours mû par le mouvement de l'autre, vous paroîtroit entiere & parfaite. Vous auriez la même idée de celle de deux ames, ſi tout ce qu'appercevroit la premiere, étoit auſſi-tôt apperçû par la ſeconde. La liaiſon de l'ame & du corps n'eſt pas moins étroite. Malgré la contrarieté de leur nature, contrariété que la Toute-puiſſance étoit ſeule capable de vaincre, regardez ces deux êtres, comme tellement unis, du moins pour un tems, que certaines idées répondent dans la ſubſtance ſpirituelle, à certains mouvemens produits dans la maſſe terreſtre.

Ne ſoyez donc pas étonné que l'eſprit ſemble n'être plus le même, dès que les fonctions de certains organes ſont dérangées par la maladie, ſuſpendues par le ſommeil, ou troublées par quelque cauſe que ce ſoit. Il paroît ſurtout altéré, lorſque le déſordre tombe ſur le cerveau, dans lequel ſe gravent les objets divers, & d'où les eſprits animaux ſe diſtribuent dans tous les nerfs. Les différentes images ne pénétrent plus alors juſqu'à l'ame, ou n'y pénétrent que défigurées, confuſes, ſouvent

contraires aux objets mêmes ; & de-là naiſſent la fureur, la ſtupidité, le délire. En effet, tant que notre ame languit dans la priſon du corps, elle eſt ſoumiſe aux loix de l'alliance qui les unit l'un à l'autre. Elle reſſent de la douleur, ou du plaiſir, ſelon la nature des impreſſions que les êtres environnans font ſur ce corps, expoſé de toutes parts à leurs coups, mais auſſi peu ſenſible par lui-même, que la pierre ou le métal. Enfin le ſouffle céleſte dont il étoit animé ſe diſſipe ; ſes mouvemens s'arrêtent ; la mort glace le ſang qui portoit dans tous ſes membres la nourriture & la vie. Alors rompant ſes liens, l'ame ſe dégage de cette maſſe groſſiére. Libre, immortelle, inaltérable, elle lui ſurvit à jamais, parce que toute ſubſtance indiviſible & ſans parties eſt par elle-même indiſſoluble, & ne peut être détruite par aucune force naturelle.

L'ame ne croît donc pas dans les enfans, à meſure que les organes ſe développent. Dès ſon origine elle eſt tout ce qu'elle peut être. Il eſt vrai qu'elle donne à peine alors quelque preuve de ſon exiſtence, qu'elle paroît même enſevelie dans une profonde léthargie. Mais que feroit-elle, encore novice dans un corps qui n'eſt qu'ébauché ? Les images qui doivent agir ſur elle, ne ſont point encore raſſemblées dans le cerveau : les objets extérieurs ne lui ont pas encore fourni cet amas néceſſaire d'idées, qui ne ſe forme qu'avec l'âge. Toute fois elle laiſſe échapper dès-lors quelques ſignes de ſentiment, par les cris, par le ſourire, par les pleurs de l'enfance. Dès que le corps ſera perfectionné par les

années, que les fibres du cerveau auront acquis un certain degré de consistance, que l'impression réiterée des différens objets en aura laissé des traces dans la mémoire, on verra de quoi l'ame est capable avec de tels secours. Elle ne peut rien sans eux; que peut un soldat sans armes, un Général sans armée, un Peintre sans pinceau? Mais comme le corps n'est destiné qu'à subsister un petit nombre d'années, il se dégrade à mesure qu'il vieillit. C'est une frêle machine que l'âge & les fatigues altérent insensiblement. Le sang épaissi coule avec plus de lenteur, la lymphe se congéle, les fibres se durcissent, les nerfs se détendent, le ressort du cœur, la fléxibilité des muscles ne sont plus les mêmes; les esprits animaux partent avec moins d'activité du cerveau, les pieds & les mains tremblent, la respiration devient entrecoupée, les yeux se couvrent de nuages, les oreilles se ferment aux sons, la voix se casse, les forces manquent, les cheveux blanchissent, la peau se ride & se flétrit. Le corps épuisé n'est plus alors que ce qu'il étoit dans le berceau. Sa vieillesse est une seconde enfance; & l'ame n'agissant plus que sur des ressorts affoiblis, participe à cet état de foiblesse qu'elle même n'éprouve pas. Mais si privée par sa nature de toute communication avec les objets extérieurs & sensibles, elle ne peut sans le secours des organes corporels en recevoir l'impression, elle n'a pas besoin de ces organes pour se connoître, pour connoître ce qui doit la rendre heureuse, pour craindre le mal & desirer le bien.

V. Vous allez sans doute me répondre que la matiere ne m'est pas assez connue, que je n'embrasse pas assez toute l'étendue de sa puissance, pour être en état d'en fixer les bornes, de décider ce qu'elle peut, ou ce qu'elle ne peut pas acquerir. « L'homme, direz-vous, » s'ignore lui-même. Réduit à ramper avec lenteur, avec » incertitude, d'un objet à l'autre, il sonde d'une main » timide tout ce qui l'environne; il craint de se heurter » à chaque pas dans les ténébres, ou dans la sombre » lueur du faux jour qui le guide. Par quel excès de pré- » somption oseroit-il se flatter de découvrir les principes » fondamentaux de tous les êtres, d'en pénétrer l'essen- » ce, d'en contempler la nature? Descartes & ses disci- » ples regardent l'étendue comme seule propre à la ma- » tiere : peut-être l'intelligence est-elle une de ses pro- » priétés. L'homme ne seroit plus alors, ainsi qu'ils le » supposent, un être double, un composé de deux subs- » tances. Ce qui fait l'essence de la matiere n'est vrai- » semblablement ni l'étendue ni la faculté de penser. » C'est quelqu'attribut plus intime, antérieur à ces deux » qualités, principe de l'une & de l'autre, source dont » elles dérivent, comme deux branches sortent d'une » même tige. Si ce sentiment que Spinosa soutient est vé- » ritable, on doit renoncer à la distinction de l'ame & » de la matiere, quoique l'étendue soit une proprieté » différente de la pensée. La lumiere & le son différent » en effet, & sont néanmoins des modifications du » même corps. La couleur & la figure, quoique distinc- » tes, peuvent se trouver réunies. Un globe est en

» même-tems noir & rond. Pourquoi donc l'intelligence » ne feroit-elle pas une qualité de la matiere : qualité » plus excellente que l'étendue, & dont la perfection » dépendroit de celle des organes deftinés à la fervir ? »

Je ne puis affez m'étonner, Quintius, de cette affreufe mélancolie, de ce mépris dénaturé de foi-même, de cette fureur pour la mort, qui porte des hommes à defirer de périr tout entiers. Ce n'eft pas affez pour eux que leur corps fe détruife : ils foupirent pour l'anéantiffement : ils pouffent l'extravagance jufqu'à craindre que leur ame ne furvive à cette maffe groffiere dont elle meut les refforts, & n'échappe aux horreurs du trépas. Ils veulent qu'elle s'évapore comme une légere fumée qui fe diffipe dans les airs. Ah ! Quintius, banniffez de votre cœur un fi horrible defir. Mais comme un refte d'anciens préjugés peut encore élever des nuages dans votre efprit, il faut que j'acheve d'arracher le voile qui vous dérobe la vérité. Je vais rappeller en peu de mots quelques principes développés ailleurs.

Toute qualité propre à l'effence d'un être lui appartient fi intimement, que, fans elle, il ne peut exifter, ni même s'offrir à l'efprit. Cette régle eft l'unique moyen de découvrir la nature des différentes fubftances : on ne peut s'en écarter, fans confondre toutes les idées, tous les êtres ; fans ôter aux raifonnemens toute jufteffe, fans rendre le langage inutile, impropre, inintelligible. Tout ce qui n'eft que mode peut au contraire être ou n'être pas joint à la fubftance qu'il modifie : fans elle il n'exifte pas ; mais elle peut exifter fans lui. L'idée de l'être eft

indépendante de celle des modifications ; mais jamais on ne conçoit les modifications, sans concevoir l'être même. La pensée ne se représente point de figure, de mouvement, de combinaison, qu'elle n'apperçoive aussi-tôt un corps figuré, un corps mû, des molécules arrangées dans un certain ordre. Quelquefois, je le sçais, elle détache un mode de la substance dont il dépend ; mais cette abstraction ne détruit pas, n'obscurcit pas même l'idée de l'être ; elle ne fait que la suspendre & la mettre à l'écart.

Il ne s'agit plus, me direz-vous, que de sçavoir si l'étendue est une proprieté, ou simplement une modification de la matiere. Je n'imaginois pas, Quintius, que ce fût encore une question pour vous: quoi qu'il en soit, consultez la régle que je viens d'établir ; elle levera tous vos doutes. Il n'est point d'abstraction qui puisse jamais séparer l'idée de l'étendue, de celle du corps ; je crois l'avoir démontré. L'étendue n'est donc pas un simple mode de la matiere ; elle appartient à son essence : c'est un attribut inséparable & primitif, qui précéde & produit tous les autres. Par conséquent si l'on doit regarder l'ame comme une qualité de la matiere, l'ame est une modification, une qualité de l'étendue, & dès-lors en rappelle nécessairement l'idée, comme une branche présente celle de sa tige. Mais interrogez tous les hommes, un seul osera-t-il vous répondre qu'il apperçoit quelque chose d'étendu, lorsqu'il parcourt les différentes fonctions de son ame, & qu'il en étudie la nature & l'ordre? J'examine en quoi consistent la perception

& le jugement, quelle eſt la valeur d'une preuve, par quel charme elle peut, en domptant les eſprits, les faire conſentir à la violence qu'ils éprouvent; toutes ces réflexions, je les fais ſans penſer à l'étendue. Que je conſidere l'oppoſition qui régne entre le doute & la certitude, entre l'erreur & la vérité; que je définiſſe ce que c'eſt qu'ignorer ou connoître, affirmer ou nier; que je m'applique à démêler ces nuances imperceptibles qui diſtinguent & les probabilités & les degrés de croyance: tous ces objets ne préſenteront à mon eſprit rien de diviſible.

Si des opérations de l'intellect, je paſſe à ce qui eſt du reſſort de la volonté, ce nouveau point de vûe ne me remet pas la matiere devant les yeux. Lorſque j'examine pourquoi notre ame s'aime d'un amour ſi vif & ſi conſtant, ſe préfére à tout, rapporte tout à ſoi; pourquoi le bonheur eſt l'unique objet de nos deſirs; enfin ce que c'eſt qu'être heureux, ou ſe croire tel, aucune trace de l'étendue ne frappe mes regards. La jalouſie, la vanité, l'ambition régnent ſur la terre: l'un aſpire au pouvoir ſuprême; l'autre ennemi du joug veut le ſecouer, ou ne le porte qu'en murmurant: celui-là regarde le mépris, l'opprobre, l'oubli, comme des maux pires que la mort; à ſes yeux, ce n'eſt pas vivre que de vivre ſans nom; il ſe repaît du chimérique projet de donner au ſien une frivole immortalité: je vois des hommes aſſez opiniâtres pour ne vouloir jamais ſe repentir; j'en vois d'aſſez orgueilleux pour n'eſtimer que leurs propres idées; d'aſſez aveugles pour préférer à la

voix de l'amitié, le langage de la flatterie; d'assez scélérats, pour se faire une habitude, un jeu du mensonge, de la calomnie, des plus noirs forfaits. Quand je considere avec Heraclite l'humanité sous cet affreux regard, quand j'examine la nature de ces déréglemens, & celle des passions qui les produisent, je n'y découvre rien qui me rappelle l'idée du corps ou de ses modifications. Nos erreurs mêmes, & nos vices, annoncent la prééminence de notre ame: vous le voyez, Quintius, elle n'est pas un mode de la matiere, puisqu'en étudiant ses opérations diverses, on n'apperçoit rien de corporel. L'essence de la matiere n'est donc pas de pouvoir être en même-tems étendue & pensante. Laissons cet étrange paradoxe à de prétendus Philosophes, ennemis de Dieu & des hommes: on ne doit pas regarder l'étendue & la pensée comme deux modifications qui puissent, ainsi que la lumiere & le son, la couleur & la figure, se réunir dans le même être; comme deux branches qui sortent d'une tige commune. Ce sont les attributs primitifs de deux substances réellement distinctes, essentiellement opposées, dont l'une est toujours passive & l'autre toujours agissante, dont l'une a des parties & l'autre est simple, indivisible, indissoluble.

Je sçais que nous n'avons pas une connoissance parfaite de la nature du corps. Il est dans cette étude des mysteres impénétrables, & qui se refusent à toute la sagacité de notre esprit. Cet esprit, dont l'orgueilleuse foiblesse aspire à tout comprendre, est trop borné pour embrasser l'innombrable multitude d'effets, que produisent toutes

toutes les combinaiſons poſſibles des parties de la matiere : enveloppés d'épaiſſes ténébres, nous faiſons ſouvent de vains efforts pour en percer l'obſcurité. Mais ſi toutes les propriétés d'un être ne ſe dévoilent pas à nos regards, du moins nous eſt-il donné de ſçavoir quels ſont les attributs, dont il eſt eſſentiellement privé. Peut-être la nature des molécules ignées doit-elle échapper à toutes nos recherches ; mais il eſt certain que leur forme différe, de celle des parties élémentaires de l'eau, & que de cette différence ſeule réſultent toutes les qualités qui diſtinguent ces deux fluides. Le Phyſicien n'a pas encore découvert toutes les merveilles de l'aiman ; mais il ſçait que l'aiman n'eſt pas un animal ; que ce n'eſt point par amour qu'il attire le fer. Sans avoir encore décidé pourquoi l'aiguille aimantée décline du pole ſeptentrional vers l'occident, & par une légere inflexion ſe tourne enſuite vers l'orient, il peut aſſurer que cette déclinaiſon n'eſt pas l'effet des vents, mais celui d'une matiere ſubtile qui coule dans l'univers. Le Géométre ne trouvera jamais la quadrature du cercle, mais il ſçait que le cercle eſt différent du quarré ; il connoît toutes les conſéquences de cette double configuration. C'eſt ainſi que nous diſtinguons l'ame d'avec la matiere, quoique les propriétés de l'une & de l'autre ne nous ſoient pas toutes parfaitement connues.

VI. D'AILLEURS, un attribut important met entre ces deux êtres une prodigieuſe différence ; c'eſt la liberté. Chacun avoue que ſans connoiſſance ni ſentiment

de leur état, les corps soumis à des loix invariables sont emportés par le mouvement qui leur est imprimé d'ailleurs; mais chacun connoît le pouvoir qu'il a d'agir, de faire soit une action, soit une autre. Tout annonce que nous sommes libres. Déliberer, prendre conseil, se déterminer enfin après de mûres réflexions; employer les menaces, les avis, les prieres; se repentir en secret parce qu'on se sent coupable, & s'excuser publiquement, parce qu'on craint de le paroître; remplir des devoirs, se livrer à des soins, établir des loix, condamner & punir le vice, louer & récompenser la vertu, c'est faire autant d'actes de liberté, c'est en donner autant de preuves. Nos entreprises, nos projets, nos efforts, tout en un mot décele ce sentiment intérieur qui nous persuade que notre volonté n'est pas esclave, & que nos pareils jouissent de la même indépendance. Les hommes s'accordent tous à cet égard, & leur unanimité sur ce point ne peut être une erreur commune; c'est un rayon de lumiere émané du sein de la Nature. Si l'homme avoit des chaînes, si les ordres tyranniques d'une cause étrangere nécessitoient ses actions, comme la force qui tire un corps de son repos, en détermine le mouvement, que seroit toute notre conduite, sinon un tissu de démarches fausses, inutiles, insensées? De quelle utilité seroient ces réglemens destinés à maintenir l'ordre dans les sociétés, ces soins que prend une sage Philosophie d'inspirer aux Citoyens l'amour de leur patrie, d'enflammer les cœurs d'un zèle ardent pour le bien public? Chaque Nation seroit ce qu'est un grand

fleuve : ce n'eſt ni par des leçons, ni par des prieres, mais par de fortes digues, qu'on en dompte l'impétueuſe fureur. En vain même ces digues prétendent-elles ſouvent captiver ſes flots indociles, & les contraindre à couler dans un lit qui les reſſerre : d'un cours rapide ils franchiſſent leurs bords, inondent les plaines, & changent en marécages les campagnes voiſines. Au lieu de former la jeuneſſe par l'étude des ſciences, il faudroit en ſe bornant à réprimer ſa fougue, l'abandonner aux mains de la Nature. Elle végéteroit, comme végéte un tendre arbriſſeau dont les branches ſont étendues en eſpalier : il doit ſon accroiſſement à la bonté du terroir, à la chaleur du ſoleil ; & ſans autre ſecours que celui d'une main qui le décharge d'une partie de ſes feuilles, graces aux douces influences d'un climat favorable, il produit, ſans le ſçavoir, des fruits délicieux.

De quel uſage, de quel prix ſeroit la raiſon ſans la liberté ? Que nous ſerviroit de connoître le bien & le mal, s'il n'étoit pas en notre pouvoir de ſuivre l'un, & d'éviter l'autre ? L'intelligence ſeroit en nous une qualité vaine ; notre ame languiroit réduite à l'inaction. Qu'un homme environné de dangers ſente que ſa conſervation dépend de ſon courage, il méditera ſur le parti qu'il doit prendre ; il cherchera dans la ſagacité de ſon eſprit des reſſources contre le péril qui le menace : mais ſi l'inévitable fatalité l'entraîne & le précipite, c'eſt en vain, qu'en luttant contre le ſort, il prétend échapper à ſes coups : malheureux à proportion de ce qu'il a de prudence, puiſqu'incapable de changer ſa deſtinée, il

croit trouver en lui-même un remède à des maux dont tous ses efforts ne le garantiront jamais. Une prévoyance impuissante est inutile à l'homme. Sans la liberté, point de vertu, point de gloire véritable : la sagesse des Philosophes, la valeur des Heros, les qualités qui rendent un Roi digne du Thrône, ne méritent pas plus d'éloges que la jeunesse & la beauté : loin de nous servir, la raison fait notre malheur ; c'est un fardeau qui nous accable.

Si l'homme n'est pas libre, s'il n'a pas & le pouvoir d'agir comme il le veut, & l'espérance d'obtenir un jour par ses actions une vie plus heureuse, plaignons sa destinée. Qu'il cesse de s'attribuer la préférence sur les animaux, sur les êtres les plus insensibles. Enfans de la Nature, les animaux suivent ses loix par un aveugle instinct. Les fossiles, les pierres, les végétaux, plus durables que nous, se forment & se conservent sans connoissance ni d'eux-mêmes, ni de ce qui leur est propre, sans inquiétude, sans desirs ; & l'homme privé de liberté, sembleroit n'avoir reçû la raison, que pour voir empoisonner, par de continuelles allarmes, le cours rapide d'une vie laborieuse.

Lucrece, en soutenant que nos ames sont mortelles, ne leur a pas disputé le privilége d'être libres. Forcé par le sentiment intérieur, il reconnoît que nous jouissons de cette prérogative, le véritable titre de notre supériorité sur tous les êtres : il en cherche même le principe, & croit le trouver dans la déclinaison imaginaire de ses atomes. Ridicule explication dont j'ai mis

l'abſurdité dans tout ſon jour. Mais comme la liberté ne peut être l'attribut d'aucune portion de matiere, j'ai peine à concevoir qu'il n'ait pas été frappé de la groſſiere contradiction, dans laquelle il tomboit, en ſuppoſant notre ame libre & matérielle. Ce qui me paroît encore plus étrange, c'eſt que ce Poëte lui refuſe l'immortalité qu'il accorde à des Dieux compoſés, auſſi-bien qu'elle, de pure matiere, & dont la forme n'avoit ſur la nôtre que l'avantage d'être plus déliée. Ne pouvoit-il donc ſoutenir l'idée de ſe ſurvivre à lui-même? Mais regarder comme libre un être qui doit, après une durée ſi courte, rentrer dans le néant, c'eſt lui faire trop d'honneur. L'ame eſt le plus vil de tous les êtres, ſi les bornes étroites de cette vie paſſagere en renferment l'exiſtence; ſi elle meurt dès que le ſang ceſſe de couler dans les veines. Une médaille d'Alexandre eſt infiniment au-deſſus de ſa perſonne. Ce conquerant a, comme une flamme rapide, effrayé l'univers, & comme elle il a diſparu, laiſſant des cendres & un nom. Mais ſon image lui ſurvit: ſans ſe détruire, elle paſſe de mains en mains, & triomphe des ſiécles.

VII. Vous ſuccombez enfin ſous le poids de tant de raiſons: je m'en félicite; je vous en félicite vous-même: c'eſt avoir vaincu, que de connoître la vérité. Je ſens néanmoins qu'il vous paroît difficile d'expliquer l'union de l'ame avec le corps. Comment, direz-vous, eſt-il poſſible qu'une pure intelligence anime & meuve une portion de matiere? Quelle chaîne peut lier enſemble deux

fubftances dont la nature eft fi différente ? Si cette chaîne eft corporelle, elle n'a point de prife fur l'ame; & fi elle ne l'eft pas, elle n'en peut avoir fur le corps. C'eft ici que votre application doit redoubler, Quintius: ouvrez les yeux, & reconnoiffez dans cette union qui vous étonne, la toute-puiffance du Créateur. En dévoilant à vos regards la nature de votre ame, je n'ai pas prétendu les repaître d'un vain fpectacle : je voulois vous offrir une preuve éclatante de la Divinité. Tout ce qui précéde peut fe réduire à trois points. J'ai d'abord établi que l'intelligence eft le principe du mouvement. J'ai fait voir enfuite que notre ame n'eft pas un compofé de parties, & que dès-lors indiffoluble par fa nature, elle doit vivre à jamais. J'ai fini par montrer que l'homme eft libre, que fes actions, loin d'être un enchaînement néceffaire de combinaifons, affujetties aux loix d'un deftin chimérique, émanent d'une volonté capable de choix, arbitre de fes propres déterminations. D'où j'ai conclu que notre ame, tant que dure fon alliance avec le corps, peut mériter des récompenfes, ou des peines, & qu'il eft après cette vie mortelle, une éternité pour les juftes & pour les coupables. Or ces trois vérités ne font pas les feules conféquences de mes principes. Il en réfulte une quatriéme, plus effentielle encore. Vous avez déja dû l'entrevoir; je n'ai fait que l'effleurer d'abord; il eft tems de l'approfondir & de la développer.

Mon ame fe voit chargée de gouverner une machine dont elle ne connoît ni le jeu ni la compofition. Cependant elle en difpofe, l'ébranle, en fait agir à fon gré

les reſſorts. De ce qu'elle la meut, il réſulte qu'elle a droit de commander au mouvement; mais de ce qu'elle la meut, ſans ſçavoir comment ſe produiſent & s'exécutent des mouvemens qui naiſſent à ſes ordres, je conclus qu'elle eſt ſecondée par une cauſe ſupérieure, qui connoît ce que j'ignore, & dont la volonté toujours conforme à la mienne, peut donner à mon corps l'impreſſion que je deſire. Quel eſt l'homme, qui contraint de parler ſur le champ, s'arrête à conſidérer de quelle maniere il doit pouſſer au-dehors l'air que ſes poulmons lui fourniſſent, afin que cet air qui ſortoit ſans rendre aucuns ſons, puiſſe retentir; comment pour articuler ces ſons, il doit diſpoſer ſa langue, cet organe induſtrieux, l'artiſan de la parole qu'il forme & modifie par ſes inflexions, & que les dents, le palais & les lévres concourent à perfectionner? Jamais on ne romproit le ſilence, s'il falloit, avant que de proférer un ſeul mot, méditer ſur tant d'opérations différentes.

Je veux courir, je cours: & quand je cours, mon corps ſe meut tout autrement, que lorſque je veux marcher d'un pas ordinaire: Mais ce qui produit cette différence, m'eſt inconnu. C'eſt un myſtere que nous ne pénétrerons jamais. En vain chercherois-je à découvrir quelle eſt la façon de reſpirer néceſſaire alors, quelle quantité d'air mes poulmons doivent chaſſer à la fois, par quels canaux, de quelles cellules, avec quelle force il doit ſortir. La machine qui m'eſt ſoumiſe ignore ce que j'ordonne, & moi je ne ſçais pas comment elle exécute mes ordres. Tout aveugle néanmoins qu'eſt

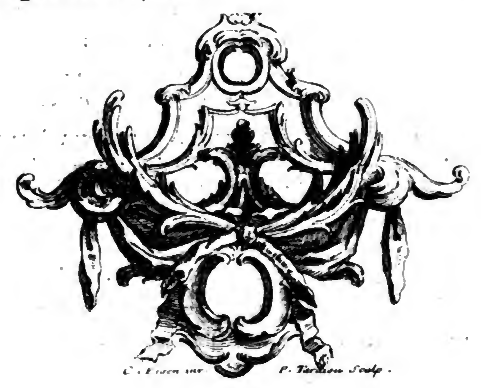
l'empire que j'exerce ſur elle, il eſt abſolu. Prêts à répondre au moindre de mes deſirs, ſes organes s'acquittent de leurs fonctions avec une prompte obéiſſance. Mon eſprit ſe plonge-t-il dans la méditation, les objets qu'il veut contempler ſe préſentent auſſi-tôt; le monde entier ſe développe à mon imagination. D'un coup d'œil je parcours le ciel, la terre, la mer, toutes les nations & tous les tems. Telle, ſi l'on en croit le vulgaire, une magicienne fait entendre ſa voix au ſein des enfers. Evoqués par la force de ſes enchantemens, les Manes ſortent de leurs ténébreuſes demeures, & viennent en foule ſe ranger autour d'elle. Mais lorſque l'univers entier paroît s'offrir à mes regards, je ne ſçais ni quelle puiſſance réſidente en moi, fait ſubitement éclore tant d'images, ni comment elle les produit, ni dans quelle partie de mon cerveau ces images ſe forment. Ma vie ne ſuffiroit pas pour peindre, ou même pour parcourir des yeux cette foule innombrable d'objets, que je puis en peu de tems appercevoir intérieurement.

Ce que j'ai dit de moi, Quintius, vous pouvez le dire de vous. Votre ame ignorante, comme la mienne, a la même puiſſance: vous éprouvez de la part de vos organes la même ſoumiſſion que je trouve dans les miens. Vous êtes donc ſecondé, comme moi, par une cauſe ſupérieure, qui connoiſſant & vos deſirs & le méchaniſme de votre corps, fait en vous ce que vous êtes incapable de faire, ſecourt votre foibleſſe, & donne à vos ordres, par eux-mêmes impuiſſans, l'efficacité qui

leur manque. Lorſque vous danſez au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, vos pieds & vos bras voltigent en cadence : ils ſuivent avec une rapide juſteſſe la meſure de l'inſtrument qui les guide : c'eſt votre ame qui régle, qui combine tant de pas ſi ſouples & ſi variés : c'eſt elle qui trace cette multitude de figures que votre corps décrit avec tant d'agilité. Vous ignorez néanmoins ce qui produit en vous des mouvemens ſi réguliers. Ce jeu frivole renferme une foule de merveilles que vous ne connoiſſez pas. J'en tire une conſéquence naturelle : c'eſt que vous diſpoſez d'un corps, dont une Divinité tient pour vous les rênes.

Il faut donc que nous ſoyons tous aſſujettis aux loix d'un Etre intelligent, qui joigne à la connoiſſance de nos plus ſecrettes penſées un empire ſouverain ſur nos organes, qui ébranle, au premier cri de notre volonté, ceux que rien n'altére, afin que les opérations de notre corps répondent ſur le champ aux vœux de notre ame. C'eſt à nous de deſirer, à lui d'agir. Mais ſi les mouvemens ſubordonnés à notre ame, ne peuvent être produits ſans le ſecours d'une Divinité toute-puiſſante ; combien ce ſecours eſt-il néceſſaire pour tous ceux qui s'exécutent dans notre corps, ſans que nous y penſions, ſouvent même, malgré nous, & qui cependant ont un principe, & tendent vers une fin ? C'eſt à cette Divinité, Quintius, que vous devez attribuer l'alliance de l'ame avec le corps. Le Tout-Puiſſant pouvoit ſeul triompher de l'oppoſition de ces deux êtres. Auteur de cette union, il l'a fondée ſur des loix immuables : il a

fait de l'homme un composé de deux ſubſtances, afin que l'ame, par elle-même capable de connoître la Vérité, pût avec le concours des ſens percevoir les objets corporels, & s'élever par ces deux routes à la contemplation de ſon auteur, du principe & du Maître de l'univers. En effet, peut-on ſe connoître & refuſer de rendre hommage à la Divinité ? Si ce corps périſſable eſt ſoumis aux ordres d'une intelligence bornée, quelle doit être l'Intelligence, dont le pouvoir a tout créé, dont la Sageſſe gouverne tout! Une machine auſſi petite, auſſi fragile que la nôtre, ne peut être mue ſans deſſein : & les mouvemens d'une machine auſſi grande que le monde, n'auront d'autres loix que les caprices du hazard ? Laiſſons cet abſurde ſentiment aux diſciples groſſiers d'Epicure.



SOMMAIRE
DU LIVRE SIXIE'ME.

MALGRE' l'excellence des preuves que l'Auteur employe pour établir la ſpiritualité de notre ame, il auroit paru laiſſer quelques nuages ſur cette importante vérité, s'il n'avoit pas examiné la queſtion de l'ame des bêtes, dont les Matérialiſtes prétendent tirer un argument déciſif. Il falloit leur ôter cette reſſource, ou plutôt ce prétexte; & c'eſt l'objet du ſixiéme Livre. En voici l'abrégé.

I. *Après avoir rappellé en peu de mots le ſujet & le réſultat du Livre précédent, le Poëte ſe propoſe à lui-même l'objection des incrédules, & préſente dans toute ſa force le Syllogiſme auquel on peut la réduire.* Les bêtes, *diſent-ils*, ont une ame ſemblable à celle de l'homme: les exemples d'induſtrie, d'adreſſe, de prévoyance que donnent les Renards, les Caſtors, les Hyrondelles, les Fourmis, les Abeilles, & tant d'autres eſpéces, ſont des preuves évidentes de l'exiſtence de cette ame. Or il n'eſt pas douteux

qu'elle ne soit matérielle & destructible. Donc celle de l'homme l'est aussi.

II. *En avouant qu'on ne peut démontrer à la rigueur que les bêtes n'ayent aucune pensée, l'Auteur répond qu'il est possible, & même très-vraisemblable, qu'elles agissent sans connoissance; qu'ainsi la réalité de cette ame des bêtes, étant une question de fait, pour le moins douteuse, tandis qu'il est certain que l'homme pense, c'est une absurdité d'objecter contre un fait incontestable un fait qui ne l'est pas. D'où il conclud que tout être qui pense étant incorporel, la comparaison de la bête à l'homme ne peut produire que ce dilemme: Ou les bêtes pensent, ou elles ne pensent point: si elles pensent, leur ame est spirituelle: si elles ne pensent point, on ne peut en rien inférer contre l'homme, qui pense certainement.*

III. *Cette réponse, quoique simple & générale, détruit l'objection des Matérialistes. Mais l'Auteur va plus loin. Persuadé que le sentiment qui refuse l'intelligence aux animaux, est de tous les systêmes le plus conforme à la raison, il s'attache à le prouver en montrant:*

1erement. *Que si les brutes ont une ame, on doit en attribuer une aux plantes, à l'aiman, à presque tous les êtres.*

2ement. *Qu'on peut, avec Descartes, regarder les animaux comme de simples automates, dont toutes les actions, même les plus singuliéres, sont produites par le jeu d'organes fabriqués avec un art merveilleux.*

IV. *Mais quoique purement méchaniques de la part des animaux, ces opérations ont pour cause une intelligence; & cette intelligence est celle-même qui produit en nous les actions spontanées, & tant de mouvemens involontaires, excités dans notre machine sans le concours de notre ame. Différentes sortes de preuves montrent que le principe qui fait agir les brutes leur est étranger. Une des principales, & que l'Auteur développe avec soin, c'est la contrariété manifeste que nous offre la conduite de ces êtres, qui fort inférieurs aux hommes sous certains regards, paroissent en d'autres points infiniment au-dessus d'eux : d'où il suit que s'ils avoient une intelligence qui leur fût propre, elle seroit en même-tems moindre & plus parfaite que notre ame. Le Poëte met cette contradiction dans tout son jour, en rapportant d'une part plusieurs exemples frappans de la stupidité des animaux; & de l'autre,*

des traits singuliers de connoissance, d'art & de génie, qu'on remarque en eux. Il réfute aussi dans cet article les opinions de quelques Philosophes, dont les uns ont cru qu'on pouvoit, en séparant les sensations d'avec l'intelligence, attribuer aux bêtes les moindres propriétés de l'ame; les autres ont imaginé des ames plus ou moins parfaites, dont ils forment différentes classes.

V. *Il attaque dans le cinquiéme article cet instinct imaginaire, par lequel on prétend expliquer les actions des brutes. Il prouve que c'est un mot vuide de sens, s'il ne signifie pas une intelligence; & que si cette intelligence est supposée résider dans le corps des animaux; on doit en conclure 1erement, qu'ils ont à l'immortalité le même droit que nous: 2ement, que les regarder comme destinés à nos plaisirs, ou même à nos besoins, c'est s'arroger sur eux une domination injuste, tyrannique & criminelle. A ces raisons il en joint plusieurs autres, qui toutes concourent à faire voir que le systême de Descartes sur les animaux, est, sinon démontré, du moins très-vraisemblable, & très-conforme à l'idée que le raisonnement & la vûe des merveilles de l'univers nous donnent de la toute-puissance de Dieu. Quoique l'Auteur laisse entrevoir son penchant pour cette hypothése, il ne force pas Quintius à l'embrasser. Il se contente de l'exhorter à ne point prendre de parti sur un probléme*

peut-être insoluble, & sur-tout à ne tirer de la nature des bêtes aucune induction sur celle de l'homme.

VI. *Toutefois, ce n'est pas en vain que nous les avons devant les yeux. Ce sont dès preuves éclatantes de la sagesse & de la puissance d'un Créateur. Le Poëte développe cette vérité, en faisant un détail curieux de la structure des animaux, dont il parcourt les différentes espéces. Ce Livre est terminé par des réflexions sur l'inconséquence de ces prétendus Philosophes, qui, regardant les opérations des brutes, comme des témoignages de génie, ne rougissent pas d'attribuer au hazard la création de ces êtres & celle de l'univers.*



L'ANTI-LUCRECE.



Ch. Eisen F.

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SIXIE'ME.

1. AVANT que d'ensemencer un champ qui n'a point encore reçû de culture, le Laboureur commence par le défricher. Il en arrache les épines, il en dompte la dureté par d'opiniâtres efforts. Ainsi pour empêcher que l'erreur, en se reproduisant, n'étouffe dans votre esprit les semences du vrai, je la combats dans son principe; je veux en extirper la racine, en détruire jusqu'au germe. Jusques ici vous aviez méconnu la Nature; d'infidéles mains en avoient à vos yeux défiguré les véritables traits. Offensée des titres que vos Maîtres lui prodiguent, elle réclame hautement ce Souverain, cet Auteur suprême, dont une fausse Philosophie prétend lui faire secouer le joug. En la connoissant mieux, vous rendrez avec elle hommage à la Divinité.

C'est pour vous y forcer, que je me suis attaché, Quintius, à vous donner une juste idée de votre ame. J'ai

voulu vous montrer dans vous-même un être distingué du corps, supérieur à la matiere ; & de cet être dont le sentiment intérieur vous prouvoit l'existence ; élever vos regards à la contemplation de l'Intelligence souveraine. J'en ai conclu la nécessité d'un agent universel, qui seul principe & législateur de l'univers pût disposer de la matiere, par elle-même incapable de se mouvoir & de se modifier. Vous ne devez plus enfin révoquer en doute l'excellence de votre ame. Je l'ai vengée des attentats d'un Poëte téméraire, qui vouloit dégrader l'image de la Divinité. Outré de ce qui fait notre gloire, il ne consentoit pas à l'immortalité d'une partie de soi-même : mais l'homme souhaite inutilement de périr tout entier ; sa destinée est de vivre.

Cependant vous balancez encore à vous rendre. Mes raisonnemens ont à combattre dans votre esprit l'impression que fait sur vous la vûe des animaux. Vous les regardez, peut-être avec raison, comme des substances uniquement composées de matiere, & que détruit à jamais la dissolution de leurs parties. Vous m'objectez donc que ces êtres matériels & périssables ont une ame à peine différente de la nôtre, & qui peut, sinon s'élever à la découverte des vérités sublimes, connoître du moins tout ce qui convient au corps dont elle meut les organes, tout ce qui est propre à le défendre, à le conserver, à le nourrir. « Les animaux, dites-vous, ont » de la mémoire & du sentiment : ils voyent, ils entendent : capables de distinguer les objets par l'odorat, » le tact & le goût, ils peuvent, suivant qu'ils en sont

» frappés, y tendre, ou les fuir : pour arriver à leur but, » ils sçavent employer la ruse : instruits des remédes » convenables à leurs maladies, ils choisissent dans un » grand nombre de plantes le spécifique auquel en est » attachée la guérison. Le plaisir & la douleur, l'afflic- » tion & la joie, l'espérance & la crainte agissent sur » eux, comme sur nous. De l'amitié, de l'amour, on » les voit passer aux transports de la colere, à ceux de » la haine; & susceptibles de toutes sortes de desirs, » se livrer à ce qui les charme avec cette vive ardeur » qu'inspirent les passions. Nés libres, ils se meuvent » volontairement. Soumis, & pour ainsi dire humanisés » par l'homme, ils aiment les caresses, ils redoutent les » châtimens, ils obéissent même aux menaces.

» De-là vient qu'on a de tout tems attribué certains » vices à quelques-uns, certaines vertus à d'autres, » comme leur caractere distinctif. De-là cette opinion, » que les animaux ont en plusieurs points servi de maî- » tres & de modéles à l'homme. Nous apprîmes à chas- » ser, en voyant le Chien suivre d'un pas sûr les traces » de sa proie, ou la découvrir avec sagacité dans l'é- » paisseur des forêts. Que de traits frappans offre la con- » duite de ce merveilleux animal ! Fidéle, prudent, intré- » pide, il veille à la sureté de nos demeures : il conduit, il » garde un troupeau nombreux; il fait rentrer les Brebis » dans leurs parcs; il en défend l'abord aux ravisseurs. » Quelle inquiétude, quels regrets ne montre-t-il pas, » lorsqu'il a perdu son maître? quelle joie quand il l'a » retrouvé? Plein de reconnoissance, il s'expose, pour

» le tirer du péril, aux coups d'un aſſaſſin ; & ſi ſes cou-
» rageux efforts ne peuvent ſauver ce maître ſi cher, il
» le venge : ſon acharnement, ſes morſures dénoncent le
» meurtrier. Peut-être auſſi le Renard nous aura-t-il appris
» à dreſſer des piéges, à fouiller les entrailles de la terre,
» à percer les montagnes : peut-être devons-nous à l'i-
» mitation de quelqu'une de ſes manoeuvres, la décou-
» verte des métaux. Et la guerre elle-même, cet art fu-
» neſte & déplorable, tant de féroces animaux ne l'au-
» roient que trop enſeignée aux hommes, ſi les hommes
» inſtruits par leur propre fureur, n'euſſent pas été d'eux-
» mêmes altérés du ſang de leurs ſemblables. Le Lion ſe
» jette ſur ſa proie ; Ceſar envahit le ſceptre de l'uni-
» vers. Avec des vûes différentes, tous deux uſurpateurs,
» ils uſent de la même violence, l'animal pour aſſouvir
» ſa faim ſanguinaire, le Heros pour orner du diadême
» ſon front ambitieux. A quoi ne forme-t-on pas le do-
» cile Eléphant ? Eſt-il rien que le Singe ne ſçache copier
» avec graces ? Les ruſes du Chat, les danſes de l'Ours,
» le ſoin que prend un Hibou de nourrir les animaux
» qu'il deſtine à ſa ſubſiſtance, après les avoir mis hors
» d'état d'échapper ; ne ſont-ce-pas autant de preuves
» d'intelligence ? Avant nous le Caſtor ſçavoit enfoncer
» des pieux au fond d'une riviere, bâtir ſur pilotis, op-
» poſer des digues à la violence des eaux. C'eſt lui qui
» le premier a lié des piéces de bois avec du ciment.
» L'homme eſt devenu navigateur, en voyant cet ani-
» mal creuſer le tronc d'un arbre, y laiſſer une branche
» pour s'en ſervir comme d'un gouvernail, & confier à

» cette espéce de barque ses petits encore trop foibles » pour nager. L'Hirondelle, dont le retour annonce celui » du printems, nous a donné les premieres leçons d'ar- » chitecture, par la maniere admirable dont elle fabrique » son nid. Le Rossignol, que les frimats chassent aussi » tous les ans de nos contrées, par la douceur de ses ac- » cords a formé notre voix à des cadences harmonieu- » ses. Enfin, c'est ce filet que tend l'Araignée dans les » angles de nos murs pour enchaîner sa proie; qui nous » a fait naître l'idée de surprendre les oiseaux & les pois- » sons par un lacs trompeur. Cet animal rusé nous a » montré l'art d'ourdir des toiles & de fabriquer des » étoffes, lorsque nous l'avons vû attacher à nos lam- » bris les extrémités de ses rézeaux, & sans le secours » d'aucun instrument étranger, serrer les fils de sa trame, » en les rapprochant.

» Combien d'autres exemples ne pourroit-on pas al- » léguer ici! L'infatigable Fourmi travaille tout l'été » pour remplir ses magasins, de ce qui doit pendant » l'hiver assurer sa subsistance : modéle parfait du ci- » toyen, sa conduite est une leçon pour ces hommes, » dont la coupable mollesse prétend aux avantages de » la société, sans en partager les travaux. Voyez avec » quelle légereté l'Abeille voltigeant sur la surface hu- » mide des fleurs, en tire une gomme parfumée, pompe » la séve qui s'y porte du sein de la terre, & leur enléve » ces perles liquides & transparentes, qui répandent un si » vif éclat sur le bord de leurs calices. Voyez avec quelle » ardeur elle recueille les brillantes larmes de l'aurore,

» échauffées par la douce chaleur des premiers rayons
» du soleil. Chargée de serpollet & de thim, elle revole
» ensuite vers la ruche, & fiere du succès de sa course,
» elle y dépose une moisson qu'elle n'a pas faite pour
» elle seule. Pour la renfermer, elle bâtit, avec une cire
» qui s'étend à son gré, des cellules hexagones qui s'ap-
» pliquant les unes aux autres, forment un échiquier
» dont les cases sont séparées par des cloisons. On pren-
» droit cet ouvrage digne du génie de Dédale, pour
» le chef-d'œuvre d'un habile Architecte consommé
» dans la science d'Euclide, & qu'une longue étude
» instruisit à fond de tous les arts. Telle est la proportion,
» la justesse qui régne dans toutes les parties de l'édifice :
» tant les alvéoles sont clairs & transparens : tant il
» brille de dessein & d'adresse dans leur merveilleuse
» structure. L'Abeille prévoyante y fait avec soin de gran-
» des provisions de miel : elle vivra de ce nectar, fruit de
» ses travaux, lorsque les frimats auront dépouillé la
» terre, & que toute la nature languira sans ame & sans
» vie. Que sera-ce si vous portez un œil attentif sur ce
» qui se passe de plus secret dans l'intérieur de la ruche?
» Que vous découvrirez d'objets dignes d'admiration!
» On y travaille avec ardeur pour le bien de la société;
» une vive tendresse en unit les membres; un même es-
» prit les anime. Les Abeilles ont des mœurs, des loix,
» un chef. Chacune d'elles fait partie d'une république,
» a son département, ses fonctions à remplir. L'art mi-
» litaire a pour elles des charmes. Sensibles à la gloire
» qui l'accompagne, & peu touchées de ses dangers, elles

» s'arment pour la défense de leur patrie. Souvent de » nombreuses colonies en sortent, pour fonder au loin » de nouvelles villes, pour étendre les loix, le nom & les » usages de la nation. Que peut faire de plus grand, de » plus beau toute la sagesse des hommes ?

» Jadis vivoit un Milan le plus hardi de son espéce. » D'abord il n'avoit fait la guerre qu'à de foibles Co- » lombes : mais la destinée l'appelloit à de plus grands » exploits. Il dédaigna bien-tôt une proie fugitive ; & » las de vaincre sans gloire, il chercha des ennemis » plus dignes de son courage. Un Aigle traversoit les airs » il le voit, l'attaque, & le harcéle en lui portant des » coups redoublés. Peu touché de l'attentat d'un vil » sujet, le roi des oiseaux ne s'en apperçoit pas même, » & continue sa route. A son retour le téméraire Milan » revient à la charge ; il lui arrache une plume ; & fier » de cette dépouille, il la porte dans son bec comme » un trophée. Souffrir une pareille insulte, c'eût été » pousser la patience trop loin. L'Aigle irrité le saisit, & » par un reste de bonté, lui faisant grace de la vie, le » laisse sans plume sur un rocher. Que fera-t-il en cet » état ? Il rougit de survivre à sa défaite : cependant sa » courageuse fierté ne le quitte pas encore. Nud, transi » de froid, se défendant à peine contre la faim, il songe » à se venger. Cet espoir anime & repaît sa colere ; » nourri de vermisseaux, il attend avec impatience que » ses forces & ses plumes renaissent. Ce jour arrive en- » fin. Il prend l'essor, plein du projet d'employer » contre un ennemi trop redoutable, sinon la force, au

» moins l'artifice : l'artifice est la ressource du courage » vaincu. Un pont de bois, miné par le choc des eaux » & par les années s'offre à ses regards, & dans le mi- » lieu il apperçoit une ouverture. Ce lieu lui paroît » propre à servir de piége ; il le choisit pour le théâtre » & l'instrument de sa vengeance. D'abord il passe par » cette ouverture une partie du corps, & l'ayant re- » connu suffisante, il essaye de la traverser doucement : » il recommence ensuite, en s'y plongeant d'un vol ra- » pide. Après s'en être assuré par des épreuves réiterées, » il s'éléve dans les cieux & va chercher son vainqueur : » il le découvre, & d'un air insultant va droit à sa ren- » contre. L'Aigle indigné fond sur lui, prêt à dépouiller » une seconde fois ce rebelle, ou même à lui donner » la mort. Le traître fuit & se sauve vers le pont : à » peine en a-t-il traversé l'ouverture, que l'Aigle avec » une impétuosité, que redoublent la fureur & l'espé- » rance, se précipite dans cette gorge trop étroite pour » lui, s'y embarrasse, & malgré les vains efforts de ses » aîles, se trouve arrêté par le milieu du corps. Le Milan » accourt aussi-tôt, lui arrache toutes ses plumes, & » content d'avoir usé de représailles, il se retire satis- » fait & vengé. »

A cette foule d'exemples que vous m'opposez, Quintius, je vais en ajoûter un autre encore plus frappant. Ce sera, je le sçais, vous fournir des armes contre moi : mais je ne prétends pas, en attaquant la cause des animaux, dissimuler, ni même affoiblir rien de ce qui peut leur être favorable. Ecoutez un fait que vous

ignorez peut-être, & qui doit relever à vos yeux l'espéce des quadrupedes. J'ai vû dans ces contrées, où le rapide * Danaſtris prend ſa ſource, pour arroſer les vaſtes plaines des Daces; dans la fertile Ucraîne, terre à préſent inculte, mais où régna l'abondance, tant qu'elle eut les belliqueux Coſaques pour habitans; j'ai vû rangées en bataille des troupes nombreuſes d'animaux ſauvages, ennemis irréconciliables, quoique d'une même eſpéce, & diſtingués ſeulement par la couleur. Les uns ſont fauves, les autres noirs. En Pologne on les appelle Baubaques: c'eſt une ſorte de renards; mais ils ne vivent que des productions de la terre. Ils ſe contentent de moiſſonner de vertes campagnes, d'amaſſer dans leurs retraites ſouterraines des proviſions de fourages; & c'eſt la poſſeſſion de ces cavernes, ou de ces prairies qui fait l'unique ſujet de leurs querelles. Ainſi les peuples que ſépare le large & profond canal du Rhin, ſe diſputent par de ſanglantes guerres l'empire de ſes bords. D'un côté l'Allemagne raſſemble toutes ſes forces: la France oppoſe de l'autre tout le poids de ſa puiſſance. Lors donc qu'un amour farouche de la gloire, & qu'une aveugle paſſion de vaincre s'empare de ces féroces animaux, la terre du ſombre creux de ſes cavernes vomit un peuple de combattans furieux. Leur frémiſſement annonce l'ardeur qui les anime. Ils ſe répandent d'abord dans la plaine diviſés par pelotons & ſans ordre; mais bien-tôt on les voit former, ſous un chef, différens bataillons. Les deux armées tracent leur

* Le Nieſter.

camp dans la prairie, dont la conquête est l'objet de leur ambition, & chacune se range sur une ligne opposée. De part & d'autre vous verriez les mêmes transports : le combat est précedé par les mêmes préludes qu'accompagne le bruit le plus terrible. Un cri guerrier donne le signal. Animés par ces sons effrayans, ils se livrent à leur impétueuse fureur. Tout se choque, tout se mêle en un instant : les coups se confondent ; la couleur montre à chacun l'ennemi sur lequel doivent tomber les siens, & la terre rougit inondée de sang. L'espérance & la crainte passent tour à tour d'un parti dans l'autre. Combien de ruses, combien de traits d'une bravoure héroïque l'horreur du combat ne dérobe-t-elle pas aux yeux des spectateurs ? Enfin la victoire se déclare : les vaincus prennent la fuite, & vont chercher loin de-là des pâturages plus sûrs. L'armée victorieuse, sans les poursuivre, s'empare aussi-tôt des cavernes abandonnées, & se borne à ravager les prairies qu'elle vient de conquérir. Mais la prévoyante cruauté des vainqueurs fait subir à leurs prisonniers des peines d'une espéce singulière. Ils ne se contentent pas de les renfermer dans des fosses profondes, & de les condamner aux rigueurs d'une prison qui ne finit qu'avec leur vie. Lorsque les premiers frimats annoncent le retour de l'hiver, ils menent dans la prairie ces esclaves, uniquement conservés pour le transport des provisions, les obligent de se renverser, & de tenir leurs pattes élevées, de peur que le foin ne s'échappe, les chargent ensuite, tirent par la queue ces chariots animés, & labourent

toute la route avec le dos ensanglanté de ces malheureux.

Je vois, avec le même étonnement que vous, l'ardeur dont les animaux paroissent tous enflammés pour la propagation de leur espéce, & les marques de tendresse qu'ils donnent à leurs petits. De la part des meres, quels soins pour les nourrir! quel courage pour les défendre! Elles craignent tout pour eux, & rien pour elles-mêmes: il n'est point alors de danger qu'elles ne bravent, d'ennemi qu'elles n'attaquent. L'amour maternel leur donne des forces; une valeur héroïque anime leurs transports. Vous ajoûtez, Quintius, qu'il ne faut pas regarder les animaux comme muets: » Chacun d'eux a, dites-vous, son langage, quoique » nous ignorons & les paroles qu'ils articulent, & les » pensées que ces paroles expriment. En effet, pour- » quoi le chant des Oiseaux, ou le sifflement du Ser- » pent; pourquoi le hennissement du Cheval, pourquoi » ces hurlemens affreux dont retentissent nos bois; le » cri d'une Oye, le gémissement d'une Hyene, le murmure » plaintif d'une Tourterelle, le bruit d'une Cigale, pour- » quoi tous ces sons diversifiés selon les espéces, mais » les mêmes pour chacune dans toutes les contrées de » la terre, ne signifieroient-ils rien? Dès qu'on entend » rugir un Lion; dès qu'on le voit ouvrir sa gueule en- » sanglantée, battre ses flancs, dresser sa criniere, & » lancer d'un œil enflammé des regards étincelans, on » connoît ce que médite ce redoutable animal. Nous » entendons un Bœuf mugir, un Chien aboyer: le son

» de l'un & de l'autre n'est pas toujours le même, n'a pas
» toujours la même force: il varie selon la variété des
» sentimens dont il n'est que l'expression. Quelle diffé-
» rence entre le cri que jette une Poule, lorsqu'à la vûe
» d'un avide Milan, elle rappelle saisie d'effroi sous ses
» aîles une foule de petits dispersés, & celui qu'elle fait,
» lorsqu'ayant découvert un monceau de grains, elle
» les rassemble, & pleine de joie, les invite à ce festin
» délicieux? Quand les Brebis averties par la chûte du
» jour de quitter de fertiles pâturages, portent leurs
» mammelles à des petits dont la soif attend leur retour,
» les Agneaux ne répondent-ils pas à leurs voix? Chacun
» reconnoît sa mere & la salue de loin, sans jamais se
» tromper; ils accourent & puisent à longs traits avec
» une avide reconnoissance ce lait abondant, qui fait
» leur nourriture.

» Les troupeaux, les volatiles, les bêtes féroces,
» enfin presque toutes les espéces d'animaux ont donc
» un langage propre, & qui, proportionné dès l'ori-
» gine à leurs besoins, est le lien d'un commerce sensi-
» ble entre tous ceux du même genre. Donc ils sont
» doués de connoissance & de sentiment; & cette con-
» noissance, ce sentiment s'étendent à tout ce qui peut
» intéresser leur conservation & celle de leurs petits.
» Donc ils ont une ame qui n'est pas plus au-dessous de
» la nôtre, que le rouge pâle est inférieur au vermillon,
» le cuivre à l'or, la pierre au diamant, l'herbe que fou-
» lent nos pieds à ces ormes dont le feuillage épais
» nous offre une ombre agréable, la foible lueur de la

» lune à l'éclat du soleil. Le plus ou le moins ne fait pas » une différence essentielle, & les animaux nous ressem- » blent trop pour être d'une nature contraire à la nôtre. » Cette mousse qui naît sur une écorce étrangere, a ses » racines & sa tige, porte ses feuilles & son fruit, » comme le chêne le plus élevé. Ce ruisseau qui coule à » peine sur un sable fin, & dont le moindre caillou rompt » souvent le cours, porte ses eaux à la mer comme le » fleuve des Amazones; ce fleuve, qui se précipitant » des plus hautes montagnes de l'univers, roule dans » un lit immense à travers cent royaumes, & qui grossi » par la fonte des neiges & par une foule de rivieres, » semble être l'océan même dans lequel il se jette. C'est » donc en vain que le Philosophe s'obstine à défendre la » réalité de substances immatérielles, dont il n'eut jamais » une idée nette, puisque nous sommes environnés d'ê- » tres, dont les ames sont de pure matiere. Notre intelli- » gence l'emporte, il est vrai, sur celle des animaux; mais » cet avantage qui nous reléve si fort à nos yeux, & que » l'orgueil qualifie du nom superbe de raison, n'a d'au- » tre cause qu'un enchaînement plus heureux des prin- » cipes de notre corps. Le Renard paroît avoir plus d'es- » prit, plus d'adresse que les autres animaux: il n'est » pas d'un ordre différent. L'homme a de même sur le » Renard une supériorité visible, parce qu'il est pétri » d'une matiere plus déliée; mais cette matiere est aussi » de l'argile. Il a des organes mieux fabriqués, une » forme plus parfaite; sa nature est la même; & cette » ressemblance pour le fonds le met au niveau de tous » les animaux. »

Tel eſt votre langage, Quintius : tel eſt celui du vulgaire & de quelques prétendus Philoſophes. Ne croyez pas toutefois ce ſentiment inconteſtable. Daignez l'approfondir, & le ſoumettre aux loix de la ſaine Philoſophie.

II. Vous prétendez que les actions des animaux émanent d'une intelligence qui réſide en eux : mais cette concluſion n'eſt appuyée que ſur des indices extérieurs & peu ſûrs. Arrêtés par une écorce impénétrable, mes yeux apperçoivent le dehors de ces actions merveilleuſes ; ils n'en découvrent ni la nature, ni le principe ſecret. Si je contemplois le fond de ces êtres, ſi je connoiſſois leurs penſées, comme je connois les miennes, la certitude que j'ai de ma propre raiſon ne me permettroit pas de révoquer en doute celle des animaux. Je leur accorderois avec vous une ame peut-être inférieure, mais ſemblable à celle de l'homme, & qui n'en ſeroit éloignée que par une diſtance ſuſceptible de dégrés. J'irois plus loin : par une conſéquence naturelle j'appliquerois à cette ame toutes les propriétés de la nôtre ; je la ſoutiendrois incorporelle, ſimple, immortelle. Que penſez-vous en effet avoir prouvé, par cette foule d'exemples dont vous m'accablez ? Qu'un être qui penſe eſt corporel ? Non, Quintius ; ni ces exemples, ni tous vos raiſonnemens n'ébranleront jamais les preuves, qui démontrent qu'une ſubſtance intelligente eſt immatérielle, & par conſéquent inacceſſible à la mort. Si donc il réſulte de vos diſcours que les

animaux sont capables de penser, il en résulte qu'on doit reconnoître en eux quelque chose d'incorporel, qui plus ou moins parfait que nos ames, est au fond de la même espéce; a, comme elles, l'immortalité pour attribut. Mais vous n'établissez pas ce que vous désiriez ardemment d'établir; vous ne prouvez point que nos ames doivent rentrer dans le néant, qu'elles soient de viles modifications de la matiere, des figures accidentelles & destructibles; dans lesquelles un certain dégré de mouvement fasse éclore la connoissance, ou l'amour. J'ai renversé ce systême; & ce que vous alleguez ici, ne contribuera pas à le relever.

En effet, le défaut de votre raisonnement consiste en ce que vous posez avec confiance, comme indubitables, deux principes, dont aucune lumiere naturelle ne découvre ni la vérité, ni l'union; que les bêtes ont une ame, qui connoît & desire; & que cette ame est mortelle. Admettez l'un ou l'autre; j'y consens: mais vous ne pouvez les admettre tous deux ensemble. Que dis-je? vous ne seriez pas en état de réduire au silence un Philosophe qui s'obstineroit à vous contester ces deux points. L'animal périt tout entier, dites-vous; je le crois; mais si disciple de Pythagore, ou des Gymnosophistes, je soutenois avec eux que les ames des bêtes passent successivement d'un corps dans un autre; ou qu'elles sont mises en réserve, jusqu'à ce qu'elles rentrent dans celui dont elles ont déja fait mouvoir les organes; comment pourriez-vous me convaincre d'erreur? Quel argument la subtilité de votre esprit

vous fourniroit-elle contre moi ? Vous échoueriez à cet écueil, comme fit autrefois Lucrece.

L'autre point sur lequel vous insistez avec tant de force, n'est pas mieux connu, quoique regardé comme évident par le vulgaire. Vous prétendez que les bêtes ont une ame : peut-être en ont-elles une ; je ne le nierai pas : la raison ne permet de nier que ce qu'elle démontre faux : mais peut-être aussi n'en ont-elles point. Je la vois, dites-vous : vous voyez des actions ; mais vous ne découvrez pas l'agent même : ce n'est point aux yeux, c'est à la raison, qu'il appartient de pénétrer jusqu'à cet agent qui se cache à nos regards. Vos yeux souvent vous montrent comme rond, ce qui réellement est quarré : souvent ils prêtent aux objets des couleurs que les objets n'ont point. Ils se tracent des figures dans les nuages ; ils apperçoivent quelquefois deux soleils dans les cieux:ils voyent dans l'air des montagnes bleuâtres : l'eau de la mer leur paroît tantôt verte & tantôt azurée. Défiez-vous donc de ces infidéles témoins. Il s'agit d'examiner ce que sont en elles-mêmes les actions des animaux. Sont-ce des mouvemens méchaniques, imprimés à leurs corps par un principe étranger, qui fasse jouer à son gré les ressorts de ces machines ; comme seroient dans une nuit profonde, pendant le sommeil du pilote & des matelots, les mouvemens d'un navire que le vent seul feroit voguer, en enflant les voiles ? Sont-ce des opérations volontaires produites en eux, ainsi que dans nous, par une cause intérieurement agissante ; comme est celle qui dirige ce vaisseau, lorsque le

le Pilote veille, & que les matelots exécutent ſes ordres ? C'eſt de cette maniere que chacun de nous ſçait qu'il eſt mû, parce que chacun de nous ſçait qu'il conçoit, & qu'il a du ſentiment. Du haut d'une falaiſe nous découvrons en pleine mer deux bâtimens : ils vont d'un pas égal & de front ; à cette diſtance, leur ſtructure ſemble être uniforme ; ils paroiſſent ſe mouvoir de la même façon : toutefois le mouvement de l'un eſt l'effet de ſon propre méchaniſme ; l'autre doit le ſien à l'action d'une cauſe étrangére. Cette différence, que le rapport de nos yeux ne nous faiſoit pas même ſoupçonner, devient ſenſible à l'approche de ces deux navires. Nous voyons alors que le premier avance à force de rames, & que le ſecond eſt pouſſé par les vents. Tout ce qui paroît cauſe ne l'eſt donc pas toujours : & la raiſon, loin de s'aſſervir aux ſens, a droit de les juger.

L'homme & l'animal peuvent donc avoir des cauſes motrices dont la nature ſoit différente, quoiqu'elle paroiſſe la même : ce qui ſuffit pour obliger le ſage à ſuſpendre ſon jugement. En effet, l'homme eſt connu ; l'animal ne l'eſt pas encore. Les actions des bêtes ſont viſibles ; mais le principe de leurs actions ſe dérobe à notre ſagacité. Vous conjecturez que ce principe eſt la crainte, ou le deſir, parce qu'elles donnent des ſignes extérieurs de deſir, ou de crainte : & vous l'affirmez avec confiance, ſans daigner approfondir une matiere ſi difficile, ſans imaginer même que ce ſoit une queſtion. Mais ce n'eſt pas une ſimple conjecture, ce ne ſont pas des ſignes équivoques, qui vous font ſoupçonner

que ces passions exercent leur empire sur le cœur de l'homme. Votre propre expérience vous en instruit. Vous sçavez donc mieux ce qui se passe en vous, je connois mieux ce qui se passe en moi, que nous ne sçavons l'un & l'autre ce qui se passe dans un cheval, ou dans un chat. Jugez par conséquent de vous-même, par ce que vous sçavez de vous-même ; & non par l'exemple d'un animal auquel vous ne rougissez pas de vous comparer. Quelle honteuse méthode pour un homme, & pour un Philosophe ! Le Philosophe procéde de ce qu'il connoît à ce qu'il ignore. Par quel caprice aimez-vous à juger de ce que vous connoissez, par ce qui vous est inconnu ? Etrange dialectique ! Est-ce dans le sein des ténébres qu'il faut chercher la lumiere ?

III. Je pourrois me borner à cette réponse : elle détruit votre objection. Toutefois comme les sens vous déterminent, & que d'ailleurs un préjugé presque général donne au systême que vous suivez une foule de partisans, je veux vous opposer Descartes & tous les grands hommes qui se font gloire d'être ses disciples. Peut-être reviendrez-vous à douter de ce qui vous paroissoit évident, si les actions les plus merveilleuses des animaux peuvent, comme je le crois, s'expliquer facilement par le seul jeu de leurs organes, & sans admettre l'opération d'une ame qui leur soit attachée. Mais comme les exemples ont plus d'autorité sur votre esprit que la raison même, je vais avant que d'entrer dans cet examen, en opposer d'autres à ceux que vous avez accumulés contre moi.

Voyez cette plante qu'on nomme Senſitive. Ne ſemble-t-elle pas fuir notre approche, & ſe dérober à la main qui la touche, comme ſi cette main devoit lui porter un coup mortel. Elle va même, ſi vous inſiſtez, juſqu'à raprocher de ſa tige toutes ſes branches, avec une apparence de triſteſſe, juſqu'à tomber précipitamment la tête penchée vers la terre. Ceſſez de la pourſuivre : vous la verrez alors ſe relever, épanouir une ſeconde fois ſes feuilles, & reverdir avec un air de ſérénité. Attribuerez-vous à cette plante des ſenſations de plaiſir, ou de douleur ? lui donnerez-vous une ame comme la nôtre ? Vous ne reconnoiſſez en elle que des organes fabriqués d'une maniere admirable, & diſpoſés avec un art qui porte le caractere d'un excellent ouvrier. Elle doit toute ſa beauté, toute ſa vigueur, à la ſéve qui coule dans ſes vaiſſeaux : mais ils ſont tels que le moindre coup qui leur eſt porté par la pluie, par une main, par une baguette, arrête le cours de ce ſuc nourricier, & l'oblige à refluer dans les racines. La plante alors deſſéchée ſe reſſerre : vous voyez ſes fibres treſſaillir, & ſes feuilles ſe replier. De-là vient qu'elle paroît s'affaiſſer, prendre la fuite, emprunter en un mot les dehors de la timide pudeur.

Vous avez obſervé ſans doute entre les feuilles de la Vigne, & celles du Lierre, des fils aſſez longs dont ces arbriſſeaux ſe ſervent pour s'élever, en s'attachant à des appuis étrangers. Sans ce ſecours qui remédie à la foibleſſe de leurs branches, on les verroit ramper l'un & l'autre, & leur tronc incapable de ſe ſoutenir, ne

croîtroit que pour être foulé. Si donc il ſe trouve auprès d'eux un mur, un arbre, une colomne, ils y tendent ; ils avancent, pour les ſaiſir, ces eſpéces de doigts qu'ils ont reçus de la Nature ; ils embraſſent ces appuis, ſans jamais s'en détacher, & bien-tôt ils en égalent la hauteur. La Vigne, le Lierre ont-ils donc une ame ? Cependant ces merveilles ne s'opérent pas ſans connoiſſance, ni ſans deſſein. Ces mains, ces bras ont été ſans doute accordés par une Intelligence à de fragiles arbriſſeaux, dont la tige par elle-même trop foible, avoit beſoin de ce ſecours. Pourquoi ne pas croire auſſi que les plantes ſont animées ? En effet, un grand nombre de légumes, comme les Féves, la Courge, le Pois chiche, & cette autre eſpéce de Pois que les modernes Lucullus payent ſi cher, font la même choſe que la vigne. Ils font plus ; lorſque rien autour d'eux ne leur préſente un appui, ils ſe prêtent un ſoutien mutuel, en entrelaſſant leurs branches minces & déliées, de la maniere la plus propre à leur donner de la conſiſtance. Telles on voit les Brebis pour ſe garantir des traits embraſés d'un ſoleil brûlant, s'amaſſer en troupes, ſe mettre à l'abri l'une de l'autre, & chercher, chacune dans l'ombre que fait ſa compagne, un aſyle contre la chaleur.

Semez des Houblons autour d'un Orme : vous les verrez d'abord s'élever ſur des lignes paralleles ; mais bientôt leurs tiges s'inclinent, & ſe penchent vers cet arbre pour y trouver un ſoutien. L'obliquité de leurs mouvemens les en rapproche, & toutes parviennent enfin à le

toucher. Elles l'ont à peine ſaiſi, qu'elles commencent à former autour du tronc une eſpéce de volute, une chaîne ſpirale qui l'enveloppe inſenſiblement. De-là elles gagnent chaque branche, qui voit en peu de tems naître autour d'elle de ſemblables liens. L'Orme ſe couvre de feuilles qu'il n'a point pouſſées, & dont la multitude dérobe la vûe des ſiennes. Une telle manœuvre dans cette plante ne vous paroît-elle pas digne d'admiration ? Il eſt une eſpéce de Chêne, qui pour croître & ſe conſerver a beſoin en même-tems d'une nourriture forte, & d'un air libre : ſes racines ſe détournent des terrains maigres, ſabloneux, arides, & vont au-delà puiſer une ſéve plus abondante. Sa tige s'éléve promptement : eſt-il confondu dans une forêt avec des arbres de différentes eſpéces ; il ſe hâte de porter ſa tête au-deſſus d'eux, pour jouir en liberté de l'air dont ces dangereux voiſins lui déroberoient une partie.

Cet art, que les Anciens remarquoient dans les opérations de la Nature, leur fit penſer que l'Univers étoit gouverné par une multitude de génies diſtribués dans ſa vaſte étendue, & chargés de mouvoir, & de conſerver tous les êtres. L'empire du ciel échût à Jupiter : Vulcain fut le Dieu des flammes : Cybele eut la terre en partage : Amphitrite & Neptune régnerent ſur l'océan : Pluton, & la triple Hecaté ſur les entrailles de la terre. Cerès préſidoit aux moiſſons, Bacchus aux vendanges. De folâtres Napées ſe joüerent dans les prairies : les eaux furent peuplées de Nymphes, les forêts de Satyres & de Faunes. Tous les arbres furent habités par des

Dryades. Enfin, ravis de l'ordre merveilleux qui brille dans l'arrangement & les révolutions des aſtres, les hommes attacherent à chacun de ces corps une Divinité, qu'ils ſuppoſoient en régler le cours. Le Soleil, ce flambeau, cette ame de la nature, devint à leurs yeux un Dieu conducteur d'un char & de courſiers immortels.

Quelques Obſervateurs regarderent auſſi, comme animée, cette pierre merveilleuſe, dont la force attire le fer, & le tient ſuſpendu : frappés de ce phénoméne, ils crurent découvrir en elle du ſentiment & de l'amour. Peut-on voir en effet ſans ſurpriſe un corps auſſi dur, auſſi peſant qu'une maſſe de fer, courir en quelque ſorte avec ardeur s'attacher à l'Aiman, & devenu lui-même un nouvel Aiman, exercer ſur d'autres morceaux de fer une ſemblable puiſſance. Cependant toutes les propriétés de cette pierre n'étoient pas découvertes alors. On ignoroit qu'elle ſe tînt, comme la terre, dans la direction des deux pôles du monde, qu'elle eût elle-même ſes pôles, qu'une aiguille, en s'y frottant, devint propre à marquer les différens points du Ciel ; qu'elle pût ſervir de guide au Pilote ſur l'immenſe océan, & le conſoler de l'abſence des aſtres. Que dirai-je de l'Ambre, dont la force attractive agit ſur des corpuſcules, comme celle de l'Aiman ſur des corps ? Vous citerai-je ces gouttes d'eau, qui voiſines l'une de l'autre, tendent à ſe réunir ; ces gouttes d'huile qui montent d'elles-mêmes entre deux plans inclinés, & dont la vîteſſe s'accroît à proportion qu'elles approchent du ſommet de l'angle ?

Si vous raisonnez conséquemment à vos principes, tant de signes d'intelligence, que semblent donner des êtres de toute espéce, doivent vous faire conclure que les plantes, les minéraux, les fossiles sont animés comme les bêtes. Ces signes sont moins caractérisés; ils annoncent une ame inférieure : mais le plus ou le moins n'est pas une différence essentielle: vous m'avez opposé cette maxime; elle trouve ici son application. A la vûe de quelques apparences communes, vous faites presque marcher les animaux de pair avec nous, malgré notre supériorité réelle en tout le reste : certaines opérations dont les plantes sont capables, & les marques extérieures de sentiment que je trouve en elles, m'autoriseront de même à les croire semblables aux animaux, quoique je les place dans un dégré plus bas. Si vous prétendez que l'ame humaine ne l'emporte sur celle des bêtes, que par la finesse & la perfection des organes dont elle dispose, je ferai le même raisonnement sur les bêtes comparées aux plantes. Je pourrois défendre le systême que vous attaquez, avec les armes que vous employez à le combattre.

Ne me dites pas, que les arbres ne marchent point, qu'ils n'ont aucun organe de sensation. Les végétaux que j'ai cités paroissent étendre leurs branches où il leur plaît, & pousser à dessein leurs racines dans les terrains où la séve est meilleure & plus abondante. Ils ne parlent pas; mais peut-être ont-ils le tact, l'odorat, & le goût : car ils font ce que vous croyez ne pouvoir être fait sans le ministere de ces sens. Quand ils en

feroient privés, que pourroit-on en conclure? Tous les animaux ne jouiffent pas de tous les fens. Ce ver, qui fe creufe dans les entrailles de la terre une obfcure retraite, y vit aveugle & fourd. L'océan eft bordé de coquillages, dont la figure approche beaucoup de celle d'un couteau. Ces animaux ne changent jamais de place; le feul mouvement qu'ils ayent, c'eft qu'ils s'enfoncent dans le fable, quand l'eau de la mer fe retire, & qu'à fon retour ils s'élévent infenfiblement.

D'ailleurs, combien de bêtes paroiffent moins animées que cette plante fi fenfible, qui fuit notre approche, que cette aiguille, qui toujours dirigée vers le pôle ne s'en écarte jamais que par une légére déclinaifon? Oui, Quintius, fi quelquefois il fe trouve des hommes dépourvus de fens, & qui paroiffent avoir moins d'efprit que certains animaux, je pourrois auffi vous citer des animaux plus infenfibles que les plantes. Cependant la nature de tous eft femblable. Si les Aigles ont une ame, vous ne pouvez en refufer une à l'Huitre même.

Je fçais, & vous le fçavez, comme moi, que l'impreffion de certains corpufcules agités d'une certaine maniere, eft l'unique caufe de tout ce que l'Aiman, de tout ce que les plantes les plus finguliéres nous offrent de merveilleux. Pour produire ces effets, une ame n'eft pas néceffaire; il ne faut que du mouvement & des organes. Mais pourquoi ne feroit-il pas permis d'attribuer à de pareilles caufes les actions des animaux? Il coule fans ceffe des deux pôles du monde une matiere rapide &

ſubtile, qui pénétre les pores de l'Aiman, l'environne, en fait le centre d'un tourbillon toujours agité. Comme cette matiere trouve dans le fer des routes aſſez ſemblables, elle le pénétre auſſi, l'attache à l'Aiman, & lui communique les mêmes propriétés, en formant autour un ſemblable tourbillon. Si je frotte contre ce fer une aiguille d'acier, j'en ouvre les pores au fluide magnétique, qui lui fait prendre auſſi-tôt ſa propre direction, & l'aſſujettit en même-tems à toutes les variations qu'il éprouve dans ſon cours. Deux autres fluides, la ſéve & la matiere ſubtile opérent toutes les merveilles que nous admirons dans les plantes qui naiſſent avec le beſoin d'un appui. La ſéve agit ſeule dans celles qui ne peuvent s'attacher qu'aux ſoutiens qu'elles trouvent à leur portée. Elle étend, humecte, entretient dans leur ſoupleſſe les fils qui croiſſent entre les feuilles de ces plantes, & que la Nature a, par une ſage prévoyance, rendu propres à s'unir fortement aux corps qu'ils touchent. Lorſque ce ſuc vient à ſe tarir, ils ſe deſſéchent & ſe courbent: s'ils ne rencontrent rien qu'ils puiſſent ſaiſir, on les voit ſe replier ſur eux-mêmes, ou s'entrelaſſer les uns aux autres. Mais pour celles de ces plantes, dont la tête en s'inclinant ſe rapproche de ſon appui, c'eſt à l'action de la matiere ſubtile ſur leur tige, qu'elles doivent cette propriété. Elles obéiſſent à l'impreſſion de ce fluide, non par le choix d'une intelligence qui les anime, mais parce que leur forme & leur organiſation les y obligent : comme la nature du fer & la diſpoſition de ſes parties concourent avec le fluide

magnétique, à le rendre capable de s'attacher à l'Aiman.

Quel jugement porteriez-vous d'un homme qui prétendroit que ce morceau de fer eſt emporté par la violence de l'amour, ou par le deſir de dérober à l'Aiman un pouvoir qu'il envie ? Quelle idée auriez-vous de moi, ſi je vous diſois que lorſque l'eau d'un fleuve ſe briſe avec un murmure affreux contre des rochers, & frappe ſes bords, c'eſt parce qu'ils l'empêchent de pénétrer dans des lieux qu'elle arroſeroit avec plaiſir ; ſi je penſois que le long circuit qu'elle prend, elle le prend à deſſein de ſe frayer une route qu'elle trouveroit fermée, en s'obſtinant à couler en ligne droite, & qu'elle ſonge à regagner par ſa rapidité le tems que la longueur du chemin lui fait perdre ; ſi j'ajoûtois que cette eau ne bout ſur des charbons ardens, que parce qu'une violente averſion la ſouléve contre le feu, que parce qu'elle aime mieux ſe diſſiper en fumée, que d'être ſoumiſe à un ennemi irréconciliable ; enfin ſi de ce que les flammes ne peuvent s'entretenir ſans aliment, je concluois qu'une fureur avide, une faim inſatiable eſt la cauſe de leur voracité ? Vous me regarderiez, Quintius, comme un inſenſé, qui méconnoîtroit le prix de cette connoiſſance, de ces ſentimens qu'il prodigueroit à des êtres inanimés. En voyant la mer inonder les terres par un flux périodique, refluer enſuite dans des tems marqués, & laiſſer ſes rivages couverts d'un limon impur, ſouvent même par la violence de ſes vagues, diſperſer nos vaiſſeaux, ou les briſer contre des écueils ; dira-t-on qu'elle médite la deſtruction du continent, qu'elle veut tirer

vengeance de la témérité des navigateurs, & que c'est pour rendre ses eaux plus pures qu'elle en rejette toutes les immondices sur le rivage? Vous ne pourriez entendre de sang froid de pareilles absurdités. Tous ces effets, répéteriez-vous, s'opérent par des mouvemens corporels, dont il est aisé de découvrir l'origine. Je le sçai, Quintius; & c'est une vérité que personne ne conteste. Mais pourquoi tout ce qui paroît annoncer dans les animaux un dessein réfléchi, ne seroit-il pas aussi produit par des mouvemens corporels?

Je vais le prouver en commençant par les animaux les plus méprisables. Les Huitres rampent à peine au fond de la mer, s'attachent aux rochers, se nourrissent de mousse, ouvrent & referment leur écaille, perpétuent leur espéce. Ne puis-je pas les regarder comme des machines que leur fabrique rend propres à ce petit nombre d'opérations? Que je leur suppose seulement des ressorts capables de les mouvoir, & des esprits animaux en certaine quantité; c'en est assez pour me mettre en droit d'attribuer tout ce qu'elles font au seul mouvement de ces corpuscules. Ce mouvement les poussera vers la nourriture qui leur est propre, sans aucune faim de leur part, c'est-à-dire, sans connoissance & sans desir des alimens: ils n'éprouveront pas plus cette sensation, que l'arbre dont les racines se détournent d'une mauvaise terre pour en chercher une meilleure. Le mâle & la femelle se conviendront l'un à l'autre, comme deux vignes s'unissent par des liens mutuels. L'effet de ces alliances sera différent; mais leur cause & la maniere

dont elles se forment seront les mêmes. N'est-il pas constant qu'un palmier ne porte point de fruit, s'il n'est voisin d'un autre ? Ne convient-on pas aujourd'hui que presque toutes les espéces d'arbres se divisent en deux sexes, dont l'union est essentielle à leur fécondité ? Des ruisseaux d'une matiere active & déliée, passant d'un canal dans un autre, feront mouvoir un coquillage, comme le fluide magnétique ébranle le fer, mais d'une maniere plus parfaite, parce qu'il entre dans l'organisation d'un coquillage plus d'art & de travail, que dans la fabrique d'un morceau de fer. Cet animal sera même susceptible d'un grand nombre de mouvemens divers : une giroüete posée sur la hune d'un mât obéit à toutes les impressions des vents. Ne voyons-nous pas les roües d'un moulin, que l'eau fait tourner, quoiqu'ébranlées par le même mobile, se mouvoir différemment, selon la différence de leur position ?

Les animaux, qui semblent avoir le plus d'intelligence, n'agissent que par un semblable méchanisme. Leurs actions nous paroissent, il est vrai, plus merveilleuses ; mais cette supériorité n'est dûe qu'à la perfection de leur machine. Pourquoi ce chien poursuit-il un liévre, un cerf, un chevreuil ? Il sort de tous les animaux des exhalaisons trop déliées pour nos yeux, mais sensibles à un odorat fin. Elles se répandent au loin dans l'air, à peu de distance de la terre, & s'arrêtent aussi sur les herbes que ces animaux ont foulées dans les différentes routes qu'ils ont prises. Nous n'en recevons pas l'impression, tout animal indifféremment ne la reçoit pas ; elles ne

frappent que celui qui eſt né pour la chaſſe, & dont les narines ont un tiſſu propre à leur donner entrée. Ainſi qu'un Cerf parcoure les forêts, ou que fatigué de ſes courſes il ſe repoſe au milieu des buiſſons, les corpuſcules qu'il exhale forment une longue trace qui marque ſa route, ou décéle ſa retraite. Ces eſpéces d'atomes s'inſinuent dans les nerfs du Chien, & les ébranlent violemment : ſes yeux étincellent alors ; le ſang gonfle ſon cœur ; ſes poûmons jettent avec force une grande quantité d'air. De-là cet aboïement continuel, & ce feu qui pétille dans tous ſes membres : de-là cette ardeur impétueuſe avec laquelle il fond ſur ſa proie. La trop grande vivacité qui l'emporte, lui fait-elle perdre cette chaîne de corpuſcules, ou l'animal qu'il pourſuit l'a-t-il rompue lui-même, en revenant ſur ſes pas, on le voit alors s'arrêter tout court : ſon incertitude le rend muet : il erre à droite & à gauche, paroît inquiet, indécis, donne tous les ſignes de la plus vive agitation. Dès qu'il a retrouvé la trace, il aboye de nouveau, ſon feu ſe ranime, ſa vîteſſe redouble ; & bien-tôt à ſa voix toute la troupe ſe rallie.

Ce n'eſt pas par les narines, mais par les yeux que quelques chiens reçoivent l'impreſſion : c'eſt l'image, & non l'odeur de la proie, qui les attire. Dès que le rayon de lumière que refléchit cet objet, a paſſé de leur retine juſqu'au fond de l'œil, il donne aux nerfs une ſecouſſe dont la violence ébranle ces reſſorts du mouvement. Les eſprits animaux coulent alors avec plus de vîteſſe : & comme les canaux qui leur ſervent

de lit, ſont diſperſés par tout le corps, il n'eſt point de muſcle que ne gonfle ce fluide actif. Les fibres ſoulevées forment des arcs qui les racourciſſent. Les os mêmes auſquels ces fibres ſont attachées en ſuivent l'ébranlement, & le corps entier contraint d'abord de ſe tourner vers le point dont émane une impreſſion ſi vive, s'y porte bien-tôt par une courſe rapide. Comment ne s'y porteroit-il pas ? Les rayons de lumiére qui cauſent cette agitation dans toute la machine de l'animal, partent ſans ceſſe de ce point & ſans ceſſe y retournent. Il fond ſur l'objet dont ils lui tranſmettent l'image, comme un poids s'approche de la main, qui tire la corde à laquelle il eſt attaché.

Il n'eſt pas plus difficile d'expliquer par un ſimple méchaniſme la fuite du Cerf, que la courſe du Chien qui le pourſuit. Dès que les aboyemens de l'un ont fait retentir les airs, toute la machine de l'autre ébranlée par le ſon s'émeut ſoudain, & ſort du repos, où l'avoit plongée le ſommeil. La peau de l'animal ſauvage ſe dreſſe, ſes nerfs tremblent, les eſprits animaux précipités du cerveau agitent ſes membres ébranlés, & les forcent à s'éloigner. Les organes dont cette machine eſt compoſée ſont tels, & telle en eſt la diſpoſition, que le bruit & le ſon menaçant font ſur elle une impreſſion vive, quoiqu'elle ne connoiſſe ni ces menaces, ni le péril qui l'environne; ils la mettent en fuite, comme le feu diſſipe l'eau, comme l'approche d'une main fait reculer les branches de la ſenſitive. Les animaux, en ſe dérobant au danger, font voir par leur fuite même que les ſignes

de crainte qu'ils nous donnent, dépendent uniquement de leur organiſation, & que cette terreur, dont ils ont tous les dehors, n'a rien de réel. Toutes ſortes de ſons en effet, toutes ſortes d'images ne les troublent pas également. Chacun paroît ne redouter que l'ennemi de ſon eſpéce. Le Chien inſpire de la frayeur au Cerf & au Daim; la Perdrix craint l'Epervier; la Poule tremble à la vûe du Milan; la Brebis s'allarme à l'approche du Loup; le Poiſſon cherche une retraite dans les joncs qui bordent ſa demeure, dès qu'il apperçoit le Brochet, ce redoutable fléau des timides habitans de l'onde. On ne voit dans les animaux aucune crainte de ceux qui ne peuvent leur nuire.

En admettant ces principes, vous concevrez ſans peine pourquoi les bêtes ſuivent, ou fuïent certains objets. Cette différence dépend de la ſtructure de leurs corps. Elles s'éloignent dès qu'elles ſont frappées par quelque choſe dont la nature ne s'accorde point avec leurs organes; elles ſuivent tout ce qui ſe trouve avoir avec elles un rapport de convenance. Deux cordes d'un inſtrument ſont-elles tendues à l'uniſſon, l'archet qui touche l'une fait treſſaillir l'autre : ſeule de toutes celles qui n'ont point été frappées elle réſonne, & le ſon qu'elle rend eſt une conſonance. Trouvez le ton d'un verre, & que votre voix parvienne à le prendre, vous voyez auſſi-tôt ſe caſſer ce verre, qu'un bruit plus fort n'auroit pas même ébranlé. Ces exemples vous font connoître ce que peuvent ſur le corps des animaux l'odeur, le ſon, les différentes figures. Vous comprenez

par-là comment la faim & la soif agissent sur eux. Lorsqu'ils paroissent en ressentir les cruelles atteintes, ce n'est pas qu'ils ayent un désir réel des alimens capables d'assouvir l'une ou l'autre; ils sont excités par une irritation d'estomach, dont l'aiguillon en picquant leurs nerfs, ne cesse de les pousser vers tout ce qui peut l'appaiser.

S'il n'est pas démontré que leurs actions soient purement méchaniques, c'est assez qu'elles le puissent être, pour m'autoriser à soutenir qu'elles n'émanent pas nécessairement d'une intelligence qui réside en eux. Qu'on ne leur attribue donc aucune crainte, aucun amour, quoique des signes trompeurs semblent persuader qu'ils sont susceptibles de ces impressions. La crainte est un soulévement de l'ame à la vûe des malheurs dont elle se croit menacée : un animal vivant craindroit-il la mort? Il n'en a point d'idée; & l'on ne peut ni craindre, ni desirer ce qu'on ne connoît pas. Une fléche chassée par un arc ne s'en éloigne ni par haine, ni par frayeur: elle blesse un homme sans être son ennemie. Telles sont, malgré de vaines apparences, les actions des bêtes : elles fuient, elles saisissent leur proie, parce qu'il leur est impossible de faire autrement. Au retour de la chasse du Loup, appellez de petits chiens à qui cet animal est inconnu, dès qu'ils sont près de vous ils aboyent. Rentrez après avoir caressé une Chienne, que les feux de l'amour consument, vous les voyez accourir avec une vivacité qui éclate dans leurs yeux, dans leurs cris, dans tous leurs mouvemens: ne sont-ce-pas

là des effets d'un ſimple méchaniſme ?

« Voici, me direz-vous, des preuves d'une connoiſ-
» ſance réelle. Qu'un Liévre traverſe une route, le
» Chien, pour l'arrêter, coupe par le chemin le plus
» court. Peut-on douter qu'il n'ait prévû le deſſein du
» Liévre, puiſqu'il ſonge à le prévenir ? Malgré l'obſcu-
» rité de la nuit, ce Chien arrive à la porte de ſon maî-
» tre, & la reconnoît. S'il la trouve fermée, il aboye
» d'un ton gémiſſant, va & vient aux environs ; enfin
» immobile auprès de cette porte, il attend la tête baiſ-
» ſée, qu'une main officieuſe daigne l'ouvrir. Au pre-
» mier bruit il témoigne ſa joie par le mouvement de ſa
» queue ; & lorſqu'il eſt rentré, ce ſont des tranſports,
» des ſauts de toute eſpéce : comment méconnoître ici
» l'eſpérance, la crainte, la penſée, le ſentiment ? » J'ai vû ce fait, Quintius ; je l'ai vû plus d'une fois, & toujours avec ſurpriſe. Mais il n'a rien de plus ſingulier que beaucoup d'autres ; il eſt moins étonnant que les combats des Baubaques, & l'eſpéce de ſervice auquel ils condamnent leurs priſonniers. J'avouerai donc qu'on voit briller dans les animaux des traits de raiſon, des témoignages nombreux de deſſein & d'adreſſe. Auſſi ſuis-je bien éloigné de prétendre qu'ils ne ſoient pas gouvernés par une intelligence ; mais quelle eſt cette intelligence ? où réſide-t-elle ? c'eſt ce que le Philoſophe doit examiner.

IV. Elle eſt préciſément la même, que celle dont la puiſſance ſouveraine aſſujettit notre machine aux

ordres de notre ame. Combien d'actions paroiſſent émaner de l'homme ſeul, & dont l'homme n'eſt pas toutefois le ſeul auteur ? Telles ſont, Quintius, toutes celles que nous appellons l'un & l'autre ſpontanées. Auſſi promptes que ſes deſirs, elles y répondent avec une préciſion admirable ; mais je l'ai déja dit, il en pénétre ſi peu les reſſorts, que jamais elles ne ſe feroient, ſi la connoiſſance de ce qui les produit devoit en précéder la production. L'homme ne contribue donc aux actions de ce genre que par ſa volonté : l'Agent véritable eſt l'Etre ſupérieur, qui ſçait & peut tout. Or pourquoi cette cauſe intelligente, qui fait naître en nous de pareils mouvemens, lorſque nous le demandons, n'agiroit-elle pas de même ſur les animaux, ſans qu'il réſide en eux, comme en nous, une volonté, dont elle daigne ſeconder les deſirs ?

Mais nos actions ſpontanées ne ſont pas les ſeules que je puiſſe alléguer ici. Il en eſt d'une eſpéce encore moins dépendante de notre ame, auxquelles ſon opération n'a viſiblement aucune part, & qui néanmoins ont une fin, y tendent, partent d'un principe éclairé. Tous les hommes, quelque groſſiers qu'ils ſoient, marchent-ils dans un chemin gliſſant, eſcarpé, raboteux ; ils ne ſe ſentent pas plutôt chanceler, qu'on les voit tendre la jambe, avancer le bras, mettre leur corps en équilibre, ſans ſçavoir ni ce qu'ils font alors, ni pourquoi, ni comment ils le font. Ces membres qu'ils étendent ſont toutefois autant de léviers. Leurs mouvemens ſuivent les loix de la méchanique, quoiqu'ils n'ayent

pas la moindre idée de cette ſcience. Si quelque corps menace mes yeux, ma tête auſſi-tôt ſe retire, ma main s'y porte naturellement, pour l'écarter, avant même que mon ame s'en ſoit apperçue, avant qu'elle ſonge à garantir du péril cet organe ſi délicat. Nos paupieres s'ouvrent & ſe ferment d'elles-mêmes. Quelquefois tandis que nous ſommes enſevelis dans le ſommeil, ou profondément abſorbés dans la méditation, notre langue articule des paroles qui n'ont aucun rapport à l'objet de nos penſées. Je ne dis rien de cette eſpéce ſingulière de ſommeil, pendant lequel l'ame étant dans une ſorte de léthargie, & comme ſéparée du corps, la machine maîtreſſe d'elle-même, ſe livre à une multitude de mouvemens déréglés, parle, combat, ſe proméne, oſe paſſer à la nage des fleuves qui ſeroient pour elles une barriere, ſi ſes pas étoient alors guidés par l'ame, que la vûe du péril arrêteroit ſur leurs bords.

Si toutes les fonctions dont notre eſpéce eſt capable ſe réduiſoient à de pareils mouvemens, accorderiez-vous une ame aux hommes? Il eſt donc poſſible que les bêtes agiſſent ſans deſſein, quoique des ordres auſſi ſages qu'efficaces préſident à leurs actions, & qu'une cauſe intelligente en ſoit le principe & l'arbitre. Ces merveilles que les végétaux offrent à notre admiration, ne nous font pas ſoupçonner en eux la moindre connoiſſance, le moindre deſir de ce qui leur eſt utile. Un automate ébranlé par une impulſion légére exécutera tout ce que vous croyez inſéparable du ſentiment & de la penſée, pourvû que vous en ſuppoſiez les reſſorts

assujettis aux loix d'une intelligence suprême. Dans ses gestes, dans ses yeux, sur son front vous verrez se succéder les apparences de toutes les passions dont une ame résidente intérieurement seroit agitée, de la haine, de la fureur, de la jalousie, de l'amour. L'homme n'a point à craindre qu'on puisse retorquer contre lui cet argument, & conclure de ces exemples qu'il n'a point d'ame qui lui soit propre. Pour détruire une objection si frivole, il suffiroit d'en appeller à ce témoignage intérieur que chacun de nous se rend de l'existence de son ame. Est-il quelqu'un qui puisse avoir de bonne foi le moindre doute sur ce point?

Si un être capable de choisir & de méditer, qui connût & ses propres forces & leur usage, résidôit dans les animaux, ils ne seroient pas toujours bornés à la même méthode. Une altération insensible changeroit les moeurs qu'ils tiennent de la nature; on verroit ces moeurs sujettes à toutes les variations que produisent la réflexion, l'expérience & la liberté. En effet, tous les hommes ne portent point un habit semblable; ils ne prennent pas la même nourriture, ils n'ont pas la même langue. La maniere de combattre, de construire des maisons, de naviger, de cultiver la terre, n'est point uniforme dans toutes les contrées du monde: la même Jurisprudence ne régne pas par tout. Nous connoissons des peuples sauvages pour qui la chair humaine est un mets délicieux: il en est, qui toujours errans, parcourent dans des chariots les bois & les plaines, qui ne connoissent ni les charmes, ni les avantages de la société. Quelle

différence entre nos mœurs & celles des habitans de la Zône glacée! Dans ces froides régions, où pénétrent à peine les traits languiſſans de l'aſtre du jour, où ſa lumiere abſente des mois entiers, n'eſt remplacée que par la foible lueur de la lune que réfléchit une neige éternelle, nos voyageurs ont découvert un peuple de Pigmées que l'antiquité n'a point connus. Peu différens des bêtes dont la peau les couvre, ils conduiſent ſur une mer immobile des chars d'oſier attelés de rênes : d'un pied ſec ils traverſent les lacs & les fleuves enchaînés par la main de l'hyver ; ils ſe creuſent dans la terre de ſombres retraites contre le froid, & n'ont d'autre boiſſon que l'huile des baleines. Enfin dans la même nation, dans la même ville, combien ne voit-on pas d'arts, de travaux, d'uſages, de goûts différens? Mais telle eſt la conſtance des animaux, que chaque eſpéce ſuit, ſans ſe démentir jamais, la conduite qui lui eſt particuliere. Le miel des Abeilles de Sarmatie n'eſt pas autrement façonné que celui dont les Abeilles de l'Attique couvrent le mont Hymette. La fureur des Loups Afriquains contre les Agneaux eſt la même que celle des Loups Perſans & de ceux d'Italie. Le Renard Indien ne connoît point d'autres ruſes que le François. Par tout également vorace, le Brochet dépeuple toutes les rivieres : dans toutes les parties de l'Océan le Requin fait le tour des vaiſſeaux, en ouvrant une gueule armée d'un triple rang de dents aiguës, prêtes à déchirer le matelot qui nage ſans l'appercevoir. Tout Vautour prend des Oiſeaux ; toute Araignée ſe repaît de Mouches,

tend ses filets dans les angles de nos murs, choisit pour séjour de sombres réduits. Est-il un Fourmi-lion qui ne creuse sa fosse sur la route de sa proie ; un Lapin qui ne se cache dans des retraites soûterraines, qui n'aime le serpolet & l'odeur de la bruyère ? On trouve par tout les Sangliers sous l'arbre qui porte le gland. Les Hyrondelles n'ont qu'une même méthode pour la construction de leur nid : toutes délayent la glaise avec des gouttes d'eau qu'elles ont puisées dans les rivieres, & mêlent à des pailles un limon humide : toutes passent leurs jours à la chasse des Moucherons. Le Rossignol chante par tout le même air : air mélodieux qui fait les délices du Printems, & dont les plaintes harmonieuses d'Orphée, ni la voix de Calliope, ni la lyre d'Apollon n'égalérent jamais la douceur.

Cette uniformité de conduite dans les animaux fournit souvent des scénes agréables. On peut en faire avec succès l'épreuve sur une Poule, en lui donnant à couver des œufs de Canne. Elle adoptera sans le moindre soupçon ces petits supposés : mais à peine ont-ils vû le jour, qu'ils font éclater leur inclination pour un élément qu'ils ne connoissent pas encore ; le desir de nager coule déja dans leurs veines avec le sang. Aussi-tôt donc qu'un étang s'offre à leurs yeux avides, une passion qui décéle leur origine, une confiance héréditaire les emporte au milieu des eaux, à travers les joncs dont la rive est bordée. Cependant cette fausse mere crie, s'agite, se tourmente : elle les avertit du risque qu'ils courent, elle veut les retenir, & défendre à ces jeunes téméraires

l'abord des eaux qui lui paroissent si dangereuses. Vaines remontrances, inutiles efforts. La troupe indocile se précipite à ses yeux dans des périls pleins de charmes. Tremblante alors, pénétrée de frayeur & d'inquiétude, hors d'elle-même, elle court le long des bords de l'étang, les suit des yeux, les rapelle, & ne cesse de les accabler de reproches avec toute la colere que peut inspirer le mépris de l'autorité maternelle. Car elle se croit leur mere, & ne connoît de sureté qu'à vivre comme ont toujours vécu les animaux de son espéce. Effrayée d'un usage étranger qu'elle ignore, elle ne voit pas que cette troupe légere nage impunément sur la surface des ondes.

Les actions mêmes qui sont naturelles aux animaux, ils les font souvent avec si peu d'intelligence, qu'on y découvre plutôt leur stupidité, que ce génie dont vous croyez appercevoir en eux des traces si frappantes. Tous les Chiens, par exemple, ne manquent jamais de faire trois tours avant de se coucher: sans doute ils prétendent en foulant leur lit l'applanir, afin de reposer plus commodément; du moins telle paroît être leur idée. Cependant ils feront la même chose sur la pierre, sur le marbre le plus dur. Un Chat gratte la terre dans un jardin, pour dérober à la vûe ce qu'il y laisse; si c'est votre parquet qu'il salit, l'inutilité de ce soin ne l'empêchera pas de le prendre. Un Cheval est picqué par la pointe d'une épée: ne croyez pas qu'il se retire; il fond à corps perdu sur le fer, & va au-devant des blessures. Si l'écurie par hazard est en feu, il y demeure

avec une conftance ftupide. En vain la porte eft ouverte ; quelque chofe qu'on faffe, il ne fort point ; il fe laiffe étouffer par les flammes & par la fumée. Que dirai-je des Papillons, de ces aveugles infectes qui ne connoiffent tous qu'un feul genre de mort ; celui de fe précipiter dans un flambeau, dont la lueur funefte a pour eux des attraits ? S'en éloignent-ils une fois prefque confumés par les flammes, ils s'y rejettent avec une impétuofité qui porte l'apparence de la joie. Les corps de leurs pareils étendus fur les bords de ce flambeau, loin de les effrayer, les attirent jufqu'à ce qu'ils périffent comme eux. La voix d'un Perroquet imite la voix humaine, & fa langue articule exactement des fons de toute efpéce : pourquoi une longue habitude ne lui peut-elle apprendre le fens des paroles qu'il profére ? Il interroge, il répond mal à propos, fans fçavoir ce qu'il dit. C'eft un babillard dont le vain caquet n'exprime aucune penfée. Ainfi les tymbales rendent des fons fort juftes ; ainfi les cloches fufpendues au faîte de nos Temples rempliffent les airs de cadences mefurées.

Je n'ajoûterai plus qu'une réflexion. Tous les animaux fe livrent avec ardeur aux tranfports de l'amour : l'Empire de Venus s'étend généralement fur tous. Quel eft le but de cette paffion ? N'eft-ce pas la propagation de chaque efpéce ? Tout animal cherche de l'eau pour étancher la foif qui le tourmente, des alimens pour appaifer fa faim. Quel eft l'objet de cette recherche ? N'eft-ce pas de réparer les forces d'un corps languiffant, qu'épuife fans ceffe une diffipation infenfible, &

de former un ſang nouveau qui ſoutienne ſes membres abbatus ? Parlez de bonne foi : eſt-ce dans cette vûe, & dans celle de perpétuer ſon eſpéce, que ce jeune Taureau bondit autour d'une Géniſſe dans un fertile pâturage ? Penſez-vous que cette herbe dont il ſe repaît, il la rumine dans l'intention de prolonger ſa vie pendant une longue ſuite d'années ; qu'il ſe nourriſſe pour empêcher que la liqueur qui coule dans ſes veines, ne perde ſa fluidité, & que ſes membres affoiblis par l'épaiſſiſſement de ce qui les animoit ne tombent ſans force & ſans vigueur. Vous êtes trop ſenſé pour ſoutenir de pareilles abſurdités. Ce ſeroit ſuppoſer les bêtes capables d'idées refléchies que n'a pas même un enfant, inſtruit, dès qu'il a vû le jour, à ſuccer les mammeles qui le nourriſſent. Une intelligence étrangere a donc tracé cette route que ſuivent, ſans la connoître, les animaux, les enfans, & dans bien des occaſions, les hommes d'un âge plus avancé.

« Il eſt, me direz-vous, permis de ſéparer les ſenſa- » tions de l'Intelligence. La raiſon eſt l'appanage de » l'homme, & ſon attribut diſtinctif. En la refuſant aux » animaux, on peut leur accorder les facultés de l'ame » moins relevées ; c'eſt-à-dire, une paſſion naturelle & » vive pour certains objets, une connoiſſance bornée à » ce qui leur convient, & la force d'éviter ce qui leur » eſt contraire. Pourquoi même ne pas ſuppoſer dans » l'univers des ames de toute eſpéce, ſupérieures les » unes aux autres ? Nous aurons reçu la plus excellente : » celles d'un moindre rang ſeront le partage des bêtes ;

» & dans cette feconde claffe on pourra diftinguer en-
» core différens dégrés, depuis l'ame de l'Abeille & du
» Chien, jufqu'à celle des animaux les plus ftupides. »

Je ne veux en dépouiller aucun : accordez-leur une ame à votre gré, pourvû cependant que la moindre de toutes foit incorporelle, fimple, indeftructible. Qu'eft-ce qu'une fenfation, fi ce n'eft l'ame, qui par l'entremife d'un corps parvient à la connoiffance des objets corporels ? J'ai prouvé que feule de tous les êtres elle a le droit de penfer, de vouloir, & d'imprimer le mouvement ; que la matiere renfermée dans des limites qu'elle eft incapable de franchir, ne peut jamais ufurper les qualités propres à cette fubftance. Toute ame eft ame, foit qu'elle atteigne les plus fublimes objets, foit qu'elle fe borne aux moins relevés. Son effence eft toujours la même, quelle que puiffe être la nature de fes opérations. En effet, l'ame agit de mille façons diverfes ; & de cette variété naît la différence des noms qu'elle reçoit. Nous lui donnons celui de *fenfation*, lorfque par l'entremife de certains organes, elle connoît les êtres matériels, dont l'impreffion agit fur les membres qui lui font affociés. On la nomme *imagination*, entant qu'elle fe repaît d'images gravées dans les fibres du cerveau ; *mémoire*, toutes les fois que faifant la revûe des tréfors que renferme ce dépôt précieux, elle parcourt des objets dont les traces fe confervent inaltérables. C'eft l'*intellect*, lorfqu'à l'aide des organes corporels, ou s'élevant même par fon propre effor au-deffus de tout objet de cette nature, elle s'applique à des

opérations propres à ſon eſſence, médite ſur des êtres intellectuels, examine deux idées, les compare, forme la chaîne d'un raiſonnement, & contemple avec ſagacité ce qu'elle ignore dans ce qu'elle connoît. C'eſt la *volonté*, lorſqu'elle deſire d'être unie à ce qui lui paroît avantageux, d'être ſéparée de ce qui s'offre à ſes regards ſous l'apparence du mal. Enfin, ſelon la diverſité de ce qui l'affecte, on l'appelle *eſpérance*, *crainte*, *colere*, *amour*, *joie* *triſteſſe*, tous ſentimens qui ſont des modifications différentes d'un même être.

En attribuant aux animaux, je ne dis pas toutes ; mais une ſeule de ces propriétés, vous leur accordez une ame ſemblable, quoiqu'inférieure à celle de l'homme, une ame en quelque ſorte roturiere, pendant que la nôtre jouit des droits de la nobleſſe, parce qu'elle peut s'élever davantage, ou qu'elle agit ſur des membres dont la ſtructure eſt plus parfaite. Ce n'eſt point d'une partie de l'ame, c'eſt d'une partie de ſes opérations que vous privez les animaux. Peut-être auſſi ne devez-vous accuſer que l'inſuffiſance de leurs organes, qui capables d'effets médiocres ſe refuſent à des fonctions relevées. L'homme ſera donc une bête plus parfaite ; la bête ſera réciproquement un homme d'une eſpéce moins noble. Ainſi lorſque par un parallele ſi honteux, vous prétendez nous réduire à la condition des animaux, ne vous y trompez pas ; ce n'eſt point l'eſpéce humaine que vous rabaiſſez, vous élevez celle qui rampe, qui nage & qui vole. Votre libéralité, Quintius, accorde aux êtres de ce genre une ame incorporelle

& sans parties : dès-lors immortelle, tenant à l'existence par des racines inébranlables, & que la volonté seule du Créateur peut rendre au néant. C'est admettre les animaux à la participation de nos biens : mais ce n'est pas changer notre destinée. L'homme conservera toujours ses droits. En un mot, choisissez : les bêtes auront une ame, ou n'en auront point ; mais si vous leur donnez une ame, elle ne peut se détruire par le vice de sa nature. Tout être agissant par la détermination d'une volonté propre, est de soi-même immortel, parce qu'il est sans parties.

Lors donc que vous accordez les sensations aux brutes, prenez garde de leur faire un don plus grand que vous ne pensez. De tout ce qui prouve que l'Ours, que le Loup, que le Tigre connoissent, & aiment leur proie, qu'ils entrent réellement en fureur, que c'est avec réflexion, & de leur propre gré, qu'ils s'attachent à certains objets, & font certains efforts ; que le but de l'Abeille & de la Fourmi, lorsqu'elles amassent pendant l'Eté tant de provisions, est de se préserver de la famine dont l'hiver les menace, il ne suit pas seulement que ces animaux ont des sens parfaits : il en résulte qu'ils possédent la raison même ; qu'une prudence consommée régle leurs démarches ; que les moyens les plus convenables à la fin qu'ils se proposent, leur sont connus ; en un mot, que l'avenir n'a pas pour eux ces voiles qui le dérobent à nos regards.

En effet, si c'est par vengeance, ou par colere, que l'Abeille, véritablement jalouse de conserver son miel,

me picque dès que j'en approche, elle ſçait donc que je viens dans l'intention de lui ravir ce fruit de ſes travaux; qu'en me bleſſant avec le trait qu'elle porte, elle me forcera de m'éloigner, par la vive douleur qui ſuivra cette bleſſure; enfin qu'elle eſt armée de ce dard redoutable : que de connoiſſances elle unit à la fois, & d'où peut-elle les avoir reçûes? Si le petit d'un oiſeau, dès le premier eſſai qu'il fait de ſes aîles, forme le deſſein de parcourir un élément qu'il ne connoît pas, il ſent donc qu'il peut voler; que s'il ne vole point, il ne pourra trouver un appui dans l'air; qu'il n'en trouvera pas aſſez, s'il ſe contente de faire agir une ſeule de ſes aîles; mais que s'il les meût toutes deux, ſon corps doit ſe ſoutenir en équilibre. Dans quelle ſource ce jeune novice a-t-il puiſé ces idées du mouvement? Des bêtes de charge qui n'ont jamais apperçû de fleuve, & dont le pied n'en a point encore éprouvé la mobilité, conduites ſur le bord d'une riviere, n'oſent entrer dans le bateau qui doit les tranſporter. Si leur conducteur veut les y forcer, elles réſiſtent, ſe cabrent, immobiles ſur la rive détournent la tête en frémiſſant : domptées enfin par la multitude des coups, elles hazardent un pied timide : on diroit qu'elles ſe défient de ces planches fragiles & de ce ſol ſans conſiſtance; qu'inſtruites de la nature des fluides, elles ſçavent que l'eau ne peut ſoutenir de corps trop peſant, & qu'elle donne la mort aux animaux en les privant de l'air. Tombent-elles dans le fleuve, elles nagent; car tout quadrupede nâge de lui-même : elles fendent les eaux ſans effroi : cependant

elles n'ont point eû de maître qui leur ait appris à mouvoir leurs pieds avec mesure au milieu des ondes. Qui peut indiquer à ces animaux un péril nouveau pour eux? Qui peut leur avoir suggéré les moyens de s'en garantir?

Un Chien qui traverse une plaine est-il au milieu de sa course arrêté tout-à-coup par un fossé, de dessus le bord il en considere la profondeur : il paroît méditer avec attention sur cet obstacle ; il le mesure des yeux. Désespérant de passer de l'autre côté du premier coup, il recule, & laisse autant d'espace qu'il en faut pour qu'il puisse, en s'élançant avec impétuosité, sauter au-delà. D'où sçait-il que la secousse augmente les forces? D'où sçait-il quelle est la juste proportion de cette secousse, avec la largeur du vuide qu'il doit franchir? Parmi les quadrupedes, chaque femelle dans le tems marqué pour mettre bas, sçait se délivrer elle-même avec une adresse merveilleuse. Elle léche son fruit, tortille & coupe le cordon qui lui portoit la nourriture, lorsqu'il étoit renfermé dans son sein. Cette précaution empêche que le sang ne s'échappe de ce corps délicat, par les mêmes canaux qui l'y conduisoient auparavant, & qui sont alors tout ouverts. Est-il une femme assez instruite par la nature pour hazarder d'elle-même une opération si nécessaire?

Nous voyons certains oiseaux chassés tous les ans de l'Afrique par l'excès de la chaleur, revenir dans nos contrées, dont le froid les oblige ensuite à s'éloigner. Au premier voyage qu'ils ont fait, connoissoient-ils les

différens climats de la terre ? Nés au milieu de nous, sçavoient-ils qu'il est au-delà de la Méditerranée des régions que le soleil échauffe de plus près, où le Nord ne souffle point ses frimats ? Quel signal les rassemble en troupes aux approches de l'automne ? Ceux de ces oiseaux, qui vivent dans l'intérieur de nos maisons, ne jouissent plus de la liberté : les petits, qu'ils nous donnent, ne l'ont jamais connue. Cependant tous s'agitent dans leurs cages vers le tems fixé pour le départ. Qu'est-ce qui les porte à fatiguer ainsi leurs barreaux avec les ongles, le bec, les aîles ; à chercher les moyens de fuir ; à s'irriter, du moins en apparence, contre leurs fers ? Quelquefois il arrive qu'un vent de midi trop violent ferme aux oiseaux de passage la route de l'air, ou qu'un froid prématuré les prévient & les arrête. Alors ils s'attroupent, & se précipitent dans les étangs pour y passer six mois sans respirer. Pourquoi prennent-ils ce parti ? Pourquoi dans la fange de ces retraites inaccessibles à l'air & au jour font-ils une tréve avec la vie ? Sont-ils donc assurés que le printems les ranimera, qu'ils retrouveront alors un mouvement auquel ils paroissent renoncer ?

Au fond d'une cabane vit renfermée depuis sa naissance une jeune Perdrix qui ne connoît encore que son berceau, & les alimens qui la nourrissent : dans la cabane voisine est élevé de même l'époux qu'on doit lui donner. On les accouple au retour du printems. La Perdrix paroît d'abord surprise à l'aspect de son semblable : interdite, tremblante, elle redoute son approche.

Infenfiblement elle s'accoutume à le voir : elle ofe même reconnoître de plus près ce nouvel hôte, & reçoit avec plaifir le témoignage de fon amour. Bien-tôt l'alliance eft conclue, & lorfque l'hymen a rempli leurs defirs, elle connoît qu'elle porte dans fon fein une nombreufe famille, & qu'il faut préparer un nid pour fes œufs. Elle ramaffe des feuilles avec fon bec, les plie, les arrange, en forme une corbeille ovale, & bâtit un berceau dont la grandeur eft proportionnée au nombre & à la groffeur des œufs qu'il doit contenir. On diroit que cette mere prévoyante fçait d'avance quelle en fera la quantité. Si ce nid étoit moins mollet, fes œufs pourroient s'y brifer, lorfqu'elle les y dépofera : plus petit, il les mettroit en rifque de tomber en gliffant l'un fur l'autre. Quand elle a dépofé le dernier fur le duvet qui en tapiffe l'intérieur, elle y entre avec circonfpection, & fans prefque s'appuyer, retire fes griffes, qui pourroient bleffer fes petits, & s'abat deffus. Alors elle ne ceffe de les couver pour leur communiquer une douce chaleur, jufqu'au moment où ils doivent éclore. Ce moment venu, lorfque déja formés ils s'apprêtent à fortir de la prifon qui les renferme, elle feconde leurs efforts. Cette écaille, que leur bec encore trop foible attaque inutilement, elle la caffe. Comment ne la pas croire inftruite de leurs defirs, fur-tout fi l'on obferve qu'elle ne touche pas aux œufs qui fe trouvent vuides ? Ses petits en cet état ne peuvent encore fe défendre contre le froid. Auffi continue-t-elle à les échauffer. Elle les accoutume infenfiblement aux impreffions de l'air, à l'éclat du jour,

jour, & donne à cette troupe délicate une nourriture légere.

Vous admirez toutes ces opérations, Quintius : je les admire, comme vous ; mais je m'éléve au-delà. Le principe qui les produit me paroît encore plus admirable. Quel maître en effet a inſtruit cette mere, qui l'eſt pour la premiere fois ? D'où ſçait-elle ce qui peut favoriſer la naiſſance de ſes petits ? par quels ſoins, en quel tems ils doivent prendre leur forme au ſein de l'œuf fragile qui les renferme ? pourquoi il faut échauffer ces œufs ? Comment a-t-elle appris que cette chaleur féconde réſide en elle ; que ſes petits une fois éclos ne ſe nourriront pas comme ceux d'une Tourterelle, ou d'une Colombe ; qu'elle doit ſe conformer en tout aux uſages des Perdrix ? Quelles leçons a-t-elle reçûes ſur les devoirs d'une mere tendre ? Tout ce qu'elle a fait ne s'eſt pas exécuté ſans intelligence, ſans deſſein. Mais placer dans la Perdrix même cette intelligence, c'eſt la ſuppoſer capable d'inventer, & ſçachant ce qu'elle n'a point appris ; c'eſt vouloir qu'elle ait le don de deviner.

V. « TOUT cela ſe fait par inſtinct, me direz-vous ; » c'eſt l'inſtinct qui guide les animaux dans leurs actions, ſans qu'ils ſçachent pourquoi, ni comment ils » doivent agir. » Mais s'il ne faut que des mots, pour vous ſatisfaire, je vous dirai de même que l'agitation qui produit le flux & le reflux de la mer eſt l'effet d'un inſtinct. Je vous demande des choſes, & vous ne

m'offrez que des noms : laiſſez-les à l'ignorant & ſtupide vulgaire ; ils ſont bannis de l'empire de la Raiſon. Si dans certains cas elle permet d'employer des expreſſions peu exactes, dont la pauvreté de la langue rend l'uſage néceſſaire, ce n'eſt pas lorſqu'il s'agit de remonter aux principes, d'examiner les cauſes primitives. On doit alors ne ſe ſervir que de termes qui puiſſent rendre la penſée avec préciſion.

Que ſignifie ce mot vague que vous m'alléguez comme une réponſe ? L'inſtinct eſt-il une intelligence, ou n'en eſt-il pas une ? S'il n'en eſt pas une, les animaux ſont des machines parfaites, mais rien de plus. S'il en eſt une, réſide-t-elle dans le corps de l'animal, ou lui eſt-elle étrangere ? Médecin de ſes propres maux, un Chien cherche les plantes propres à le guérir. Ce qu'il fait s'opére avec une merveilleuſe juſteſſe ; & Galien ne ſeroit pas capable d'un choix plus ſage, puiſque l'herbe que prend cet animal eſt la ſeule qui puiſſe le ſoulager. C'eſt donc une intelligence, une ame éclairée par la raiſon même, qui le conduit vers la plante ſalutaire. Mais quelle eſt cette ame ? Oſez-vous dire que ce ſoit celle du Chien ? Surchargé d'humeurs, comment a-t-il appris qu'il devoit ſe purger ; qu'il le feroit par le ſuc d'une certaine plante ; que la vertu de ce ſimple réſidoit dans ſes feuilles & non dans ſa racine ; qu'il n'en devoit prendre enfin que telle ou telle quantité ? Mais il a, je le veux, toutes ces connoiſſances dont il n'acquit jamais une ſeule : comment choiſira-t-il dans un ſi grand nombre de plantes celle qui lui convient ? La

démêlera-t-il par l'odorat, par la couleur, par la ſigure? Jamais il ne l'a ni vûe ni ſentie. Cependant l'animal y va droit ſans prendre le change; il ne déſire, ne cherche, ne ſaiſit qu'elle: Podalyre, Hippocrates n'avoient pas un pareil diſcernement. Ce ſçavoir qui les rendit célébres, ils le dûrent à l'opiniâtreté de leurs travaux, à l'expérience, à l'étude approfondie de nos maux, & de l'art de les guérir: à peine le Dieu d'Epidaure, à qui ſelon la Fable, Apollon avoit communiqué ſa ſcience avec la vie, auroit-il pû ſe vanter d'avoir un coup-d'œil ſi juſte.

Reconnoître dans les animaux cet inſtinct parfait que la Nature nous a refuſé, c'eſt élever au-deſſus de l'homme; je ne dis pas ſeulement ce chien inſtruit de tant de ſecrets utiles, cette perdrix ſi ſçavante en naiſſant, mais tout oiſeau, tout poiſſon, toute eſpéce de brute: c'eſt en faire des demi-Dieux. Si vous en avez cette idée, ne pourſuivez donc plus & ſur terre & ſur mer ce peuple innocent & timide. De quel droit employez-vous contre lui la force & la ruſe? Pourquoi mettre au nombre des jeux champêtres ce genre de guerre injuſte, lâche, inhumain? Pourquoi dévorer les animaux avec un plaiſir barbare? Vous accuſez le Loup d'être féroce; & plus cruel que le Loup même, vous égorgez ſans ſcrupule de tendres agneaux: ingrat, vous maſſacrez ces bœufs, qui cultivent vos terres; pour prix de leurs ſervices, leurs cadavres ſont étalés devant la porte de vos maiſons! Ceſſez de vous repaître du ſang de ces malheureux: c'eſt le ſang de vos freres. Eléves d'Epicure,

refuſerez-vous ce titre aux animaux? Invariablement attachés à vos maximes, ils les ſuivent avec une ardeur, avec une docilité, capables de ſervir d'exemple à tout le troupeau de votre maître. Ils n'ont en effet ni l'idée d'un créateur, ni celle d'un avenir. La crainte des enfers ne trouble point leur repos: ſans religion, ſans inquiétude, ils fuyent la douleur, ils ſe livrent aux charmes de la volupté. Bornés aux alimens, aux plaiſirs qui leur ſont propres, jamais ils ne portent leurs vœux au-delà de leurs beſoins. Enfans de la Nature! Sages vraiment heureux, dignes ornemens de l'Ecole Epicurienne!

Mais ces intelligences preſque divines, qui, ſelon vous, n'agiſſent que par inſpiration, vous les outragez d'une maniere atroce, en les ſoutenant corporelles, en les condamnant à mourir comme tous les corps. J'ai prouvé qu'un être qui connoît & qui déſire eſt indiviſible, dès-lors indiſſoluble, & par conſéquent immortel. Quel degré d'évidence n'acquiert pas cette vérité, lorſqu'il s'agit d'un être capable, non de conjecturer, mais de prévoir avec certitude; d'un être infaillible dans toutes ſes démarches, & qui d'un pas aſſuré tend au bonheur, évite les maux qui le menacent. Ce ne ſont point des ames, ce ſont des génies qui réſident dans les brutes. Dites donc, avec Pythagore; dites avec les Philoſophes de l'Inde, qui dans leurs troupeaux honorent les ames de leurs ancêtres; dites avec les anciens habitans des contrées qu'arroſe le Nil, qu'une ſeule intelligence anime ſucceſſivement pluſieurs corps,

que d'un animal elle passe dans un autre, & que toujours la même elle ne fait que changer de demeure, comme nous changeons d'habits. Vétus hier d'une étoffe de laine, nous le sommes aujourd'hui d'un tissu d'or & de soie.

En effet, quoique chimérique, cette opinion n'a rien de ridicule, rien de contraire à la nature de l'ame: elle ne peut même être détruite par les seules armes de la raison. Mais imaginer une loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme, sans admettre une Divinité; supposer dans les bêtes un instinct qui n'ait d'autre source que la matiere, c'est embrasser des erreurs absurdes. Ou refusez aux animaux le sentiment, la volonté, la connoissance; ou si vous leur accordez ces avantages avec le vulgaire, donnez-leur donc une ame immatérielle, comme est la nôtre. Une ame qui ressemble à celle de l'homme ne peut être corporelle. L'instinct est donc une chimére, si par ce nom vous n'entendez une intelligence, ou résidente dans les brutes & capable de raisonner, de prévoir, de discerner le bien d'avec le mal, de conserver une vive image des objets dont elle aura reçû l'impression; ou supérieure aux animaux, & qui gouvernant ces corps aveugles sans leur être attachée, remplisse à leur égard les fonctions d'une ame intérieurement agissante. Tout ce qui existe dans le monde est intelligence ou matiere, ou dépend de l'une de ces deux substances; & jamais un mode de la premiere n'en peut devenir un de la seconde: elles sont essentiellement séparées par un intervalle infini.

Vous pouvez donc traiter les animaux d'être purement matériels; mais dès-lors privés de connoiſſance, d'amour, de tous les attributs de l'ame, ce ne feront plus que des machines conſtruites avec un art merveilleux. De ſimples machines, vous récriez-vous, ſeroient-elles capables de tant d'effets ſupérieurs à la plûpart des opérations de notre ame? C'eſt un problême pour vous, Quintius, qui ne donnez au monde d'autre cauſe que le vuide & les atômes: mais nous qui le regardons comme l'ouvrage d'une Divinité, nous aſſurons avec confiance, que toutes ces merveilles ont pour Auteur un agent ſuprême, & que les brutes ſont gouvernées par l'intelligence qui tient les rênes de l'Univers. En conſtruiſant ces automates, en les rendant par le nombre & la délicateſſe de leurs organes, propres à tant de fonctions qui nous étonnent, elle a voulu ſans doute, offrir à nos yeux des monumens toujours viſibles de ſa puiſſance. C'eſt donc en vain qu'on cherche dans les brutes mêmes cette intelligence qui préſide à leurs actions. Une machine annonce du raiſonnement, de l'art, du deſſein dans l'ouvrier qui l'a faite, & non pas dans elle-même. Vous voyez tourner enſemble les meules d'un moulin, qui ſe meut au gré d'un fleuve ou du vent. Les grains s'y broyent à meſure qu'ils tombent, & de leurs particules les plus fines précipitées par des tamis impénétrables aux plus groſſiéres, ſe forme un amas de farine pure & déliée. Voilà certainement des traces d'intelligence; prétendrez-vous qu'elle réſide dans la machine même? On vous répondroit que tous ces

effets ſont produits par la ſeule action de l'air ou de l'eau. Le méchaniſme d'une Pendule m'offre une image de celui de l'univers. Une piéce unique en eſt le mobile. Elle fait tourner un grand nombre de roues, dont le balancier regle le mouvement; & par la révolution d'une aiguille, elle marque le cours rapide du tems, partage les jours en intervalles égaux, indique les heures & les diviſe. A la vûe de ce chef-d'œuvre de l'art, je donnerai de grands éloges au génie de l'inventeur, à l'adreſſe de l'ouvrier: mais je ne chercherai ni cette adreſſe, ni ce génie, dans l'ouvrage même; quoiqu'une ſi merveilleuſe découverte ſoit l'objet de mon admiration, & qu'en tirant le cordon de la Pendule, j'apprenne l'heure par ſa réponſe.

L'homme eſt plongé dans une épaiſſe obſcurité. Ses yeux bornés à l'écorce des objets, les apperçoivent à peine au travers d'un ſombre voile: ſes productions ſont le fruit pénible & lent du travail & de la conſtance. Pour aſſujettir à l'art la matiere indocile, pour lui faire adopter différentes formes, il eſt forcé de la remanier ſans ceſſe, de dompter par mille inſtrumens l'opiniâtreté de ſes refus. Cependant l'homme parvient à tracer avec juſteſſe le cours des aſtres, à préſenter une image fidéle de l'univers. Et nous croirons que le Créateur, le Souverain, l'Arbitre tout puiſſant de la Nature n'a pû donner à certains corps une organiſation, qui les rendît ſuſceptibles d'un grand nombre de mouvemens, produits par le ſeul cours des eſprits animaux? Ce fluide imperceptible en circulant ne peut-il pas faire couler dans

leur sang un feu pur & subtil, qui entretienne ces corps dans la souplesse nécessaire à leurs fonctions ; qui conserve aux diverses parties leur situation, leur forme, leur usage ? Tout ce méchanisme, pour s'exécuter, aura-t-il besoin d'une intelligence particuliere à l'animal ? N'est-ce pas assez qu'il porte le caractere & l'empreinte de l'intelligence souveraine ; qu'auteur de cette machine, Dieu même en meuve les ressorts ? Oui, Quintius, les actions des animaux rendent hommage à la Divinité. Cessez d'être sourd à leur voix : de concert avec toute la nature, les corps organisés publient la puissance & la sagesse de ce principe intelligent, qui seul éternel a créé le monde & le gouverne.

Mais, dites-vous, que font dans les animaux les organes des sens, si le sentiment leur manque ? Précisément ce que ces organes font en nous, avant que notre ame ait découvert les objets extérieurs, par l'avis que lui donne le mouvement des fibres du cerveau, ou pour parler plus juste, que lui donne Dieu même, en conséquence de ce mouvement. Le corps de l'homme & celui de l'animal sont des machines capables toutes deux d'être mues par les objets étrangers, c'est-à-dire, à l'occasion de ces objets, par l'action de Dieu même, leur unique moteur. La seule différence entr'elles, c'est que notre machine est souvent ébranlée par l'entremise & avec la participation de notre ame ; que celle des bêtes l'est toujours sans ame. Je me borne au seul exemple de la vision. Les rayons de lumiere qui portent l'image des objets arrivent droit à la prunelle. D'abord reçus par la

cornée, ils pénétrent enſuite l'humeur aqueuſe, puis le Criſtallin, dont la convexité les rend moins divergens. De-là ces rayons ſe raſſemblent dans le fond de l'œil, & peignent ſur la retine, comme ſur un carton noir, les couleurs & les figures. Leur impreſſion ébranle les fils déliés du nerf optique ; & cet ébranlement fait paſſer l'image juſqu'au cerveau. Juſques-là je n'ai rien décrit que la ſimple machine ne puiſſe exécuter en nous, comme dans les brutes. Quoique tout s'y paſſe dans un ordre merveilleux, tout s'y paſſe ſans le concours de notre ame. Accordons aux animaux cette partie de la viſion de laquelle réſulteront en eux divers mouvemens. Que l'autre partie ſoit réſervée aux hommes qui ont la faculté de percevoir ces images, de les juger, & de conſidérer ſous toutes ſortes de points de vûe, les objets qu'elles repréſentent ; ces opérations plus relevées ſont du reſſort d'un être incorporel.

J'ai développé toutes les raiſons qui fondent le doute des Philoſophes ſur la réalité de l'ame des bêtes. Dans une matiere obſcure le doute eſt l'effet d'une prudence éclairée qui craint de ſe tromper. Si mon explication n'eſt pas véritable, elle le peut être ; & c'en eſt aſſez, je le répéte, pour faire de cette queſtion un problême difficile, je dirois preſque, inſoluble. Or toute conſéquence tirée d'un principe incertain, eſt elle-même incertaine. Tout ce que vous prétendiez inférer de cette ame des bêtes, contre les propriétés de la nôtre, ne conclut donc rien. Toutefois s'il vous faut un ſentiment fixe ſur ce point, choiſiſſez entre le ſyſtême de Pythagore

toujours florissant malgré sa vieillesse, & l'opinion de Descartes plus suivie de nos jours que celle de l'ancien Philosophe. Donnez aux bêtes une ame incorporelle, ou prononcez nettement qu'elles n'en ont point. Il ne vous est pas permis de prendre entre deux routes si contraires ce milieu qui peut-être vous plairoit davantage. Le seul parti qui reste à votre choix, c'est de ne suivre aucune des deux, & de chercher à connoître notre ame, uniquement par elle-même, en laissant les animaux dans la nuit épaisse qui dérobe leur nature à nos yeux.

Vous croyez, je le suppose, que le flux & le reflux de la mer sont causés par la pression de la lune. Si quelqu'un en combattant cette idée vous alléguoit pour raison, que le même phénoméne a lieu dans cette planéte, vous lui demanderiez quelle preuve il a que la lune ait une mer, & que cette mer ait de pareils mouvemens. La lune, vous diroit-il, est une terre semblable à celle que nous habitons, quoique placée dans un autre point du ciel : tout ce qui se voit dans la nôtre doit être censé se trouver dans celle-là. Vous répliqueriez que ces deux globes peuvent être fort différens; & vous feriez en droit de le répliquer, parce que leur ressemblance n'est pas encore parfaitement établie : vous ajoûteriez néanmoins que s'il se trouve dans la lune un océan sujet à ces agitations périodiques, il les doit à la pression de notre terre. Pourquoi donc vouloir étudier l'homme dans les animaux, puisque leur nature est moins connue que celle de l'homme, & qu'il est démontré que s'ils ont une ame semblable à la nôtre, elle est

incorporelle ; que s'ils en ſont privés, cette privation ne nous intéreſſe pas ? Leur état ne peut influer ſur le nôtre, ni dès-lors affoiblir les preuves ſur leſquelles ſe fonde la ſpiritualité de l'ame. Le ſentiment qui l'établit & qui renferme la matiere dans ſes limites, eſt appuyé ſur d'inébranlables colomnes.

VI. Ce n'eſt pas toutefois pour nous donner un ſpectacle inutile, que les animaux ſont devant nos yeux. Ils nous démontrent une importante vérité ; c'eſt que quels qu'ils ſoient, ils ont pour auteur un Dieu qui les conſerve, pour moteur un Dieu qui les gouverne. Que je fixe en effet mes regards ſur un animal, je remarque en lui deux genres d'actions : les unes ſont propres à l'eſpéce dont il fait partie ; les autres lui ſont communes avec ceux des eſpéces différentes. Si ſon corps m'offre des organes particuliers deſtinés à ces opérations particuliéres, & des membres communs chargés des fonctions communes, puis-je méconnoître dans ce méchaniſme les traces d'une ſouveraine Intelligence ? Or telle eſt ſa ſtructure : telle eſt celle de tous les animaux. Tous ont une tête, un gozier, des viſcéres, des nerfs, des veines ; dans tous circule un fluide dont le mouvement a pour principe celui du cœur ; tous peuvent concourir à la propagation de leur eſpéce. Mais comme diſperſés dans les airs, ſur la terre, au fond des eaux, ils ont des inclinations auſſi variées que leur forme, des façons de vivre auſſi différentes que les lieux qu'ils habitent, on remarque dans ceux de chaque

eſpéce des membres propres à ces uſages divers.

Parcourez d'un coup d'œil cette prodigieuſe multitude d'oiſeaux. La nourriture convenable à chacun eſt éparſe loin de ſa demeure, dans les campagnes, dans les eaux, dans les vaſtes ſolitudes de l'air. Pour être en état de la chercher avec moins de fatigue, ils ont deux aîles également légéres : ils ont de chaque côté des muſcles dont le jeu donne aux plumes, aux aîles, à tout le corps une agitation réglée ; ils ont enfin une queue flexible, eſpéce de gouvernail qui dirige leurs mouvemens. Pluſieurs pour qui les grains & les autres productions de la terre n'ont aucun attrait, ne vivent que de rapines. Ceux de cette eſpéce portent des ongles crochus, un bec armé de faulx tranchantes, des ſerres vigoureuſes, un poitrail endurci aux combats. Il en eſt d'autres qui ne doivent chaſſer que la nuit, parce que c'eſt la nuit ſeulement, que leur proye ſort de ſa retraite. Ceux-ci ne peuvent ſoutenir l'éclat du ſoleil. Accablés, tant qu'il luit, d'un ſommeil profond, ils ne quittent point les cavernes, dont l'obſcurité les défend contre les traits de la lumiere. Aveugles durant le jour, ils ont pendant la nuit les yeux perçants, afin de pouvoir au milieu des ténébres découvrir ce qu'ils cherchent. A peine ont-ils la force de ſe ſoutenir en marchant ; leurs aîles ſont foibles, parce que, dans le tems qu'ils volent ils n'ont point d'ennemis à redouter dans les airs. Ceux des oiſeaux, que nous voyons nager ont les pattes étendues, plates, garnies d'une membrane qui joint enſemble tous leurs doigts, & dont ils ſe ſervent comme d'une

rame pour avancer en repoussant l'eau. On observe dans les plongeons, espéce d'amphibies ; un trou ovale par lequel leur sang entre dans l'aorte, sans toucher aux poulmons. Ainsi ce fluide ne passe dans ces animaux que par le ventricule droit du cœur : tant qu'ils demeurent sous les eaux, ils vivent sans respirer, comme vivent les enfans dans le sein de leurs meres.

Tous les oiseaux aquatiques ont de plus été pourvus par la nature d'une liqueur grasse & visqueuse. Ils s'en servent de tems en tems pour lustrer leurs plumes plantées dans un duvet épais, afin de se rendre impénétrables à l'eau, dont l'humidité pourroit leur causer un froid dangereux. Quelques-uns, sans sçavoir nager, ne vivent que de leur pêche. Voyez quelle est la hauteur de leur corps, la longueur démesurée de leurs jambes, de leur bec & de leur col. En effet, comme ils se promenent dans les marais, dans des vallons humides & sur le bord des rivieres, il falloit qu'ils ne fussent point en risque de se noyer, & qu'ils pussent saisir aisément leur proie cachée sous la surface des eaux. Pour ceux qui sçavent nager, ils construisent leur nid entre les joncs qui bordent le rivage. Les autres espéces d'oiseaux font leur nid à terre, ou sur des branches : à terre, si leurs petits peuvent marcher dès qu'ils sont éclos ; sur des branches, si leurs petits naissent incapables de faire d'abord usage de leurs membres. Captifs dans ces berceaux suspendus, ils semblent, par de plaintifs accens, exposer leurs besoins. Les peres excités par ces cris, leur portent avec une tendre assiduité des alimens

déja presque digerés ; & c'est pour cela que dans leur gosier se trouve une espéce de poche, qui leur sert de réserve.

Si je jette les yeux sur les animaux aquatiques, je remarque la même varieté. L'espéce des poissons vit autrement que celle des coquillages : leur nourriture n'est pas la même ; & quoiqu'également citoyens des ondes, ils habitent dans ce vaste empire des contrées différentes. Les uns sont répandus au fond de la mer, dans d'immenses cavernes, dans des vallons inaccessibles : les autres s'attachent aux rochers, & se dispersent dans le sable, sur ses bords toujours blanchis par les flots. Mais ce que vous devez sur-tout remarquer, Quintius, c'est que tout poisson porte dans sa poitrine une vessie qui s'enfle au gré de l'animal, & qui le rendant plus léger, lui donne le moyen de se transporter par tout, d'avancer obliquement, de tourner sur lui-même, de plonger & de s'élever, de se mouvoir en un mot dans tous les sens. Ainsi la premiere fois que s'essaye un jeune nageur, avant que d'enfoncer un pied timide au sein des eaux, il suspend à ses épaules des calebasses, dont l'intérieur rempli d'air, donne à ce corps novice un équilibre qu'il ne sçait pas encore se procurer. Les poissons ne tirent pas un moindre avantage de leurs oüies. Ce sont des espéces de poûmons placés à la partie inférieure de la tête, & dont une infinité de filets membraneux, pliés & repliés mille fois composent le tissu. Une double lame osseuse les couvre ; par la continuité de ses inflexions, elle facilite la respiration de l'animal, & le met en état

de tirer de l'eau tout ce que l'eau renferme de particules d'air.

Dois-je m'engager dans une foule de détails qui semblent croître à mesure qu'on les parcourt? Remarquerai-je toutes les variétés qu'offrent à mes yeux les innombrables habitans des ondes? Combien n'en trouverois-je pas dans les animaux terrestres, même en me bornant aux seuls quadrupedes? L'organisation de leurs différentes espéces est aussi diversifiée que leur façon de vivre. Ceux qui se nourrissent d'herbages & de plantes, ont des dents: les unes antérieures & tranchantes coupent l'herbe; les autres placées au dedans, en forme de meule, la broyent & en tirent le suc. Pour ceux qui vivent de sang, leur gueule est armée de faulx; ils ont des griffes énormes & pointues, qui leur servent à déchirer leur proie. Le Sanglier, dont la nourriture se borne aux racines & aux oignons des plantes, sillonne la terre la plus dure, avec un musle qui l'est encore davantage, & passe les nuits entiéres à labourer les forêts. Pendant le jour, voluptueusement couché dans la fange, il y jouit d'une odeur qui n'est agréable qu'à lui seul. Les armes données aux bêtes pour leur défense, ne sont pas moins variées; je ne prétends pas les détailler toutes: mais considérez quelle est la force de l'aiguillon que portent de foibles insectes; combien on voit d'animaux armés de cornes, toutes différentes, selon l'espéce. Plusieurs ont la corne du pied d'une seule piéce; d'autres l'ont fendue: elle leur sert, non-seulement à marcher, mais à repousser l'ennemi. Jettez

les yeux ſur ce Porc-épic, dont le corps eſt un carquois, ſur les boucliers du Crocodile, ſur les épées & les dards que portent quelques poiſſons. Le Chameau, né ſous un ciel brûlant, eſt deſtiné par la Nature à ſuivre dans de vaſtes ſolitudes les caravânes des Arabes & des Ethiopiens. Il paſſe ſes jours à porter des charges peſantes au milieu de contrées arides, dans des plaines de ſable, que n'arroſent ni fleuves ni lacs; où jamais les eaux du Ciel ne ſuppléent à la ſéchereſſe de la terre. Si la grandeur de ſa taille, ſa force, ſa docilité répondent à cette pénible deſtination, la ſtructure d'un de ſes principaux organes, acheve de l'y rendre propre. Son eſtomach renferme de grandes poches: eſpéce de réſervoirs capables de retenir l'eau que l'animal puiſe dans le peu de ſources qu'il rencontre, & de la diſtribuer à ſes membres épuiſés, toutes les fois qu'il eſt preſſé par la ſoif. Ainſi cet arbuſte, dont la tige élevée croît & verdit ſur le tuf, entre les cailloux & les ronces, le chardon, qui ne tire pas de ſa racine une ſéve aſſez abondante, fait éclore de ſa tige même des feuilles où ſe raſſemble & ſéjourne la roſée qui tombe du Ciel au retour de l'aurore. De ces vaſes elle coule dans le corps languiſſant de la plante, & la rafraîchit par une douce humidité. Voilà ce que n'ont pû produire ni le concours fortuit, ni l'aveugle liaiſon de vos atomes, ni cette force chimérique que vous attribuez au mouvement de la matiere.

En effet, ce deſſein que vous admirez dans les foibles productions de l'art, par quelle bizarrerie prétendez-

vous

vous le méconnoître dans l'œuvre de la Nature. Une machine, dont l'inimitable composition surpasse infiniment tout ce que peuvent l'adresse & les efforts des Mortels, est, à vous entendre, fabriquée par la main capricieuse du hazard! Vous avancez, sans rougir, que ce corps si parfait n'est créé pour aucune fin; que ses membres n'ont point été destinés aux fonctions qu'ils remplissent; que les hommes ont vû, parce qu'un aveugle concours de corpuscules leur a fait trouver des yeux capables de voir. Mais quand vous soutenez cet absurde systême; quand pour l'établir, vous me dites que la formation de ces membres divers a précedé la connoissance de leurs usages, parlez-vous de bonne-foi, Quintius? Votre argument démontre que ces organes n'ont pas été fabriqués par la main des hommes: mais peut-on en conclure, qu'ils ne sont pas l'ouvrage d'une Intelligence? Ces étables qui défendent les troupeaux contre la fureur des loups & les injures de l'air, n'ont point été bâties par le soin des animaux qu'elles renferment. Elles l'ont été par les hommes qui les destinoient à ce double usage. Vous pensiez que le nid d'une Hirondelle, que celui d'une Perdrix ne se construisoient pas sans dessein. Fier de ces exemples, vous souteniez avec confiance que les brutes avoient une ame semblable à la nôtre: & contraire à vous-même, vous croirez que les membres de l'Hirondelle, que ceux de la Perdrix, infiniment supérieurs à leurs ouvrages, sont une production du hazard! Dites donc que ce pont sur lequel vous traversez une large riviere, n'a pas été

bâti à dessein ; mais que les pierres toutes taillées sont d'elles-mêmes, tout-à-coup sorties des carrieres, que d'elles-mêmes elles se sont élevées sur des pilotis naturellement enfoncés dans le sein de la terre ; que formant des arcades par de fortuites combinaisons, elles ont par hazard frayé dans les airs un chemin assuré, forcé le fleuve à couler sous le joug, & joint ses deux bords par un lien durable. Dites aussi que cette flotte nombreuse ne fut jamais construite sur le rivage de la mer. Du haut des montagnes une forêt sera descendue sur la côte : les bois se seront joints d'eux-mêmes, sans avoir été mis en œuvre : le fer qui unit entr'elles les planches de chaque vaisseau, n'aura été ni forgé, ni batu sur l'enclûme : les cordages n'auront point été filés ; & les voiles, sans avoir été tissues, se seront de leur propre mouvement attachées à des mats rencontrés par hazard.

Mais pourquoi m'arrêter à combattre de pareilles absurdités ? Un homme capable de les soutenir, auroit-il encore quelqu'étincelle de raison ? Renoncez donc à de vaines chimeres : cessez de méconnoître dans l'organisation des animaux, une intelligence, que vous ne rougissez pas d'attribuer à leurs moindres actions. Soit que vous leur supposiez une ame, soit que vous les regardiez comme de simples automates, admirez-en la structure, & rendez hommage à leur Créateur.

SOMMAIRE

DU LIVRE SEPTIÈME.

CE Livre roule sur une des plus grandes questions de la Physique ; sur le principe du renouvellement des différentes espéces. Cette reproduction qui les conserve inaltérables, fournit une preuve trop forte de la sagesse toute-puissante du Créateur, pour ne pas mériter d'être approfondie dans un Ouvrage, consacré tout entier à mettre dans un nouveau jour l'existence & les attributs de la Divinité.

I. *Après avoir montré l'importance du sujet qu'il va traiter, & sa liaison avec ceux des Livres précédens, le Poëte annonce qu'il regarde la propagation de chaque espéce d'animaux ou de végétaux, comme le développement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde en renfermoit tous les individus.*

II. *C'est en quelque sorte prouver une hypothése, que de détruire toutes celles qui lui sont opposées. L'Auteur, avant que d'exposer les preuves directes*

de la sienne, réfute les sentimens contraires. Il expose d'abord, & renverse la ridicule opinion des Epicuriens sur l'origine de l'espéce humaine, & de toutes celles qui peuplent l'univers. Il passe ensuite aux formes substantielles d'Aristote, dont il fait voir l'absurdité. Il prouve enfin contre Epicure & les autres Matérialistes, que les germes d'où sortent les animaux & les semences qui produisent les plantes, ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matiere, ni des loix du mouvement; que ces principes d'un nouvel être ne sont point un extrait des différentes parties de l'être déja formé; qu'il ne faut pas juger de la formation d'un corps organisé par celle d'un corps qui ne l'est point.

III. *L'organisation des plantes & des animaux est l'ouvrage d'une Intelligence souveraine. Pour le montrer, l'Auteur examine la structure du corps humain: il ne se contente pas d'une description séche des parties dont cette sçavante machine est l'assemblage; il en considére les fonctions, l'ordre, le rapport mutuel; il se plaît à faire sentir la beauté de ce méchanisme, qui présente un spectacle si digne de l'admiration d'un Philosophe.*

IV. *L'art ne brille pas moins dans la structure de*

tous les animaux. Il eſt ſur-tout viſible dans la formation de l'œuf des inſectes qui doivent paſſer par diverſes métamorphoſes, du Ver à ſoye, par exemple, dont le Poëte fait une élégante peinture. Il inſiſte ſur la conſtante uniformité qui régne dans chaque eſpéce, ſoit d'animaux, ſoit de végétaux.

V. *Cette uniformité prouve que la reproduction de tout ce qui reſpire ou végéte eſt ſoumiſe à des loix immuables. L'Auteur examine à quelle cauſe on la peut attribuer, & fait voir qu'il faut en conclure:*

1erement. *Que les individus de chaque eſpéce doivent l'être à des principes capables d'en reproduire ſans ceſſe de pareils.*

2ement. *Que ces principes primitifs ſont des germes invariables renfermés originairement dans un ſeul.*

3ement. *Que ce premier germe, dépoſitaire de tous ceux de ſon eſpéce, a pour cauſe un Etre prévoyant, unique, tout-puiſſant, éternel.*

4ement. *Que la tranſmiſſion de ces germes, auxquels eſt attachée la conſervation des différentes*

espéces, se fait, dans chacune, de mâles en mâles.

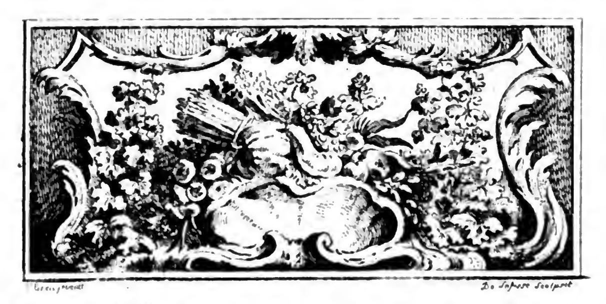
VI. *Toute l'espéce humaine a donc été renfermée dans le premier homme. C'est une conclusion résultante de tout ce qui précéde, & que fortifie la fameuse expérience d'Hartsoeker. Le Poëte la cite, en développe toutes les conséquences, & répond à diverses objections.*

VII. *On pourroit répliquer 1erement, que des corpuscules aussi fragiles, aussi sujets à s'altérer, que le sont des germes imperceptibles, ne peuvent subsister & se défendre pendant des siécles entiers contre les atteintes qu'ils reçoivent sans cesse. 2ement. Que l'éxistence de tant d'êtres concentrés dans un corps si petit, est inconcevable. L'Auteur, qui se propose ces difficultés en donne la solution.*

VIII. *Le huitiéme & dernier Article traite presque tout entier de la propagation des végétaux. Le Poëte fait voir que la terre, la chaleur, les pluyes, les rosées contribuent à leur accroissement, mais ne peuvent les produire; qu'il n'est aucune plante sans semence; qu'au fond de chaque graine résident des graines sans nombre, renfermées les unes dans les*

autres ; & dont la moindre contient un rejetton déja formé. Il indique un moyen de multiplier les productions de la vigne & du froment, lance quelques traits contre les Philosophes qui croyent que la corruption de la matiere engendre les insectes, & termine ce Livre, en présentant l'abrégé du systême qu'il vient d'établir.





L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SEPTIE'ME.

I. JE vous ai montré, Quintius, par des preuves ſans nombre, qu'il eſt un Auteur de l'univers; que la liaiſon fortuite des atomes n'a pû former aucun corps, & que ni l'exiſtence, ni le mouvement ne ſont eſſentiels à la matiere. Nous avons enſuite conſidéré la nature de notre ame, & parcouru les différentes eſpéces d'animaux dont le monde eſt peuplé. Dans leur ſçavante compoſition, ſupérieure à celle des autres corps, nos yeux ont reconnu l'empreinte d'une Intelligence toute-puiſſante. Ainſi tous les êtres inſenſibles, ainſi tous ceux qui reſpirent annoncent qu'ils ont un Dieu pour pere. Mais il reſte une preuve plus éclatante de cette vérité. Etudiez à fonds le principe du renouvellement de ces êtres divers : examinez comment les hommes, les animaux, les plantes, en un mot tous les corps organiſés, perpétuent leur eſpéce; par quel moyen,

en se détruisant, ils laissent une posterité qui les remplace : reproduction qui fait que la naissance & la mort se combattent éternellement, & que la succession d'objets toujours nouveaux entretient un spectacle uniforme sur la scéne de l'univers. Tels on voit les fleuves rouler sans interruption dans leur lit, toujours les mêmes, quoique sans cesse renouvellés : un écoulement continuel précipite leurs eaux fugitives dans les abysmes de la mer. Aussi rapides dans leur cours, nos générations se suivent & disparoissent. Membres périssables d'un corps immortel, les êtres particuliers tombent en foule sous les coups de cette faulx meurtriere, qui moissonne sans distinction tous les âges : mais le tout qu'ils forment par leur réunion subsiste malgré ses pertes ; & cette perpétuelle durée, chaque espéce la doit à l'inépuisable fécondité d'un germe unique. Dans ce germe précieux, chef-d'œuvre de sa puissance, le Créateur a sçû, par un art infini, renfermer la suite innombrable des races futures, que sa main développe successivement.

II. Quel est sur cette merveilleuse propagation le systême d'Epicure ? J'entens Lucrece en relever la beauté. Né pour éclairer les humains, son Héros, si je l'en crois, a pénétré jusqu'aux sources de la Nature, & rompu le voile qui la déroboit à nos regards. Nous lui devons la découverte de l'origine & de l'essence des êtres : ce génie lumineux les expose dans le plus beau jour à nos yeux étonnés. Soupçonneroit-on que ces magnifiques éloges sont prodigués à la plus absurde des

fictions ? Les premiers Grecs débitoient que la chaleur avoit fait éclore d'un humide limon le redoutable serpent que le fils de Latone perça de ses fléches. Digne héritier de ces peres de la Fable, Epicure osoit avancer qu'après l'écoulement des eaux dont la terre avoit d'abord été couverte, sa surface fut long-tems un marais immense, qu'échaufferent par degrés les rayons du Soleil; & que ce fonds devenu tout à coup fertile produisit les différentes espéces d'êtres vivans qui peuplent l'univers. Les insectes en sortirent les premiers : leur organisation fut un jeu pour le hazard. Ensuite nâquirent les oiseaux, les reptiles, les quadrupedes, les hommes mêmes, supérieurs au reste des animaux par l'attribut glorieux de la raison. Les espéces aujourd'hui subsistantes ne sont pas les seules que la terre ait engendrées pour lors : il en parut une infinité d'autres dont nous n'avons pas l'idée : que ne produisit point le hazard ? Mais nées stériles, & bien-tôt éteintes par le défaut de rejettons, elles périrent comme des plantes dont la racine est coupée. Leur dissolution suivit de près l'instant qui les vit éclore. Il ne subsista que celles dont les individus avoient reçu fortuitement, avec le desir naturel de se reproduire des organes propres à la propagation.

Dans quel état & de quelle taille étoient ces premiers hommes qui sortirent ainsi du sein de la terre? Ils étoient, dit Epicure, ce que nous sommes en naissant, foibles & petits : c'est une loi générale pour les êtres de toute espéce. D'où tiroient-ils leur subsistance ? La question est pressante : elle auroit pû déconcerter une imagination

moins féconde ou moins hardie. Mais Epicure ſçait y répondre : avec un front comme le ſien, on n'eſt jamais réduit au ſilence. Nouvel Alexandre, il coupe le nœud ſans héſiter. » Nul embarras, nous dit-il, pour la nour-» riture des hommes : le hazard y avoit pourvû. Des » ſources abondantes d'un lait délicieux ſorties du ſein » de la terre, rouloient ſur des lits de glaiſe & de li-» mon. Ces ruiſſeaux portés par un cours naturel vers » les lévres de cette multitude naiſſante, firent couler » dans leurs veines une douce liqueur, & les nourrirent » mieux que n'auroit fait la mere la plus tendre. C'eſt » ainſi que les premiers hommes, épars entre les agneaux » & les pacifiques aïeux des Lions & des Ours, puiſé-» rent la vie dans un limon échauffé par les rayons du » ſoleil. »

Mais ſi je dois admettre de pareilles chiméres, qu'il me ſoit donc permis d'adopter toutes les fables dont ſe repaiſſoit la frivole Grece ; de croire que les reſtes d'un déluge ont produit des Serpens ; que nous devons à des pierres jettées par Deucalion le renouvellement de notre eſpéce ; que des dents du Dragon de Cadmus ſemées dans la campagne, ſortit une foule de Guerriers pleins de force & de courage ; que des Géants, enfans de la terre, ont tenté d'eſcalader le Ciel. Pourquoi ne pas croire auſſi que des œufs de Fourmis repeuplérent la ville d'Eaque, dont la fureur de Junon avoit exterminé les habitans ; que Minerve eſt ſortie toute armée de la tête de Jupiter ; que l'Iſle de Cypre reçut Venus produite avec tous ſes charmes par l'écume des flots ;

que dans les champs de l'Arabie, le Phénix renaiſſant de ſes propres cendres, ſe compoſe de nard & de myrrhe un nid, ſon cercueil & ſon berceau; enfin que l'amour inſenſé d'un Sculpteur pour l'ouvrage de ſes mains anima le marbre inſenſible? Ennemies dans tout le reſte, la ſuperſtition & l'impiété s'accordent en un point: toutes deux pour leur défenſe ont recours à des fables ridicules, & toutes deux les propoſent à leurs partiſans, comme de reſpectables vérités.

C'eſt en effet ici que je peux, incrédule Quintius, en appeller à vous-même. Vous croyez un homme qui vous débite tant de menſonges; & par un doute bizarre, vous balancez à recevoir de ma bouche tant de dogmes inconteſtables! Quels monſtres n'enfante point l'imagination déréglée d'un Poëte irréligieux? En prétendant bannir de l'univers une Divinité dont l'univers annonce la puiſſance, il ne rougit pas d'organiſer le corps de la terre ſur le modéle de ceux dont eſt peuplée ſa ſurface; d'en tirer les hommes & les animaux, comme il en tire les plantes, & de faire couler de ſon ſein un lait bourbeux, capable de nourrir tant d'eſpéces ſi variées! Comment la terre, après la retraite des eaux qui l'enſeveliſſoient, eſt-elle tout-à-coup devenue mere, au ſeul aſpect du Soleil? Vous ne prétendrez pas que féconde par eſſence, elle eût la vertu de produire tant d'êtres organiſés, ſans en avoir reçu les germes: ils réſidoient dans ſon ſein, puiſqu'ils en ſortirent. Mais quelle en fut l'origine? Etoit-ce une émanation de la ſubſtance du Soleil? Cet aſtre ayant conçu l'idée de

tant d'êtres si parfaits, a-t-il fait prendre à différens amas de sable humide, une forme qui les rendît propres à recevoir ces germes, à les conserver, à les développer? Le Soleil est donc un Dieu : c'est l'Apollon des Grecs, le pere de Phaëton, l'hôte de Thétis. Direz-vous que ces principes de tant de productions diverses étoient d'avance renfermés dans la terre, & que la chaleur du Soleil n'a servi qu'à les faire éclore? Voilà précisément la mere des Dieux, l'amante d'Atys, Cybele elle-même, cette Déesse qu'un char attelé de Lions promenoit sur les montagnes de Phrygie.

Mais cette terre qui contient des germes sans nombre, ne les a pas produits. Dites-moi donc, si vous le sçavez, quel est le créateur de ceux que vous supposez en dépôt dans ce vase immense? Autre difficulté que votre systême ne résout pas mieux : à qui tant d'espéces subitement écloses dûrent-elles ces fleuves de lait, qui les nourrirent si à propos? N'est-il pas évident qu'ils coulérent par les ordres d'une Intelligence attentive? Sans une telle nourriture, la plûpart des animaux périssoient presqu'en naissant. Ils ne pouvoient ni sucer le limon qui leur servoit de lit, ni se repaître d'herbes, ni vivre d'air; la lumiere du Soleil étoit une substance trop pure & trop subtile pour des corps grossiers. À quels excès de folie l'impiété ne porte-t-elle pas un Philosophe? Epicure proscrit la Divinité suprême, & lui substitue le hazard. Mais que ce hazard est éclairé, bienfaisant, libéral! Quelle mere eut pour ses enfans des soins plus tendres, plus étendus, que ceux qu'il montre

pour la conſervation de tous les êtres ? On n'a pas beſoin de recourir à la Divinité, quand on admet un tel hazard : ou plûtôt, c'eſt ne l'admettre que de nom ; c'eſt malgré ſoi reconnoître un Dieu. Cette opinion, toute abſurde qu'elle eſt, ſuppoſe néceſſairement une Intelligence.

Enfin ſi nos premiers aïeux, ſi ceux des animaux furent enfans de la terre & du ſoleil, pourquoi les générations ſuivantes n'ont-elles pas eu la même origine ? Pourquoi cette maſſe autrefois ſi féconde, ne peut-elle à préſent concourir qu'à la production des plantes ou des foſſiles ? Quelle cauſe a tranſporté depuis aux animaux mêmes, le droit de ſe perpétuer, & les a dans cette vûe, diſtingués en deux ſexes ? Si tous les êtres doivent leur naiſſance au hazard ; ſi ce ſont des aſſemblages d'élémens diſperſés dans le vuide, la terre renferme aujourd'hui autant de ces atomes propres à former des corps de toute eſpéce, qu'elle en contenoit au premier inſtant de la retraite des eaux. Elle paroît néanmoins épuiſée. Rien d'animé ne ſort de ſon ſein, ni dans ces froides contrées dont la nuit céde pendant ſix mois l'empire à l'aſtre du jour, ni ſous cette zône brûlante où le ſoleil embraſe les campagnes. On trouve dans l'une ou dans l'autre région des lacs, des fleuves, des étangs ; mais ni dans l'une, ni dans l'autre, on ne vît jamais la terre engendrer d'animal.

Les diſciples d'Ariſtote croyent expliquer la nature de chaque corps, en prononçant que c'eſt un compoſé de matiére & de forme : définition vague, & qui ne

préfente à l'efprit aucune idée nette fur la production & le renouvellement des êtres organifés. Ce Philofophe imagine une matiere premiere, qui par elle-même n'a point de forme propre, eft indifférente à telle ou telle, mais portée vers toutes par une tendance indeftructible. Selon lui, la forme eft une qualité qui fpécifie la matiere, & détermine chaque portion de ce tout indéterminé. Arbitre de chaque être particulier, elle feule le conftitue ce qu'il eft: mais née de la matiere, fans la matiere elle ne peut fubfifter. Elle ne furvit pas à la diffolution du corps qu'elle modifie; on ne l'en fépare jamais, fans la détruire: tant eft grande l'union que met entre ces principes ce qui manque à chacun d'eux. C'eft à cette Forme qu'Ariftote foumet la matiere premiere: c'eft elle qui difpofant à fon gré de toutes les parties de cette argile commune, en fabrique des corps, les façonne, les meut, & préfide à leur arrangement, avec toute la fageffe du plus fage des génies. Telle fut la célébre doctrine de l'ancien Lycée; fi toutefois on doit appeller doctrine un fyftême, qui loin d'éclairer l'efprit, le repaît de termes obfcurs, & jette de nouveaux nuages fur la queftion qu'il fe propofe d'expliquer. En vain prétend-on la faire revivre, en nous rappellant la Forme fous le nom de nature plaftique. Cette hypothéfe, en attribuant aux modifications de la matiere des propriétés qu'elles n'ont point, change le phyfique en moral, donne à des êtres infenfibles la connoiffance & l'amour, & ne nous explique ni pourquoi, ni comment une Forme qui ne fçait pas ce qu'elle

qu'elle doit faire, agit néanmoins avec un art inimitable.

Un principe aveugle pourroit-il enfanter tant de merveilles? Philoſophes inconſéquens, attribuez à cette Forme une intelligence ſupérieure à celle qui nous anime, puiſque ſes productions l'emportent ſur les nôtres. L'homme meſure la vaſte étendue des Cieux, & trace avec le compas la route des Planétes: il éléve de ſolides monumens, il conſtruit des ponts; avec quelques grains de poudre il imite le Tonnerre, briſe les rochers, renverſe les murailles, & fait voler mille feux ſur des remparts ennemis. Je le vois ſur un fragile tiſſu de planches affronter les tempêtes, & découvrir au-delà des mers un nouveau monde. Mais tout ce que l'homme entreprend, tout ce qu'il exécute, n'eſt pas comparable à la ſtructure d'une graine imperceptible. Cette Forme qui ſçait étendre dans une campagne les racines d'un légume, en revêtir les branches de feuilles, & renfermer ſes fruits avec ordre ſous une ſeule enveloppe, l'emporte à mon gré ſur Athénes entiere: ſeule elle eſt plus ſage que le Portique & le Lycée, plus ſage que tous les Mortels enſemble. Toutefois nous devons quelque ménagement aux diſciples d'Ariſtote. Regarder ces admirables productions comme l'ouvrage d'une Forme induſtrieuſe, c'eſt y reconnoître au moins un art réel, un deſſein refléchi.

Epicure ne mérite pas la même indulgence. C'eſt un aveugle volontaire, qui ſemble n'avoir entrevû la vérité, que pour la fuir. En condamnant à l'oiſiveté des

Dieux dont il reconnoît l'existence, il charge le hazard seul d'une foule d'opérations, qu'il auroit pû partager entr'eux. De ses profondes méditations sur la nature de chaque corps, il conclut qu'un principe aveugle a produit l'univers, que tout ce qui varie successivement cette vaste scène est le résultat du concours fortuit de certains atomes ; & qu'ainsi la seule force du mouvement fait, sans l'action d'une intelligence, éclore tous les êtres de germes formés par un mélange accidentel. La principale différence que je trouve entre le systême d'Aristote & celui de votre Maître, c'est que le premier en attribuant à ce qu'il appelle *Forme*, le droit d'organiser la matiere & d'en régler les combinaisons, érige en cause toute-puissante un simple effet, & que le second ne veut pas même donner de cause à tant de merveilles.

Philosophe présomptueux qui débitez ce paradoxe, Poëte téméraire qui le parez des plus brillantes couleurs, ne voyez-vous pas que la maniere dont agissent les hommes suffiroit seule pour le détruire ? Quoi ! les merveilles de la Nature s'opérent d'elles-mêmes, sans dessein, sans réflexion, sans art ; & quand je parle, quand je lis, quand je marche, c'est en conséquence d'un dessein formé, c'est avec réflexion, avec art ? Malgré le nuage épais dont notre ame est ici-bas offusquée, les moindres détails de la vie la plus commune sont ou des preuves de raisonnement, ou des actes de volonté. Que sera-ce, si je vous oppose les chefs-d'œuvres des Zeuxis & des Apelles, les loix de Numa, les exploits d'Alexandre ?

Nous sommes saisis d'étonnement à l'aspect d'un vaisseau, qui semble, en voguant sur les flots, leur donner la loi. Le port majestueux de cette masse, en quelque sorte organisée, dont les mouvemens dépendent du concert d'une infinité de parties, frappe tout Spectateur assez instruit pour voir & pour admirer. Il contemple avec surprise la figure, la position, l'usage de chacune de ces parties, l'arrangement des voiles, la distribution des cordages, la force & la hauteur des mats, enfin la liaison de tant de piéces différentes, dont l'art a sçû former un vaste corps, capable de se défendre contre les caprices de la mer & la fureur des aquilons. Je l'ai déja dit; il faudroit avoir perdu la raison, pour ne pas reconnoître un auteur de ce bâtiment, pour le regarder comme l'ouvrage du hazard, comme l'effet d'un concours fortuit. Voyez par cette comparaison quelle est l'absurdité de l'athéisme. Mais afin de tirer de nouveaux avantages d'un exemple si frappant, qu'il me soit permis de faire une supposition.

Si ce navire produisoit un petit vaisseau, tel que nous en voyons quelquefois suspendus aux voutes des Temples, ou semblable à ces modéles dont se servent les constructeurs, Epicure oseroit-il attribuer au hazard cette merveilleuse fécondité? Non, sans doute : elle auroit pour cause une intelligence également sage & puissante. Or la structure d'un vaisseau, quelqu'admirable qu'elle soit, n'égale pas aux yeux d'un Philosophe, celle du plus petit de tous les germes. Oui, Quintius, ces villes flotantes, qui chargées de provisions immenses

renferment mille habitans, ces redoutables bâtimens qui portent la foudre & la terreur sur les côtes ennemies; ce navire même auquel la Grèce mensongére attribua le don de la parole, & qui transporta des demi-dieux en Colchide, tous ces chef-d'œuvres de l'art ne sont rien au prix d'une graine que vous méprisez. Cette graine est un dépôt inépuisable où résident non-seulement les plantes qui doivent éclore les premieres, mais leurs rejetons, & tout ce que ces rejetons doivent produire dans la suite des siécles.

L'opinion des Epicuriens sur la nature & l'origine de ces germes merveilleux est une erreur grossiere. Si nous les en croyons, moins ancienne que la plante, cette semence qui doit en perpétuer l'espéce, ne naît que dans un tems marqué. C'est une portion du suc végétal, une masse composée des extraits de toutes les parties, qui mêlés ensemble, produisent insensiblement un nouveau corps. Ainsi les branches sont formées par les branches, les fibres le sont par les fibres; & ce méchanisme, ils l'étendent à la propagation des animaux mêmes. C'est par-là qu'ils expliquent cette ressemblance, qui fait quelquefois revivre les peres dans leurs enfans; cette conformité qui se trouve en eux, non-seulement pour les traits & la taille, mais pour le caractère & les mœurs. De-là vient, disent-ils, que si quelques objets font une vive impression sur le cerveau d'une femme enceinte, ils pénétrent jusqu'au fruit qu'elle porte dans son sein, & le blessent, malgré tous les remparts dont cet azyle est environné. La peau tendre de l'enfant

reçoit l'empreinte des frayeurs de la mere, ou des desirs qu'alluma le feu d'une imagination trop forte. Souvent même tous ses traits s'altérent, & l'homme à peine ébauché devient un monstre.

D'autres Physiciens soutiennent que les seules loix du mouvement président à la formation d'un nouvel être, & qu'il résulte du concours de deux principes de nature différente, comme certaines drogues sont un composé de deux simples; comme le pain est un mêlange de levain & de farine; comme enfin deux métaux fondus ensemble en forment dans le creuset un troisiéme. Cette masse animée par l'action vivifiante d'un esprit qui la pénétre, s'agite intérieurement. Une douce chaleur la développe: elle se façonne, s'organise, & prend la forme de toutes les parties de la plante, de tous les membres de l'animal. Ainsi d'un composé de mercure & d'argent dissous dans l'esprit de nitre, l'ingénieuse Chymie fait éclore cet arbre artificiel, qu'elle nomme l'arbre de Diane. La fermentation qui s'excite dans ce mèlange, en souléve les parties, & donne aux unes la figure du sol terrestre, aux autres celle d'une tige dont les branches sont chargées de feuilles. Un lingot d'or s'allonge, à mesure qu'il passe par les différens trous de la filiere; nous l'en voyons sortir en fils plus déliés que des cheveux. Telle est, selon ces Auteurs, la propriété de la semence. Pour s'organiser, elle n'a besoin que de trouver dans le corps de la plante des canaux d'une certaine forme. En se filtrant au travers, elle prend la figure de toutes les parties.

Mais quelle différence entre des corps organisés & des corps qui ne le sont pas! Cet arbre métallique que produit une composition de mercure & d'argent, n'est que l'apparence d'un arbre. En vain y chercheroit-on l'économie intérieure qu'on admire dans les végétaux. Il n'a ni racines, ni fibres, ni moële; il n'est point revêtu d'écorce; ses branches ne se courbent point sous le poids des fruits; enfin ces fruits eux-mêmes ne renfermeroient pas de graines. La Nature, en se jouant, a semé dans nos campagnes des pierres dont le dehors a la forme d'une prune, d'une pêche ou d'une poire, & dont le dedans ressemble même quelquefois à l'intérieur de ces fruits. On ramasse sur le Carmel des melons de la même espéce. A la vûe d'un fil d'or, je conclus qu'une main industrieuse a fait passer un lingot de ce métal par les différens tuyaux de la filiere. La forme d'un corps que l'art a façonné, m'indique celle du moule dans lequel il l'a reçûe; comme la simple inspection de ce moule me fait connoître la maniere dont les corps, qui doivent y passer, perdront leur premiere figure, & me représente celle qu'ils seront forcés d'y prendre. Mais un pareil changement n'influe point sur l'essence de ces corps, dont le tissu reste toujours le même. Ces exemples ne sont donc pas appliquables à la fécondité des espéces organisées. Il s'agit de fabriquer des êtres semblables à d'autres, & qui soient une émanation des premiers. Pour un ouvrage si difficile, ce n'est pas assez qu'il y ait des corps de même espéce préexistans. Capables tout au plus de figurer les dehors, ils ne peuvent ni former les

organes intérieurs, ni produire entre les individus d'un même genre cette ressemblance que nous y trouvons. Quelle sera la cause de ces admirables effets ? Vous direz avec Epicure que les racines du rejeton émanent de celles de la plante ; que les yeux d'un fils sont formés par ceux de son pere ; que chaque partie du corps déja subsistant, fournit à celui qui doit en naître un extrait d'elle-même. Mais en ce cas, comment un pere aveugle pourra-t-il avoir un fils qui ne le soit point ? Comment des hommes perclus de leurs bras, en donneront-ils à leurs enfans ? Enfin, qui disposera les différentes parties du corps dans le sein de la mere ? Qui leur donnera cet ordre, sans lequel l'animal ne seroit qu'une masse informe ou monstrueuse ?

La structure de tous les corps qui ne sont pas organisés est essentiellement la même. Malgré leur différence apparente, l'or, le diamant, l'eau, la cire ne différent que par la densité plus ou moins grande des molécules qui les composent. Egalement inanimés, également incapables de se reproduire, ces corps sont tous plongés dans une semblable inertie. Le mouvement peut donc avoir la principale part à leur production. Ils se forment, suivant ses loix, par le concours de parties homogénes, qui se rapprochent dès que rien ne s'oppose à leur union, s'arrangent selon leur figure, & parviennent enfin à se placer dans un ordre naturel. J'avoue que si la structure des plantes ou des animaux ressembloit à celle de ces masses diverses ; si c'étoit, comme elles, de simples amas de parties entassées, leur formation

pourroit être la même. Mais cette ſtructure eſt trop différente, pour ne pas annoncer une cauſe & des combinaiſons d'un autre genre.

III. Chaque animal a des organes particuliers à ſon eſpéce, & les avoit lors même qu'il réſidoit encore dans un germe imperceptible. En effet, s'il ne les a reçûs que dans le ſein de ſa mere, il faut donc qu'un habile ouvrier y fabrique cette machine ſi compliquée, ſi ſçavante; que ſupérieur aux Phidias, à Minerve elle-même, l'Auteur du corps humain ne ſe contente pas d'en façonner, d'en polir l'extérieur, mais qu'il conſtruiſe au dedans ce qui doit lui donner le mouvement, la vie & la fécondité; ce qui doit le ranger dans une eſpéce particuliere; tous les reſſorts enfin qui doivent produire en lui les ſenſations, & faire naître tant de penſées diverſes dans l'ame qui ſera jointe à ce corps. Des parties les plus groſſiéres il compoſera les os, dont il fera le fondement & comme la charpente de l'édifice. Ils feront de pluſieurs piéces, afin de ſe prêter aux mouvemens de la machine, aſſez forts néanmoins & d'une conſiſtence aſſez ferme pour être en état de ſoutenir les chairs; enfin tellement liés enſemble, que les extrémités convexes des uns s'emboitent dans la concavité des autres, & puiſſent y tourner librement. L'intérieur des os ſervira de canal à la moële; la force & la grandeur de chaque partie feront proportionnées à celles du tout. Enfin, pour empêcher qu'un côté ne ſoit plus peſant que l'autre, pour les mettre en équilibre, & leur ménager

des points d'appui, quelle connoiſſance de la ſtatique ne doit pas avoir cet artiſan? Il faudra qu'il fabrique la cheville & la plante du pied, où s'articuleront les deux os de la jambe; qu'il attache à ceux-ci celui de la cuiſſe, qui ſoutiendra les os du baſſin & toute la maſſe du corps. Tout ce qui ſera dans une partie doit ſe retrouver dans la partie correſpondante. Il formera le dos de vertébres, qui commenceront au haut du col: elles ſeront remplies d'une ſubſtance humide, qui doit être une continuation de la moëlle allongée; à chaque côté des vertébres ſeront attachées des côtes recourbées & mobiles, afin de laiſſer aſſez d'eſpace aux organes de la reſpiration. Les épaules placées au-deſſus s'étendront à droite & à gauche; aux épaules tiendront les bras. Plus élevée que tout le reſte, la tête ſera comme la citadelle du corps: boëte oſſeuſe qu'il compoſera de pluſieurs piéces, formées d'une double table, & jointes enſemble par différentes ſutures. Dans cette boëte, il établira le ſiége du cerveau, de ce laboratoire merveilleux où ſe travaillent les eſprits animaux. Des glandes délicates les y ſéparent du ſang, & c'eſt de-là qu'ils ſe diſtribuent dans les nerfs; comme on voit ſe diviſer en étoiles cette fuſée brillante qui s'éléve en pétillant, & trace dans l'air des ſillons enflammés. Sur le devant de la tête, un os percé comme un crible donnera paſſage aux fibrilles des nerfs deſtinées à l'organe de l'odorat: les narines communiqueront au goſier, par un conduit où l'air pourra paſſer & retentir. Les cavités où réſideront les yeux, rondes par les bords, ſeront terminées en forme de cône, pour leur

donner la facilité de se mouvoir en tout sens. Que d'adresse, que de science ne doit pas éclater dans le seul organe de l'oüie! Il y faut offrir à l'impulsion de l'air un tympan tendu & vibratile, le placer au fond d'un conduit propre à ramasser les rayons sonores, & faire passer ces rayons dans un labyrinthe qu'ils puissent ébranler par leur trémoussement. Je ne parle ni de cette double articulation, lien des deux machoires, & pivot sur lequel se meut la machoire inférieure, ni des gencives, ni de ces dents dont elles cachent les racines : espéces de plantes qui croissent, tombent & se reproduisent d'elles-mêmes.

Vous le voyez, Quintius, le seul assemblage de nos os offre des preuves trop manifestes de dessein & de génie, pour ne pas annoncer dans son auteur une science profonde. Si ce tout admirable ne fut d'abord qu'une masse informe dans le sein de la mere, son organisation est le chef-d'œuvre de l'art. Vulcain faisoit des statues mouvantes & capables d'exécuter les ordres des Dieux. Mais quelqu'habile qu'Homere le suppose, il l'étoit moins que l'artisan de notre machine. A combien de fonctions, à combien d'usages cet ouvrier incomparable a-t-il rendu propres tant de membres divers! En combien de manieres a-t-il sçû les varier! Quelle solidité n'ont pas ces os qu'il leur a donné pour appui? Ceux qu'il destinoit aux parties doubles, il les a fait doubles & semblables; il les a distribués des deux côtés: ceux des parties simples occupent le milieu du corps. Voyez les uns saillir au dehors, les autres rentrer en

dedans : comparez à la rudesse de certains d'entr'eux le poli de la plûpart. Tous sont percés d'une multitude de cavités imperceptibles, pour ne pas rendre par un excès de pesanteur la machine trop lourde & moins propre au mouvement. Enfin ce qui doit mettre le comble à votre admiration, cet ouvrage entier est un tissu de piéces de rapport. Aucune des portions qui le composent ne tient par elle-même à la portion voisine : mais toutes sont unies ou par des jointures, ou par des charnieres, ou par des ligamens ; & ces liens communs sont toujours arrosés par une liqueur huileuse qui en conserve la souplesse. Admirable méchanisme dont nous voyons une foible imitation dans ces statues mobiles & pliantes, que posent devant eux les Eléves d'Apelles & de Lysippe, afin de pouvoir, en copiant des attitudes prises d'après nature, rendre toutes celles du corps humain.

Un tel assemblage ne peut donc être l'effet d'aucune loi du mouvement. Des corps formés selon ces loix sont toujours d'une seule piéce. La force du mouvement pourra, si l'on veut, produire une branche d'arbre; mais elle n'en fera pas ce fléau champêtre, composé de deux morceaux, dont l'un est entre les mains du laboureur, tandis que l'autre, en voltigeant, fait sortir les grains de leurs épics. Comment, à plus forte raison, une machine aussi compliquée que la nôtre, seroit-elle l'ouvrage d'une force aveugle ? Une intelligence en est l'unique cause : mais cette intelligence, est-ce celle de la mere ? Non, sans doute ; la mere ne sçait pas toujours

qu'elle a conçû : elle ignore comment cet hôte si délicat croît dans les ténébres de son sein. Est-ce celle de l'enfant même ? il est encore plus ignorant que sa mere. C'est donc l'Intelligence suprême. Oui, Quintius, reconnoissez ici cette sagesse toute-puissante, dont la Nature entiere offre l'empreinte à vos yeux : l'Auteur de l'univers est celui de notre corps. Quand l'a-t-il créé ? je vous en instruirai bien-tôt. Mais continuez d'en contempler avec moi la merveilleuse structure, afin de voir ce qu'auroit encore à faire cette cause, à laquelle vos Philosophes attribuent l'organisation du *Fœtus*, dans le sein de la mere.

Il faut envelopper chaque os d'une membrane qui le couvre entierement, y attacher des muscles formés de plusieurs faisceaux de fibres charnues, & capables de s'allonger & de se racourcir ; terminer par des tendons l'extrémité de ces muscles, les recouvrir d'enveloppes membraneuses, & par-dessus étendre un suc huileux. Une peau douce & polie revêtira le tout ; robe brillante & sans couture, destinée à donner au corps un extérieur plein de graces & de beauté. Elle aura des pores sans nombre : des filets nerveux seront semés dans son tissu, comme ces filamens qui serpentent dans celui d'une feuille d'arbre. Cette peau ne sera pas seulement un voile, une tunique, un rempart contre les injures de l'air, ou des autres agens extérieurs. Ses pores sont autant d'issues par lesquelles doivent s'exhaler les particules du sang & des autres liquides que la chaleur porte sans cesse vers les extrémités capillaires des vaisseaux

cutanés; & cette décharge insensible, mais continuelle, rendra ces fluides plus purs. Enfin des ongles destinés à la défense & à la parure des doigts, végéteront comme des plantes. Ainsi se construit une maison. D'abord on en creuse les fondemens; les murs s'élévent ensuite, composés de plusieurs rangs de pierre assis les uns sur les autres; des poutres forment les étages; une couche de matiere blanche & fine revêt l'intérieur & les dehors: on y laisse les ouvertures nécessaires, & le bâtiment est surmonté d'un toît, dont la charpente se recouvre de tuiles. La structure de votre corps, telle que je viens de la décrire, vous remplit d'étonnement. Toutefois, quelqu'admirable que soit cette machine, elle est sans force, sans action, sans vie. Ce n'est encore qu'un édifice immobile, incapable de s'aggrandir & de se perfectionner. Comment pourra-t-elle croître insensiblement, se mouvoir, se conserver, se reproduire? Pour lui donner tant de propriétés différentes, l'ouvrier qui l'a construite, doit aux premiers organes en ajouter une infinité de nouveaux.

Le corps ne pourra croître sans le mêlange d'une matiere étrangere; & cette matiere ne contribuera pas à son accroissement, si plusieurs digestions ne la mettent en état de pénétrer dans tous les conduits, & de s'insinuer dans toutes les fibres. Il faut donc former des parties qui reçoivent les corps dont le nôtre tirera sa nourriture, qui les attenuent, les broyent, les rendent, par une coction suffisante, propres à fortifier, à développer même les membres délicats de ce corps naissant, à

réparer les pertes insensibles que l'évaporation lui sera faire. Au milieu du visage sera placée la bouche ceinte d'une double lévre, & capable de s'ouvrir pour introduire les alimens. La langue, muscle agile & souple, sçaura les retourner & les mêler avec la salive. Plus bas doit être le pharinx, organe de la déglutition, terminé par une espéce de sphincter d'où descend l'ésophage. Ce canal tissu d'une membrane très-ferme, se dilatera dans une partie de sa longueur, pour former l'estomach, dans lequel tous les alimens se précipiteront, comme dans un vase commun. Brisés par le mouvement continuel des fibres de ce viscere, ils y seront broyés, divisés, & changés en un liquide épais. Au-dessous de l'estomach, ce même canal se retrécira tout-à-coup & s'allongera. D'abord grêle, ensuite plus gros, il doit en serpentant former une infinité de plis & de replis, dans lesquels passeront les alimens, pour acquérir le degré de perfection, qui peut les convertir en chyle. Enfin, après tant de circonvolutions, reprenant la forme d'un tuyau droit, ce canal sera l'issue de toutes les parties grossiéres, dont le chyle se sera déchargé; il ne cessera de les chasser vers le bas, où un second sphincter le terminera comme dans la partie supérieure.

Considérez encore avec quelle attention cet habile artisan doit poser en travers dans la longueur de ce conduit plusieurs valvules, qui mobiles sur des attaches fixes, laissent un passage libre aux alimens, & s'opposent à leur retour. Ce travail seul annonce un grand ouvrier. Loin d'ici le hazard; ne me parlez point des loix

du mouvement. De quelque façon en effet que ſe meuve cette matiere aveugle & ſans intelligence, qui dans votre ſuppoſition forme le long canal des inteſtins, pourquoi ſe détourne-t-elle dans ſon cours, afin de conſtruire ces eſpéces de portes, qu'elle ouvre à propos du côté par lequel les alimens ſe précipitent, & qu'elle empêche de s'ouvrir par l'autre ? Le hazard fut-il jamais capable d'une telle précaution ? Jettez auſſi les yeux ſur cette multitude de petites glandes, ſemées dans la longueur du même canal. De ces glandes découle ſans ceſſe une humeur propre à rendre les alimens plus liquides, à les travailler à meſure qu'ils le parcourent. Ils s'y purifient, comme la laine s'émonde, en paſſant par les pointes d'un peigne de fer. Des fibres muſculeuſes diſpoſées en cercle, par leur contraction vermiculaire, donnent aux inteſtins la force de déprimer les alimens. Que dirai-je du peu d'eſpace qu'occupe un ſi long viſcère, replié ſur lui-même par de nombreuſes ſinuoſités, & de la maniere dont ces différens replis ſont attachés enſemble. Aſſez forts pour les retenir, leurs liens ſont aſſez lâches pour le faire ſans les preſſer, ſans y former le moindre nœud. Enfin une enveloppe commune, en renfermant tous les inteſtins, empêche qu'aucun d'eux ne gliſſe ou ne s'échappe.

Cependant pour la conſervation de l'animal, ce n'eſt pas aſſez du vaſe propre à recevoir la nourriture, & des organes capables de la digérer. Tous les alimens ſont changés en chyle par la digeſtion : mais comment cette liqueur douce & lactée pourra-t-elle s'incorporer

avec les membres, en devenir le soutien, & prendre à la fois tant de formes si différentes ? Qu'il est difficile de convertir en la substance propre d'un animal, une matiere étrangére ! Une pareille transmutation suppose encore dans notre machine de nouveaux organes travaillés avec art. Le mésentére doit se replier plusieurs fois sur lui-même. Entre ses membranes doivent ramper un grand nombre de veines, qui puissent porter le chyle dans un réservoir commun. Le chyle rendu plus liquide dans ce réservoir, doit entrer de-là dans le canal thorachique, par lequel il montera dans la veine souclaviere, chargée de le mêler avec le sang. C'est ce fluide précieux, qui porté par une circulation perpétuelle dans toutes les parties du corps, en arrosera les membres différens, & fera sans cesse couler un suc nourrissier jusqu'aux extrémités les plus déliées. Mais que ne faut-il pas encore pour donner au sang les qualités qui lui sont propres, pour en rendre la fluidité continuelle ? A peine l'Auteur de notre machine en a-t-il commencé l'organisation, & cependant que de merveilles dans un ouvrage encore imparfait !

Il faudra qu'il fabrique d'abord les parties qui doivent être placées dans la région du bas-ventre ; que chacune couverte de sa tunique particuliere, occupant un lieu distinct, tienne en même-tems par des liens réciproques à la partie voisine ; qu'il pose d'un côté la rate, que de l'autre il suspende au-dessus de l'estomach le foie, dans une scissure duquel il attachera la vésicule du fiel ; que le pancréas se trouve en travers dans le milieu.

En

En effet, le ſang formé de l'aſſemblage d'une infinité de corps hetérogénes, doit ſe décharger d'un grand nombre de parties qui rendroient ſa maſſe exceſſive, ou ſa qualité vicieuſe, comme la bile & les particules de la lymphe trop chargées de ſels. Ces liqueurs portées après leur filtration dans le premier inteſtin, pourront contribuer à la perfection du chyle, de cette pâte liquíde, compoſée du mêlange d'alimens de toute eſpéce. Pour nétoyer les grains qu'il a recueillis, le Laboureur ſe ſert de cribles différemment percés, qui perméables aux grains d'une certaine groſſeur, arrêtent tous les autres. En ſe filtrant au travers du ſable l'eau s'y décharge de tout ce qui la rendoit trouble : elle en ſort plus claire & plus limpide. Ainſi le ſang, obligé de paſſer par des glandes qui ſont autant de cribles, & de traverſer différentes ſinuoſités qu'il rencontre ſur ſa route, dépoſe dans l'une des parties trop ſalines, ſe dépouille dans les autres des corpuſcules qui ſont trop acides ou trop amers. Avec quelle attention cet artiſan incomparable ne formera-t-il pas le tiſſu de tant d'organes ſi néceſſaires? Quelle diverſité ne mettra-t-il point entre tant de replis deſtinés à des uſages ſi différens? Il attachera de part & d'autre aux régions lombaires les reins deſtinés à ſéparer l'urine de la maſſe du ſang, & à la faire couler par deux canaux dans la veſſie. La veſſie ſera capable de s'enfler en ſe rempliſſant, & de s'affaiſſer à meſure que cette liqueur en ſortira. Un troiſiéme ſphincter placé vers l'extrémité du col de ce viſcére mettra l'animal en état d'y retenir, ou d'en chaſſer le liquide.

Le ſang ne peut réparer ſes pertes ſans le ſecours continuel d'une ſubſtance toujours étrangere, & ſans ceſſe renouvellée. Mais ſi les alimens qu'il tire de la terre & de l'eau le rendent propre à nourrir le corps, ils ne lui fourniſſent pas ces eſprits ſubtils, ſeuls capables d'animer les membres & de leur donner de la vigueur. Il ne peut les puiſer que dans l'air ; & c'eſt de-là que dépend la perfection de notre machine. Que doit donc faire encore l'ouvrier qui la conſtruit ? Séparer d'abord la poitrine du bas-ventre par le diaphragme ; placer enſuite dans la poitrine deux ſoufflets formés de membranes repliées pluſieurs fois ſur elles-mêmes & pleines d'une infinité de cellules, qui puiſſent en ſe dilatant ſe remplir d'air, & le chaſſer en ſe contractant. Leur effet ſera comparable à celui de ces inſtrumens énormes, qui verſent dans les forges des torrens d'air. Les poulmons communiqueront au goſier par la trachée-artère, dont l'intérieur ſera tapiſſé d'une membrane propre à former des ſons. Ce canal eſt en quelque ſorte une flûte naturelle : à ſa partie ſupérieure ſe trouvent attachés de petits filets membraneux capables de ſe tendre, de treſſaillir, & par-là de rendre tous les tons poſſibles. La trachée-artère & l'éſophage aboutiſſent à la voûte du palais : une ſimple cloiſon les y ſépare. Il ſeroit donc à craindre que les alimens ne tombaſſent dans le canal de la reſpiration, ſi l'ouverture n'en étoit exactement fermée par un petit cartilage, qui placé ſur le bord antérieur, s'abaiſſe pour en défendre l'entrée.

Entre les deux lobes du poulmon doit être attaché

le cœur, la plus noble de toutes les parties du corps. Environné d'une membrane fort déliée, qu'humecte sans cesse une espéce de lymphe, cet organe est le centre & comme le palais du sang. Distributeur de ce fluide précieux, il est suspendu au milieu de la machine, comme le soleil l'est au milieu de notre tourbillon, pour en éclairer la vaste circonférence. Il faut que le cœur soit d'un tissu ferme, que ses fibres ayent une grande force, beaucoup de ressort un mouvement considérable, surtout à sa pointe, qu'il se contracte & se dilate par des intervalles courts & réglés; enfin que le sang s'y rende de toutes parts, & puisse en sortir avec impétuosité. C'est par cette circulation que subsiste l'animal: en elle consiste tout le secret de la vie. Deux ventricules creusés dans le tissu du cœur produiront ce merveilleux effet. Le ventricule droit recevra le sang que la veine cave doit y reporter de toutes les parties du corps; & par une vibration rapide le fera passer au travers des poulmons, pour se charger de toutes les particules vivifiantes qui s'y feront séparées de la masse de l'air. Au sortir des poulmons, le sang rentrera dans le ventricule gauche, d'où chassé avec une force égale, il sera distribué par l'aorte à tous les membres. Quel art, quelle science admirable dans un tel mouvement! Machines en même-tems hydrauliques & pneumatiques, nos corps ne vivent que par ce méchanisme. L'enfant, dès qu'il vient de naître, a besoin du secours de la respiration, jusqu'alors inutile. En effet, tant qu'il a vêcu renfermé dans l'obscure prison du sein maternel, & qu'il a tiré sa subsistance

du ſang de ſa mere, il n'étoit pas néceſſaire que ſes poulmons communicaſſent avec le cœur. Le ſouffle de l'air ne pouvoit pas les enfler: privés de mouvement, ils étoient flaſques & comprimés. Le ſang couloit donc alors par des canaux détournés, & ſe rendoit dans l'aorte, ſans avoir paſſé par les poulmons. Mais l'enfant a-t-il vû le jour; commence-t-il à ſe nourrir d'air: le ſang auſſi-tôt porté vers les poulmons par un nouveau conduit, oublie naturellement la route qu'il avoit ſuivie juſqu'alors.

Mais comment les globules rouges, dont ſa maſſe eſt compoſée, pourront-ils s'inſinuer dans toutes les parties du corps, ſi l'ouvrier qui le fabrique ne fait pluſieurs canaux, qui ſoient comme les branches d'un grand fleuve, & qui ſubdiviſés eux-mêmes en une infinité d'autres, diſtribuent de toutes parts ce fluide renouvellé par le chyle qui s'y mêle fréquemment? En portant à tous les membres les ſucs qui les nourriſſent, le ſang ne doit pas y ſéjourner lui-même. Il doit en charier ſans ceſſe de nouveaux, & par la continuité de ſon cours rendre au corps ce que lui dérobe une évaporation inſenſible, en conſerver la chaleur & le mouvement. Mais le pourra-t-il, ſi des extrémités du corps, il n'eſt par une circulation perpétuelle reporté vers le cœur; & ſi chaque fois qu'il y repaſſe, il n'éprouve une preſſion qui le force de rentrer dans les poulmons, afin d'y puiſer un nombre d'eſprits capable de remplacer ceux qu'il a perdus ſur la route?

Pour établir cette circulation qui peut ſeule, en le

renouvellant, donner de la vigueur aux membres, l'Auteur de la machine placera dans le cœur même l'orifice & l'embouchure de tous les canaux diſtribués aux différentes parties du corps. Il fera partir la principale artere du ventricule gauche, aboutir au ventricule droit la principale veine. Le ſang ſortira par l'une, ſubtiliſé, roulant une foule de particules aëriennes : il rentrera par l'autre, dépouillé de toutes ſes richeſſes. La tige d'un arbriſſeau ſe partage en pluſieurs branches, dont chacune produit de moindres rameaux, diviſés eux-mêmes en rameaux plus petits : ſa racine pouſſe autour d'elle dans le même ordre des fibres ſans nombre, pour puiſer dans une plus grande étendue de terrein des ſucs plus abondants. Telle eſt la diviſion des canaux où coule le ſang. De toutes parts ils s'étendent ; ils pouſſent une infinité de tuyaux qui parcourent en ſerpentant tous les membres du corps humain. Il n'eſt point de partie ſi petite, à laquelle ne réponde un vaiſſeau capillaire. On trouve de ces vaiſſeaux dans les membranes les plus déliées, dans la tunique des moindres alvéoles, dans les os mêmes, dont ils percent le tiſſu, dont ils pénétrent la moëlle : tant eſt grande leur multitude & leur fineſſe. Par tout ils ſe gliſſent, par tout on voit une artere rampante ſous une veine. Les arteres frémiſſent ébranlées par le mouvement du cœur, & battent en ſe dilatant, chaque fois qu'il ſe contracte. Auſſi leur tiſſu eſt-il beaucoup plus fort que celui des veines, parce qu'elles ont à ſoutenir la violence du fluide qui les parcourt avec rapidité. Mais pour les veines qui le

rapportent plus tranquille au cœur, elles n'ont point de mouvement ſenſible.

Jettez auſſi les yeux ſur les valvules poſées à différentes diſtances dans l'intérieur des veines, comme ces nœuds, qu'on obſerve le long du tuyau d'un épic. Elles s'ouvrent du côté par lequel le ſang avance vers le cœur, & ſe ferment pour empêcher ſon retour. Mais comment ce fluide précieux, détourné de ſon cours par tant de canaux, pourra-t-il ſe raſſembler tout entier dans le cœur? Si quelque part il s'extravaſe, il perd ſon mouvement; il ſéjourne & bien-tôt altéré par le repos, c'eſt une humeur infecte qui donne la mort, au lieu d'entretenir la vie. Pour prévenir ce funeſte accident, l'habile ouvrier ſaura diſpoſer l'embouchure des vaiſſeaux qui portent & qui rapportent le ſang, de maniere que leurs extrémités s'uniſſent. La même force, qui par les arteres le pouſſe vers toutes les parties du corps, ſuffit pour le ramener au cœur par les veines. Par conſéquent ſi les arteres ſe joignent aux veines, il ne pourra ſortir des unes ſans entrer dans les autres. Et comme les petites veines qui le reçoivent, ſe rendent enſemble dans de plus grandes, il coulera naturellement des premieres dans les ſecondes, qui le porteront à leur tour dans les veines principales auxquelles elles aboutiſſent. Ainſi le fleuve fameux, dont les eaux ſe perdent dans le Golfe de Veniſe, eſt groſſi dans ſon cours par une multitude de rivieres que verſent les Alpes & l'Apennin: ces rivieres ſont produites par des ruiſſeaux, formés eux-mêmes de ſources plus petites. Tant de canaux

font la richeffe du pays qu'ils arrofent ; ces fertiles plaines offrent à la fois d'abondantes moiffons, des vergers, de riantes prairies , des paturages peuplés de troupeaux.

Mais de toutes les fonctions du fang la plus noble eft d'arrofer la tête. C'eft là que réfident les principaux refforts dont la vie dépend : dans la tête eft enfermé le cerveau : elle contient tous les organes des fens, ou du moins les organes les plus diftingués. C'eft en effet de la fubftance de la moëlle allongée , revêtue des deux membranes qui enveloppent le cerveau, que font formés les nerfs ; ces filets merveilleux qui donnent aux membres la force & la vie ; qui mettent l'ame en état de mouvoir le corps, d'exprimer fes penfées par la parole, de connoître la figure, la couleur, le goût, & les autres qualités des objets extérieurs. Quelle fcience, quelle fageffe n'éclate pas dans la ftructure, dans l'arrangement de ces nerfs ! Par eux les efprits animaux, ces corpufcules auffi rapides que l'éther, que la lumiere même, peuvent en un clin d'oeil changer de direction, voler d'une extrémité à l'autre, & par là donner à nos membres cette foupleffe qui les plie en un inftant, ou les roidit à notre gré ; peuvent enfin s'arrêter toutes les fois que le fommeil délaffe nos corps, & fait par une alternative néceffaire fuccéder le repos au travail. De combien de filets ne font pas compofés ces nerfs ! avec quel art font-ils diftribués les uns feuls, les autres deux à deux dans tout le corps ! que de force & de délicateffe dans leur tiffu ! quel feu, quelle vertu dans les efprits qui les parcourent !

IV. Concevez-vous à préſent, Quintius, combien eſt magnifique la ſtructure de notre corps ? La beauté de cette machine vous ſemble au-deſſus de tous les termes : mais ſon organiſation n'eſt pas la ſeule que vous deviez admirer. Contemplez d'un regard cette multitude d'animaux qui vous environnent. Dignes objets de vos études, les plus petits d'entr'eux vous offrent des merveilles ſans nombre. L'œuf de ce ver à ſoye qui doit changer de forme trois fois en un an, renferme plus d'art & de travail que les murs & les jardins de Babylone, que le Temple d'Ephéſe & le Tombeau de Mauſole, que les monſtrueuſes Pyramides. Quelle que fût la difficulté de ces ouvrages, les hommes par d'opiniâtres efforts, par des ſoins aſſidus, par d'énormes dépenſes, ont pû parvenir à la vaincre. Mais toute la ſcience du Lycée, toute la force du plus puiſſant des peuples, tout le pouvoir du plus abſolu des Rois, échoueroit dans la formation de cet œuf, en apparence ſi mépriſable.

Il faut que cet œuf ait renfermé dans l'origine, non-ſeulement le vermiſſeau qui doit en ſortir, mais le germe diſtinct des trois formes différentes, dont il ſe revêtira dans des tems marqués par une loi immuable. D'abord reptile, puis chryſalide, il doit devenir enfin papillon, & mourir en laiſſant une nombreuſe poſterité, ſujette aux mêmes métamorphoſes. C'eſt de cette maniere en effet que l'eſpéce des Vers à ſoye détruite avant le mois de Novembre renaît avec le Printems : tel eſt l'ordre dans lequel ſe reproduit, telles ſont les révolutions qu'éprouve, cette nouvelle génération. A peine le

vermiſſeau a-t-il paſſé deux mois, qu'il commence à s'ennuyer de ſon état. Ces feuilles tendres, dont il ſe nourriſſoit, le dégoutent. On le voit tirer de ſon eſtomach une liqueur qui ſe ſéche à meſure qu'elle s'étend, la filer, l'attacher à une branche, & s'en faire un tombeau. Dans le milieu, il conſtruit une cellule ovale dont le tiſſu, malgré ſa délicateſſe, a beaucoup de force, & qu'enveloppent différentes couches de duvet. Immobile au centre de cette ſolitude, il s'y plonge dans un engourdiſſement léthargique : on ne ſçait ſi le repos dont il paroît jouir eſt un ſommeil ou la mort. Alors il ſe défait de ſa peau blanchâtre, pour en prendre une qui tire ſur le noir. On n'apperçoit plus ni ſa tête, ni ſes pattes, ni le moindre trait qui rappelle ſa premiere figure. Tous ſes membres repliés à la fois rentrent dans ſon corps, qui prend la forme d'une olive. Il devient un nouvel être. Enfin lorſque les feux de la canicule ont fait place à la douce chaleur de l'Automne, il ſe ranime : ſa peau ſe colore & raſſemble les nuances des plus belles fleurs. De petites cornes arment ſon front : des aîles ſe déployent ſur ſes côtés : le bas de ſon corps s'étend & s'allonge. Il perce ſa coque, y laiſſe les débris de ſon ancienne forme, & détruiſant cette cellule qu'il s'étoit conſtruite avec tant d'art, il prend l'eſſor & voltige dans les airs. Mais bien-tôt ſous cette forme nouvelle, il reſſent les bleſſures de l'amour. Prêt à finir ſes jours, il ſonge à perpétuer ſon eſpéce, & devenu la tige d'une poſtérité nombreuſe, il laiſſe ſes œufs attachés ſur des mûriers. Ayant alors rempli ſa deſtinée, las de tant de

viciſſitudes, & déſormais inutile à l'univers, il expire enfin pour ne plus revivre, & paye à la mort ſon dernier tribut.

La vie d'une Mouche, ordinairement plus longue, eſt ſujette à de ſemblables métamorphoſes. Sous des formes différentes, elle voit deux fois le jour. Ainſi change d'état, ce volage inſecte, dont le corps brillant des plus vives couleurs eſt, pour ainſi dire, une fleur aîlée. Ainſi ſe transforme cet autre Papillon, qui crédule amant de la lumiere, cherche la mort au ſein d'une flamme, dont l'éclat a pour lui des attraits. Avant que de préſenter aux Zéphirs des aîles légéres, ces inſectes ont tous été vermiſſeaux, & chacun d'eux dans le paſſage d'un état à l'autre, offre à des yeux attentifs un ſpectacle digne d'admiration. Enſeveli dans une retraite inacceſſible au jour, il n'eſt plus Vêr, & n'eſt pas encore volatile; il eſt mort, ſans ceſſer de vivre. Nous voyons la Grenoüille habiter une forêt de roſeaux, marcher ſur terre par ſauts & par bonds, ramper avec lenteur, s'agiter en nageant, comme feroit un animal terreſtre; nous l'entendons pendant les nuits d'Eſté troubler par ſes cris le ſilence des marais. Croirions-nous qu'elle eſt née parmi les poiſſons, qu'elle a paſſé ſon enfance au ſein des ondes? C'étoit un Têtard. Il avoit des nageoires fort minces, un corps oblong, arrondi, noirâtre. Une queue longue & tranſparente formoit un aviron, qu'il dirigeoit à ſon gré ſur les eaux. Ces métamorphoſes qui nous étonnent, ne ſont ni des effets du hazard, ni des ſingularités qui n'arrivent que rarement. Une régle immuable

renouvelle sans cesse ces jeux de la Nature dans toutes les contrées de l'univers.

Elle n'est pas moins constante à l'égard des autres espéces d'animaux. Examinez-en la forme, le caractère, les mœurs; considérez la maniére dont ils élévent leurs petits: sur aucun de ces points vous ne verrez cette loi se démentir. Fixés au séjour des bois & des montagnes, les Ours, les Lions, les Tigres sont toujours carnassiers; point de Crocodile qui ne le soit, & qui n'ait sa retraite dans les eaux. L'Epervier est l'irréconciliable ennemi de la Colombe; le Loup dresse toujours des embûches aux timides Brebis; le Taureau ne cherche qu'un fertile paturage. Tous les ans, le Rossignol quitte nos climats aux approches de l'hyver, & tous les ans nous devons à ses amours les mélodieux accords dont il charme nos oreilles. Exilée comme lui pendant six mois des contrées qui l'ont vû naître, l'Hyrondelle est ramenée, comme lui, par la chaleur. Nommerai-je ici tant d'autres animaux répandus sur la face de la terre & dans les abymes de la mer? Peuple innombrable, à qui la vieillesse du monde n'a fait éprouver aucune révolution, comme elle n'a pû changer ni la feuille d'un laurier, ni la tige d'un roseau, ni l'odeur d'une violette. Si quelquefois des animaux ou des plantes dégénerent par le vice de l'air ou du terrain; si nous voyons des alimens plus convenables, une meilleure culture en rectifier quelques autres, n'en concluons pas que l'essence de leur germe soit altérée. Qu'on abandonne ces espéces à elles-mêmes; bien-tôt

elles retourneront à leur premier état. La Nature triomphe toujours des efforts de l'art.

V. Quelle peut être la cause d'une si constante uniformité ? En vain la chercherons-nous, si nous ne remontons à des principes primitifs, dont soient formés les individus de chaque espéce, & qui puissent, invariables par essence, en produire toujours de pareils. Mais quels sont ces principes ? Des atomes réunis par le hazard ? Non, Quintius. Les atomes composent indifféremment toutes sortes de corps. Aveugles & confus, ils n'ont point de loix ; ils ne gardent aucun ordre dans leurs combinaisons. Ne recourons pas à des sources étrangéres. C'est dans le germe même de chaque rejeton que ces principes résidoient. La tige qui le produisit en étoit dépositaire, & les devoit elle-même au germe qui l'a formée. Les animaux se perpétuent de la même maniere. Les principes qui les produisent ont passé des peres aux enfans ; & ceux-ci les ont transmis à leur postérité qui les conserve inaltérables. Je dis inaltérables, puisque les enfans sont en tout les images fidéles & les imitateurs des peres. Mais un être qui doit sa naissance à un autre, ne peut pas, créateur de nouveaux principes, devenir la tige d'une espéce particuliere. Tels qu'il les a reçus, il est obligé, même sans les connoître, de les communiquer à ses descendans. C'est donc au chef primitif de la race entiére que nous devons remonter. De lui dérivent tous ceux qui la composent ; ils ont tous été formés en lui dès l'origine. Mais

ce chef lui-même, à qui doit-il ces principes si féconds? Seroit-il l'auteur de son espéce? Vous ne le croyez pas, sans doute: vos maîtres soutiennent le contraire aussi-bien que moi. Direz-vous que le hazard a formé les germes de tant d'êtres divers? Mais le hazard est quelque chose, ou n'est rien: si vous en faites un être réel, par ce mot vous désignez les atomes: s'il n'est rien à vos yeux, vous attribuez donc au néant la création de l'univers.

Je sçais que l'état des choses, tel que nous le voyons, ne sort pas de l'ordre des combinaisons possibles; mais en conclure que c'est l'ouvrage du hazard, ce seroit avancer une absurdité. Que penseriez-vous d'un homme qui vous soutiendroit de sang froid que les seules loix du mouvement ont, à l'insçu d'Homére, produit la fameuse Iliade; ou que le Poëme de Lucréce est un assemblage fortuit de vers, formés chacun par un arrangement fortuit des caractéres de l'alphabet? Cependant quoique ces célébres ouvrages annoncent une plume sçavante, un génie sublime, il n'est pas métaphysiquement impossible qu'ils ayent été le résultat de l'une de ces liaisons sans nombre, dont les lettres sont susceptibles. Appliquons ce raisonnement à notre corps. La situation de ses membres divers n'a rien que de naturel: la place occupée par chacun d'eux est une de celles que le hazard auroit absolument pû leur donner. Toutefois la raison ne nous permet pas de croire qu'ils soient ainsi disposés, sans avoir été destinés par une intention spéciale à l'espéce de fonction qu'ils remplissent si parfaitement. Dans

l'origine des êtres inanimés, dans celle des végétaux, elle découvre des traits éclatans d'une Intelligence.

Si les hommes ne peuvent pas, sans un but quelconque, se servir de leurs membres, à plus forte raison ces membres ne leur ont-ils pas été donnés sans dessein. L'ouvrier qui les a fabriqués en a le premier connu l'usage. Il faut plus d'adresse pour faire une charue, que pour la conduire; pour créer des semences dont chacune en renferme une infinité d'autres, que pour les répandre dans les sillons. Il est plus difficile de former une langue assez souple pour se plier en tout sens, que de la plier; d'ajuster des doigts aux mains, des bras aux épaules, que de saisir des corps avec la main. Les germes portent donc l'empreinte d'un travail admirable; c'est l'ouvrage d'une Intelligence toute puissante. Dans l'intérieur de corpuscules imperceptibles, elle a sçu renfermer d'inépuisables trésors.

C'est donc une folie de prétendre tirer des entrailles de la terre les animaux qui peuplent sa surface, former les oiseaux de particules d'air condensées, faire éclore les poissons du sein des ondes. Pour la propagation des différentes espéces, il suffit d'un seul couple. Non que les deux branches, qui composent cette tige de chaque espéce, soient éternelles: il faudroit être insensé, pour le croire. Elles existeroient encore, si elles avoient existé de tout tems: ce qui n'a point commencé, ne peut finir. Le sort du chef d'une race est le même que celui de ses descendans. Nous mourons; ainsi le premier de nos ancêtres a dû mourir: il est né, puisque nous naissons.

Le ſeul Etre éternel, c'eſt le createur, quel qu'il ſoit, de ce premier de nos aïeux. Et ne vous formez pas une fauſſe idée d'un Etre éternel. L'éternité n'eſt pas plus formée de momens ſucceſſifs qui ſe détruiſent, que l'immenſité ne l'eſt d'étendues bornées qui ſe touchent. Tout ce que nous concevons ſans limites & ſans meſure ne peut être l'aſſemblage de parties enchaînées les unes aux autres.

Mais puiſque le hazard a ſçû par le ſeul mêlange de corpuſcules homogénes, donner, ſelon vous, naiſſance à tous les êtres, pourquoi juſqu'alors actif, juſqu'alors fécond, s'eſt-il tout à coup plongé dans une inaction profonde? Pourquoi forcé de ſuivre éternellement la route qu'une aveugle impétuoſité lui fit prendre d'abord, n'enfante-t-il plus à nos yeux rien de nouveau? Le hazard doit être le pere de la nouveauté. Se fait-il violence à lui-même? Eſt-il captivé par un frein étranger? Quel obſtacle l'empêche de produire de nouvelles eſpéces? Les germes ne lui manquent point; il n'a pas perdu ſa force; il peut s'exercer ſur une multitude de combinaiſons auſſi diverſifiées que nombreuſes. Répondez, Quintius; quelle main a coupé les aîles à cette capricieuſe Divinité? Le hazard n'eſt, à parler exactement, qu'un nom impropre, donné dans le langage commun à toute cauſe extraordinaire, & qui ſe propoſe en agiſſant une fin que nous ignorons. Mais quand ce terme devroit ſe prendre dans le ſens du vulgaire, pourroit-on regarder le monde, comme l'ouvrage du hazard? Les effets que nous attribuons à ce chimérique principe,

n'arrivent que rarement, ne ſont point uniformes, n'ont entr'eux aucune liaiſon. Tous les êtres au contraire, qui s'offrent à nos regards, nous les voyons aſſujétis à des loix invariables, marcher d'un pas égal, & former une chaîne continuée ſans interruption d'âge en âge. Ajoûtez enfin que nous avons reconnu en eux l'empreinte de l'art & de l'intelligence.

Veut-on repréſenter la tête d'un Prince ſur des Médailles, le Graveur commence par fabriquer un coin d'acier, auquel il applique toutes les piéces qui doivent recevoir cette image. Au ſortir du balancier, il n'en eſt pas une ſeule qui ne l'ait reçûe parfaitement. Les mêmes traits ſe répétent ſans altération ſur chacune; & la premiere empreinte gravée ſur un modéle commun, ſe multiplie dans des copies ſans nombre, & ſubſiſte inéfaçable. Telle eſt l'uniformité qui régne dans cette foule d'objets dont nous ſommes environnés. Un hazard imaginaire, une aveugle combinaiſon n'eſt donc pas la ſource des principes qui conſtituent le germe & la nature de chaque corps, ſur-tout des corps animés, ou de ceux qui végétent. La cauſe qui les a produits, quelque nom que vous lui donniez, doit néceſſairement être prévoyante, unique & commune à tous, toute-puiſſante, éternelle.

Je dis prévoyante. Pour créer des êtres capables de ſe reproduire ſans altération; des êtres qui puſſent, en s'éloignant de leur tige, ne s'en détacher jamais, & former d'âge en âge une chaîne indiſſoluble, il faut qu'elle en ait d'abord conçu l'idée, que d'un coup d'œil elle ait contemplé

contemplé toute la longueur d'un fil, qui devoit s'étendre dans la ſuite des ſiécles. Sans cette prévifion, elle n'auroit pas pû les aſſujétir à des loix immuables, & ſans de telles loix toutes les eſpéces euſſent été bien-tôt défigurées, les germes confondus & détruits par toutes ſortes de mêlanges: l'univers ne ſeroit plus qu'un cahos.

Cette cauſe doit être unique & commune à tous, puiſque malgré la différence des eſpéces, tout ſe fait dans toutes ſur un même plan. Nous voyons les arbres, les plantes, les animaux naître tous d'un germe qui leur eſt propre, ſe former par des accroiſſemens ſemblables, mourir enſuite en laiſſant une poſtérité qui ne change jamais; tous enfin parcourir une carriere commune. Quelques ſujets que traite un Peintre, il n'eſt pas difficile de reconnoître ſa maniere. Elle eſt la même dans la peinture d'un combat & d'un aſſaut, que dans celle d'une fête de Bacchantes. Qu'il nous tranſporte dans les délicieuſes campagnes de Theſſalie, ſur les rives du Penée, ou qu'il préſente à nos regards un vaiſſeau briſé par les rochers, un rivage ſemé d'écueils, & battu par les vagues; ces deux tableaux ſi différens porteront l'empreinte du même auteur. L'ordonnance, le deſſein, le ton des couleurs, la façon de les diſtribuer & de les marier enſemble, de placer les ombres & les jours, tout en un mot offre un certain caractére particulier à chaque Maître, & qui le découvre à des yeux habiles. Ainſi le grand ſpectacle de la Nature, uniforme, malgré la variété des objets, annonce viſiblement l'unité du Créateur.

La Toute-puiſſance eſt encore un attribut de cette cauſe. Souple entre les mains du Potier, l'argile prend la forme d'un vaſe ou d'une ſtatuë : il faut de même que toute la matiére ſoumiſe au Maître de l'univers, ait pû ſe modifier à ſon gré. De cette maſſe informe, il a fabriqué notre globe & tout ce qui le peuple, le Soleil, la Lune, & ces aſtres ſans nombre qui brillent dans le Ciel. Par ſa volonté ſuprême il les a tirés du néant ; il les empêche d'y retomber.

Enfin l'Auteur de la Nature eſt éternel. Dans quelle ſource auroit puiſé l'être, le pere de tous les êtres, celui dont la puiſſance les conſerve ou les renouvelle ſans ceſſe ? En effet, la durée de tant de corps n'eſt pas la même ; elle dépend de leur compoſition. Les uns plus groſſiers, plus forts, ont un tiſſu plus ſolide. Auſſi durables que l'univers, ils en ſont comme les fondemens. Le travail des autres eſt ſupérieur. Ils ſont polis avec ſoin, organiſés avec un art merveilleux ; mais hélas ! ils ne doivent ſubſiſter qu'un petit nombre d'années. N'en ſoyons pas ſurpris. A proportion de la délicateſſe d'un corps, les parties dont il eſt l'aſſemblage ſont mobiles, & capables d'être altérées par l'impreſſion des cauſes étrangéres. Par conſéquent, plus un corps eſt parfait, moins il doit réſiſter aux atteintes des corps environnans. Tant on achette cher un rang diſtingué dans l'univers ! Tant il en coûte pour goûter le plaiſir de vivre ! Ainſi le Créateur, en accordant aux êtres vivans, comme à la plûpart de ceux qui végétent, une durée ſi courte, devoit dans leur création même pourvoir à

leur renouvellement, afin que la succession rapide d'êtres mortels, pût former un tout immortel. Dieu l'a fait, lorsque dans un seul germe, il a renfermé tous ceux d'un même genre.

VI. AINSI le premier être de chaque espéce en contenoit dans l'origine tous les individus : l'espéce humaine a résidé toute entiere dans le premier homme. Mais je veux porter vos vûes beaucoup plus loin : un spectacle plus merveilleux mille fois va se dévoiler. Apprenez que la main du Créateur n'avoit pas seulement réuni dans le pere commun des hommes ceux qui ont vécu, ou qui vivront dans la suite. Elle en a joint d'autres en plus grand nombre, qui ne doivent jamais parvenir à la lumiere, quoiqu'ayant tout ce qu'il faut pour vivre. Tous les hommes en effet, à qui pouvoient donner le jour ceux qui l'ont reçû, tous ceux qu'eussent produits ces hommes, si le Ciel les eût fait naître, tous ont été dans l'origine créés à la fois : un seul instant les a tous organisés : dès-lors ils végétoient ; il ne leur manquoit qu'une ame. Je ne vous laisserai pas ignorer une découverte importante. C'est que ce dépôt précieux réside dans les mâles ; & que les germes de leur postérité ont eu un commencement de vie, avant leur union avec les femelles. Vous en serez convaincu, si vous renouvellez sur les animaux l'expérience célébre, faite avec succès par d'attentifs Observateurs, & décrite dans leurs Ouvrages. J'en supprime ici le détail que le microscope offrira pleinement à vos regards.

Ce merveilleux inſtrument, perfectionné par Leuwenhoek, diſſipe l'obſcurité de la nature. Ce n'eſt qu'une lentille de verre, enfermée entre deux lames de métal, dont l'ouverture répond à ſa groſſeur. Préſentez à cette lentille le plus petit objet, il croît auſſi-tôt, & les parties les plus cachées de ſon tiſſu ſe dévoilent. Jamais ſecours ſi puiſſant n'a ſecondé nos foibles organes. Le microſcope eſt la clef d'un nouveau monde: en développant l'intérieur des mixtes, il nous préſente la matiére ſous une face nouvelle, & l'expoſe ſans voile à notre admiration: ſans lui nous ſommes preſqu'aveugles; il eſt l'œil de notre œil. Bornés auparavant à la ſurface des objets que nous effleurions à peine, nous avons à préſent le droit de pénétrer dans le fond même des êtres. Le ſanctuaire de la Nature n'eſt plus inacceſſible; ce palais, dont nous n'appercevions que les dehors, eſt ouvert. Nos yeux y contemplent les ſources intariſſables de la reproduction, qui conſerve tant d'eſpéces mortelles. Spectacle vraiment digne de fixer les regards d'un ſage: il leur offre des traces d'une ſageſſe toute-puiſſante. La Matiere y devient le miroir de l'Intelligence.

La ſingularité des merveilles que le microſcope vous fait appercevoir, ne doit pas être pour vous une raiſon de les révoquer en doute. Songez qu'une crainte aveugle de l'erreur y précipite; & ne le regardez pas comme un inſtrument trompeur dont les preſtiges vous faſſent illuſion. Les objets ſont tels qu'il vous les montre. Nous lui devons pluſieurs découvertes; mais combien n'en

reste-t-il pas qui se refuseront toujours à notre curiosité? Quand on donneroit à la lentille dix fois plus de force; quand de nouvelles méthodes la rendroient aussi supérieure à elle-même, qu'elle est au-dessus de l'oeil des mortels; toujours insuffisante, toujours inférieure à ce fonds inépuisable d'objets, elle ne pourroit les atteindre tous. Ils échapperoient en foule à sa puissance: c'est beaucoup qu'elle en puisse découvrir une partie.

Le spectacle que vous donnera l'expérience dont je vous parle, est donc un spectacle réel. Toutes les plantes, tous les animaux peuvent également vous l'offrir. De quelle admiration une telle uniformité dans des espéces si nombreuses & si variées ne doit-elle pas frapper votre esprit? Elle prouve que tant d'espéces sont l'ouvrage d'un Auteur commun, dont la Providence s'étend sur toutes. Si vous avez peine à concevoir l'organisation de corps si petits, c'est que vous n'êtes pas attentif aux exemples de semblables merveilles qui vous environnent. Voyez quelle est la petitesse de la Fourmi, du Ciron, de cette populace nombreuse qui ronge les germes des fleurs, de celle qui blanchit la peau violette des prunes, de celle enfin qui couvre les corps prêts à tomber en poussiere. Ajoûtez encore cette espéce de Serpens que nous trouvons dans le vinaigre. Imaginez-vous rien de plus petit que ces imperceptibles animaux? Cependant on ne peut refuser de reconnoître en eux des parties infiniment plus petites; & c'est le nombre, l'ordre, l'usage de ces parties qui les rend ce qu'ils sont, qui en fait de véritables animaux. Ils ont des pattes,

un cerveau, une poitrine, un estomach, un cœur, dans lequel passe & repasse sans cesse un fluide vital, & chacun de ces organes est lui-même un assemblage de particules. Ils ont des fibres, des glandes, des veines, des esprits animaux qui leur donnent le mouvement. Que dis-je ? ils renferment des petits ; ces petits ont des organes, & leurs membres proportionnés à la grosseur du tout, sont en aussi grand nombre que ceux d'une Baleine, que ceux d'un Eléphant. Les différentes parties réellement séparées gardent entr'elles un ordre qui les distingue. Quoique chaque germe en contienne une infinité d'autres, subdivisés eux-mêmes en germes plus petits, qui diminuent dans une juste proportion, cette multitude dont il est l'assemblage n'ajoûte rien à sa grosseur. Combien de cercles concentriques, un cercle ne peut-il pas renfermer, sans devenir plus grand ? La pesanteur d'une once n'augmente pas, parce qu'elle contient des poids plus légers, & plus légers à l'infini. Ne soyez donc point arrêté par la petitesse des objets que je vous présente : songez quelle est la fécondité de la matiere.

Enfin un moyen fort simple de vérifier l'expérience que je vous propose, c'est de la réitérer sur des animaux qui naissent contre l'ordre naturel, comme le Mulet, le Léopard, & plusieurs autres de différentes espéces. Ces animaux sont stériles: quelle en est la raison? L'Antiquité, peu instruite, croyoit l'expliquer en donnant aux productions de ce genre le nom de monstres, & en prononçant que les monstres ne pouvoient engendrer.

C'étoit ſubſtituer, ſelon ſa méthode, des noms à des cauſes : mais nous devons l'excuſer. L'ingénieuſe imagination des Philoſophes n'étoit point encore éclairée dans les ténébres de la Phyſique par le flambeau qui depuis a guidé nos pas : ils ne formoient preſque alors que des conjectures incertaines. L'aurore a diſſipé cette nuit profonde, & la cauſe de la ſtérilité de ces animaux, ainſi que beaucoup d'autres myſtéres, eſt aujourd'hui connue. Le microſcope la dévoile par la différence eſſentielle & frappante qu'il fait voir entre les objets que nous offre cette ſeconde expérience, & ceux que préſente la premiere. En nous montrant pourquoi des animaux, dont l'Etre ſuprême n'a pas créé l'eſpéce, ſont incapables de ſe reproduire, il nous convainc de plus en plus, qu'il n'eſt point de hazard qui puiſſe ſubitement faire éclore des êtres qui n'ayent pas été formés dès la naiſſance du monde. En effet, quelle cauſe rivale de la Toute-puiſſance pourroit donner la vie à ce qui ne l'a pas reçûe de l'Auteur de la Nature, & partager avec le Souverain de l'univers la gloire de la création ?

Je ne m'arrêterai point à réfuter l'objection que ſemble fournir contre ce principe évident la naiſſance même de ces animaux dont nous parlons. Quoiqu'ils ne paroiſſent pas en effet avoir été créés dès l'origine du monde, ils l'étoient cependant, non pas, à la vérité, tels qu'ils ſe montrent à nos yeux, mais ſemblables à leur pere. C'eſt à l'alliance que ce pere a contractée dans une eſpéce différente, qu'ils doivent la forme étrangére ſous laquelle nous les voyons. Pour peu qu'on reflêchiſſe

sur de tels mélanges, il n'est pas difficile de concevoir combien est grande l'altération qu'ils produisent, & quelles en doivent être les suites. Elles influent non-seulement sur la forme primitive de ces animaux, dont ils ne conservent plus que quelques traits, mais encore sur leur fécondité. La substance qu'ils puisent dans le sein d'une mere que la Nature ne leur avoit pas destinée, n'étant nullement propre aux petits qu'ils renferment, ce peuple nombreux se détruit, & l'art seul peut dans la suite renouveller leur espéce ; comme l'art seul a pû la produire. Ils naissent sans espoir de postérité, ainsi que naissent dans nos contrées ces plantes que l'Asie, l'Afrique & le nouveau Monde nous envoyent renfermées dans leurs graines. Elles croissent d'abord, s'élévent, fleurissent même aisément ; mais leur fleur est stérile, parce qu'elles trouvent dans la différence du climat, ou dans celle du terrain des obstacles insurmontables à leurs efforts.

La terre en effet, cette mere commune de tous les végétaux, ne contribue à leur accroissement que par les sucs nourrissiers qu'elle fournit aux graines qu'on lui confie. C'est aux plantes elles-mêmes à verser dans son sein ces graines qui doivent en perpétuer l'espéce, & dont chacune d'elles renferme toujours une multitude nombreuse. On retrouve chez les animaux la même distribution, comme le prouvent en particulier les œufs de Poule. Nous y remarquons un corps jaunâtre placé dans le centre. Enveloppé d'une membrane déliée, il nage dans une substance blanche & molle, au milieu

de laquelle il est suspendu de part & d'autre par des ligamens. Ces ligamens, que le vulgaire prend pour le germe, sont attachés à la membrane qui tapisse immédiatement la coque. C'est de ce jaune que se nourrira le petit qui doit éclore, lorsque l'union du Coq avec la Poule l'aura rendu fécondé. Cet aliment qui le fera croître, étoit avant cette alliance renfermé dans l'oeuf de la mère: mais sans cette alliance l'oeuf eût été stérile. En vain l'eût-elle couvé sans cesse; jamais il n'auroit rien produit de vivant. Vous ne pouvez donc trop admirer la Sagesse divine dans ce partage qu'elle a fait entre les deux sexes. Elle a renfermé dans l'un ce qui doit renouveller chaque espéce, pendant que l'autre posséde seul ce qui peut nourrir les petits, & leur donner l'accroissement nécessaire.

Aussi voyons-nous en eux un desir égal de s'unir pour la propagation de leur espéce: desir naturel, qui met à mes yeux dans le plus beau jour la Providence toute-puissante de l'Etre suprême. En l'inspirant aux animaux, il assuroit à la terre pour une longue suite de siécles la conservation de cette multitude innombrable dont elle est peuplée. Cette passion si vive se fait sentir en même-tems aux deux sexes; mais la saison en est différente, selon la différence des espéces, à l'exception d'un petit nombre, qui n'ont point de tems marqué. Quelques-unes s'accouplent pendant six mois de l'année; d'autres n'en ont qu'un pour s'unir; la saison de l'hymen pour la plûpart est le Printems. Ce n'est que vers sa fin que les Poissons commencent à ressentir cette ardeur féconde,

lorsque l'air a communiqué sa chaleur aux fontaines, aux fleuves, aux mers. L'humide empire est alors embrasé : alors, pour parler le langage de votre Poëte, Venus rentre au sein des eaux ; on voit nager la troupe des Amours. Dans l'Automne, cette violente passion trouble le repos des Cerfs timides ; & les cris dont ils font pour lors retentir nos forêts, annoncent leurs transports. Ainsi la Nature, en plaçant dans les saisons différentes la multiplication des différentes espéces, soumet l'année presqu'entiere aux loix de l'Amour. L'Hyver seul est oisif ; & le froid qu'il raméne semble replonger les animaux dans un stérile engourdissement. Telle est aussi la régle qu'elle s'est prescrite dans la production des plantes. Une succession rapide remplace les unes par les autres, & varie sans cesse la scéne de l'univers. Les fleurs embélissent le Printems ; les moissons & les fruits leur succédent dans les saisons suivantes ; & la terre fatiguée se repose pendant l'Hyver.

Mais de ce que les feuilles ne paroissent que dans une certaine saison ; de ce qu'un arbre ne produit la plûpart de ses branches qu'au bout de quelques années, vous concluez peut-être que ces parties naissent en effet, quand elles se montrent, & que destinées à l'ornement de l'arbre, plutôt qu'essentielles à sa nature, elles sont moins anciennes que lui. De cette conséquence je vous vois inférer, que les plantes ne fournissant des semences que dans un certain tems, les graines sont dans le même cas que les feuilles & que les branches, & doivent être regardées comme des productions nouvelles. Mais ce

raisonnement, Quintius, est détruit par tout ce qui précéde. Ces parties que vous croyez en quelque sorte étrangéres à la plante, ont réellement la même origine qu'elle. Les feuilles, quoiqu'elles ne s'épanouissent que dans un certain tems, étoient néanmoins renfermées dans le corps de la plante, sont nées avec elle, avoient dès l'instant de sa naissance & leur principe, & leur forme particuliere. A combien plus forte raison le germe lui-même, où réside la plante entiere, devoit-il exister alors? Pourquoi donc ne se montre-t-il que plus tard? Cette lenteur a ses causes, & vous les découvrirez en étudiant l'organisation des plantes. Vous verrez que la séve qui les arrose, est obligée de mesurer son action à la foiblesse des canaux qu'elle parcourt; que les orifices de quelques-uns d'entr'eux sont d'abord trop étroits pour lui donner un libre passage, & que ce n'est qu'au bout de plusieurs circulations, qu'elle peut se faire jour au travers, pénétrer jusqu'au lieu où résident les graines, les développer & les rendre fécondes.

Lorsque le terrible Aquilon usurpant l'empire des airs, a ramené les noirs frimats, & défiguré la face de l'univers, tout gémit, tout est plongé dans les ténébres. Les Oiseaux sont muets; la terre dépouillée n'offre qu'un spectacle hideux; quelques rayons foibles & décolorés percent à peine les nuages, & répandent au lieu de jour un sombre crépuscule. Les troupeaux languissent dans leurs étables; les bêtes sauvages dorment au fond de leurs retraites; oisif dans sa chaumiere, le Berger s'y défend contre le froid; les ruisseaux cessent

de couler; les arbres n'ont plus de feuilles; la campagne a perdu ses charmes. Il régne dans toute la Nature un morne silence: enchaînée sous des monceaux de neige, elle est dans une léthargie peu différente de la mort. Mais à peine le Soleil plus radieux a fait croître les jours & revivre le Printems, que les chaudes haleines des Zéphirs fondent l'écorce des eaux, & rompent les glaces qui couvroient la terre. Une douce chaleur s'insinue dans le sein des corps; les liens qui retenoient la Nature captive se relâchent, & l'année renaissante lui rend toute sa beauté.

Ainsi dorment ensevelis dans les plantes & dans les animaux les germes qui doivent les reproduire, jusqu'à ce que la force de l'âge les tire de l'assoupissement; mais leur existence n'en est pas moins réelle. Tout ce que la nouvelle saison fait éclore pour revêtir un arbre dépouillé par les hyvers, doit, il est vrai, son accroissement à la douce chaleur du Printems, à l'abondance des rosées, aux favorables influences d'un Ciel pur: mais l'accroissement excepté, de tant de parties diverses, il n'en est aucune qui n'existât pendant la rigueur des frimats. Leur petitesse les rendoit alors imperceptibles: immobiles & sans action, elles étoient resserrées au centre du germe qui les renfermoit. Dévéloppées par la fermentation, elles sont maintenant visibles à nos yeux. C'étoit autrefois des ébauches; ce sont aujourd'hui des corps. Voyez cet Eléphant, dont le dos énorme porte des tours remplies de soldats; ce monstrueux animal, que l'on ne peut mieux comparer qu'à celui dont les

vaſtes flancs renfermoient les deſtructeurs d'Ilium. Il étoit petit en naiſſant, plus petit encore dans le ſein de ſa mere : mais combien l'étoit-il davantage, renfermé dans le premier de ſon eſpéce. Ce Chêne, dont la tête eſt voiſine du Ciel, dont les profondes racines touchent à l'empire des Morts, dont les branches touffues étendent au loin leur ombre; tel en un mot, que celui dont un ſonge offrit l'image au Monarque de Babylone; ce Chêne étoit autrefois un Gland. Que dis-je? il n'en étoit pas la milliéme partie. Renfermé avec une foule d'autres dans l'arbre qui produiſit ce Gland, il formoit dès-lors un arbriſſeau diſtinct & parfaitement organiſé. Pour devenir ce qu'il eſt, il ne lui manquoit, comme nous l'avons dit, que le développement. Ainſi cette Nation, *plus nombreuſe que les Etoiles du Ciel*, qui jadis libre & ſouveraine habitoit la Paleſtine, & dont nous voyons aujourd'hui les reſtes eſclaves & diſperſés dans toutes les régions de la terre, le Peuple Hébreu a ſubſiſté tout entier dans Abraham. Réunis dans ce pere commun, lors même qu'il étoit encore à la mammelle, ſes innombrables deſcendans ont repoſé dans le même berceau que lui.

VII. Mais, me direz-vous, rien n'eſt ſi délicat, ſi ſujet à des viciſſitudes ſans nombre, que les particules dont les germes ſont compoſés. L'ordre qu'elles gardent peut être renverſé; leur qualité même s'altére facilement. Les germes tirent leur ſubſiſtance d'une multitude de corps étrangers, dont la nature eſt toujours

différente & ſouvent contraire. Comment eſt-il poſſible qu'ils ſe maintiennent, comme ils ſont, pendant tant d'années, & que malgré tant d'atteintes, ils conſervent leur forme & leur propriété? Cette durée, Quintius, eſt l'effet de leur état de compreſſion, & du grand nombre de tuniques qui les enveloppent. D'ailleurs, ne croyez pas qu'ils doivent tous éclore. Sur cent mille, à peine un ſeul voit-il le jour. La plus grande partie du peuple immenſe qu'ils renferment, meurt avant que de naître. Après s'être tirés avec peine d'un labyrinthe de détours, prêts à ſe montrer enfin, & parvenus à cet inſtant qui doit manifeſter leur exiſtence, ils périſſent, comme ce vaiſſeau qui fait naufrage dans le port; ils perdent à l'entrée de la vie, l'eſpérance de vivre jamais. Malheur irréparable que cauſe ou la deſtruction du corps qui renfermoit les germes, ou celle des germes eux-mêmes. Le coup qu'ils reçoivent, frappe en même-tems l'innombrable multitude que renfermoit chacun d'eux. Ainſi lorſqu'un Navire eſt englouti par les abymes de la mer, tout ce qu'il porte diſparoît avec lui, ſubmergé par la même tempête.

Que dirai-je de l'impreſſion funeſte, & preſque toujours mortelle, que fait la vieilleſſe ſur ce peuple fragile, du ravage qu'y cauſent les maladies; celle principalement, qui portée du fond de l'Amérique en Europe, venge le nouveau Monde de la perte de ſes richeſſes, & punit l'avarice de leurs injuſtes raviſſeurs, en infectant la ſource même de la vie: affreuſe contagion, dont le venin empoiſonne les traits de l'Amour, déja ſi

redoutables par eux-mêmes. Conſidérez de plus, tout ce qui périt à chaque inſtant dans la vaſte étendue de l'univers. Que de routes frayées vers le trépas ; que de précipices, que d'abymes creuſés de toutes parts ; que de ſanglantes guerres entre les infortunés Mortels ; combien d'animaux ſauvages & voraces répandus ſur la terre. Voyez preſque tout ce qu'elle produit, ſe conſumer ſans eſpoir de renaître. Ce Bœuf, lorſqu'il broute dans une prairie l'herbe naiſſante, n'en épargne pas les germes : il s'en repaît, prêt à ſervir lui-même de pâture à d'autres. La Colombe vit de grains; l'Epervier dévore la Colombe. Les troupeaux naiſſent, & les bleds s'élévent pour la nourriture de l'homme. La terre eſt peuplée de corps, dont les uns ſe renouvellent par la deſtruction des autres. Tout être mortel ne vit que de rapines, & doit à ſon tour ſervir de proye.

C'eſt préciſément à cauſe de cette fragilité, que l'Auteur de l'univers a renfermé dans une ſeule graine des ſemences ſi nombreuſes. Il ſçavoit que la plus grande partie périroit de mille morts différentes. Ainſi, pour empêcher que des eſpéces peu durables ne fuſſent bientôt détruites, il a voulu que chacun des germes primitifs ſortît de ſes mains, rempli d'une multitude de germes, dont quelques-uns deſtinés à ſurvivre aux autres, & comme échappés au naufrage univerſel, pûſſent conſerver les eſpéces. Cette multitude s'apperçoit ſenſiblement chez pluſieurs animaux; & quoique, moins viſible dans la plûpart, elle eſt réelle dans tous. Autant on voit d'épics ſur la terre, la veille d'une abondante

moisson, de feuilles dans les forêts, de sable sur les bords de la mer, autant vous devez croire de germes rassemblés dans un corps, quel qu'il soit. C'est dans la création de corpuscules imperceptibles que la Puissance suprême éclate avec le plus de magnificence. Dieu s'y montre plus grand à mes regards, que dans le vaste Temple des cieux, qu'au milieu du brillant cortége des Astres.

Que votre imagination, je le répéte, ne se rebute pas à la vûe de cette foule d'êtres vivans concentrés dans l'intérieur d'un corps si petit. Connoissez-vous les bornes de la matiere? Ses dehors vous paroissent infinis, lorsque votre oeil parcourt la prodigieuse étendue des espaces célestes; lorsqu'il s'égare dans leur immense profondeur. Quelle que soit la distance des Astres les plus reculés, vous concevez toujours de la matiere au-delà d'eux. Mais l'intérieur de la matiere ne vous paroîtra pas moins infini, si vous essayez de la décomposer, si vous prétendez trouver un point, où elle soit sans parties. Qu'on la multiplie, qu'on la divise, en vain se flatte-t-on d'en atteindre les extrémités.

Puis donc que chaque partie de la matiere est matiere, est un corps étendu & figuré, parmi ce grand nombre de particules, que l'intérieur des plantes & des animaux dérobe à nos regards, pourquoi n'en pas concevoir plusieurs, non-seulement divisibles, & petites à proportion de leur nombre, mais organisées, travaillées avec art, par la main sçavante du Créateur, & qui contenues les unes dans les autres, soient le principe de la reproduction

reproduction de ces êtres ? Ce n'eſt pas une ſuppoſition arbitraire : l'expérience la confirme. Au retour du Printems, nous voyons l'écorce de ces arbuſtes, qui font l'ornement de nos parterres, ſe couvrir de boutons. A peine cette pourpre brillante, dont le vif éclat commence à ſe diſtinguer au milieu des feuilles, à peine a-t-elle la force de percer la délicate & légére enveloppe qui la couvre. Cueillez ce bouton : ce n'eſt pas encore une fleur ; c'eſt l'ébauche d'une fleur naiſſante : il n'a pas ce qu'auroient pû lui donner les ſucs de la terre & la chaleur du Soleil. Ouvrez-le, & conſiderez-en d'un œil attentif les replis intérieurs. Vous y trouverez cent couches de feuilles, & tout ce que cette roſe, en s'épanouiſſant, auroit offert au ſouffle empreſſé des Zéphirs, ſi votre main n'eût abregé ſes jours.

Elle renferme auſſi dès-lors au fond de ſon calice les ſemences qui devoient être le gage d'une poſterité nombreuſe : il ne manque à ces germes féconds que la maturité. Examinez-les avec un microſcope ; vos yeux découvriront une merveille digne de toute votre admiration. Au ſommet d'une graine imperceptible, vous appercevrez dans leur ordre naturel toutes les parties de l'arbriſſeau qui devoit en ſortir ; vous verrez la racine diſtinguée des branches. Que dis-je ? ſi vos yeux pouvoient pénétrer juſqu'au fonds de ces inacceſſibles retraites, vous verriez de ſecondes graines contenues dans les premieres, des germes enfans les uns des autres. Mais l'eſprit va plus loin que les ſens, & s'ouvre l'intérieur des objets les plus cachés. Vous concevez enfin

de ſi grands myſtéres. Un ordre merveilleux offre à vos regards cette foule innombrable d'hommes créés à la fois, que le Créateur a renfermés dans un germe unique. Source intariſſable, où les différens âges puiſent ſucceſſivement les générations : chaîne immenſe que les ſiécles étendent & développent, à meſure qu'une révolution rapide les renouvelle. Vous la voyez, cette multitude infinie renfermée dans un ſeul : de ce ſeul homme vous voyez naître un peuple, d'où ſortiront des peuples à l'infini.

Mais tout ceci n'eſt pas particulier à l'homme ; il convient également à tout corps organiſé, qui naît pour mourir. Ce que j'ai dit de la roſe, doit s'entendre auſſi des autres fleurs, de toutes les herbes dont la verdure embellit nos campagnes, de ces graines que la terre n'accorde qu'aux travaux opiniâtres du Laboureur. Vous devez enfin l'appliquer à tous les arbres, à ceux qui ſe courbent ſous le poids de leurs fruits, comme à ceux dont la tête touffue ombrage le ſommet des montagnes. Dans un ſeul raiſin ſont renfermées des vignes entieres, & le ſep de ces vignes eſt chargé de grappes. Un grain de froment contient pluſieurs récoltes : ainſi des autres plantes. Tout ce que le vulgaire regarde comme une production nouvelle, exiſtoit avant que d'éclore ; il étoit alors caché ; il ſe montre aujourd'hui.

VIII. TOUTES ſortes de terrains ne ſont pas également propres à produire toute eſpéce de fruits ; la

fécondité n'eſt pas par-tout la même. Voyez les plaines de la fertile Méſie ; voyez les champs qu'arroſent les inondations réguliéres du Nil. D'heureuſes moiſſons y répondent à l'excellence du terroir : des forêts de chalumeaux flottant au gré des Zéphirs peuvent ſoutenir à peine leur tête appeſantie : la terre porte avec joye ce riche fardeau, & l'abondance verſe dans ces climats d'inépuiſables tréſors. D'un autre côté, combien de triſtes campagnes ne ſont-elles pas déſolées par une ſoif affreuſe, ou par une exceſſive humidité ? Des tiges avortées, maigres, ſans conſiſtance, s'affaiſſent & ſe flétriſſent : la terre languiſſante leur refuſe la nourriture néceſſaire, & des épics clairſemés ne dérobent point la vûe des ſillons. Près de là on apperçoit une vile chaumiére ; c'eſt le ſéjour de l'indigence ; une livide pâleur, une voix plaintive, des yeux toujours mouillés de larmes, des vêtemens ſales & déchirés l'annoncent au premier regard.

Cependant la moiſſon la plus abondante, auſſi-bien que la plus ſtérile, peut être produite par la même ſemence. Ce n'eſt donc pas aux graines, c'eſt à la terre qu'il faut attribuer la raiſon d'une différence ſi marquée. Elle vient de ce que la terre ne renferme pas aſſez de ſels, ou de ce que ceux qui réſident dans ſon ſein ſont trop ou trop peu diſſouts. En effet, le développement des graines eſt une ſuite de leurs propres efforts, ſecondés par l'action des ſels, & ſurtout par celle du nitre. Sans le nitre, tant de parties mille fois entrelaſſées les unes dans les autres ne peuvent s'étendre inſenſiblement,

ſe dégager du centre de ce germe qui les contient, & s'élever à une juſte hauteur. Ainſi privées de ce ſecours, à peine quelques-unes de ces plantes ont-elles pû rompre leurs liens, vaincre les obſtacles qui s'oppoſoient à leur accroiſſement, & parvenir à voir le jour. Leur tête a commencé, mais en vain, à ſe montrer. Leurs progrès ont ceſſé dans l'inſtant. Un ſommeil léthargique s'eſt appeſanti ſur elles, parce qu'elles ſe ſont abreuvées de ſucs mal digerés, ou qu'une chaleur exceſſive a porté le feu dans leur tige, alterée déja par la ſéchereſſe. De là vient la ſtérilité d'un fonds, & le mauvais état de ce qu'il produit.

Qu'un champ ſoit au contraire éclairé par un ſoleil temperé; qu'une pluye douce en étanche ſouvent la ſoif; qu'à l'avantage de cette heureuſe expoſition, il joigne celui de renfermer un grand nombre de parties ſalines & ſulphureuſes, ce champ vous comblera de richeſſes, & ſçaura vous rendre avec uſure les grains que vous lui confierez. L'eau qui diſſout ces ſels & ces ſouffres, miſe en mouvement par la chaleur, les fait bientôt fermenter, & les porte dans les canaux de la plante. A l'aide de ce véhicule ils dénouent le germe, ouvrent ce tréſor précieux, agitent tous les corpuſcules qu'il renferme, & les pouſſent au dehors. En les dégageant de leurs liens, ils nourriſſent l'intérieur de la plante, & la mettent en état d'étendre au loin ſes racines, & de pouſſer une tige chargée d'épics. Ainſi croiſſent toutes les plantes, tous les arbres, & généralement tous les végétaux.

De ce qui précéde, il ſuit évidemment que, plus les ſels agitent l'intérieur du germe, & développent ce point imperceptible où ſont concentrées tant de richeſſes, plus les épics doivent être nombreux, & les moiſſons fertiles. Mais elles trompent l'eſpérance du Laboureur, lorſque ces plantes ébauchées que renferme la ſemence, languiſſent dans le ſein du repos, & que du fonds ſtérile d'une terre oiſive, il ne ſort rien qui les ébranle, qui par des ſecouſſes réitérées les arrache au ſommeil. A ce ſommeil profond ſuccéde bien-tôt une mort funeſte. On voit périr une famille naiſſante, qui dans la ſuite eût pû former un peuple nombreux, ſi elle eût rencontré, dans une terre propre à la faire éclore, des ſucs dont l'abondance & l'activité l'euſſent ſecondée.

Ne vous repoſez donc pas entiérement ſur la Nature : elle ne dédaigne pas le ſecours de l'art. Prête à couronner nos efforts, elle aime à nous montrer toute l'étendue de ſes propres forces. Avant que de ſemer vos grains, trempez-les dans une eau que le fumier, le nitre, & les cendres de pluſieurs plantes auront remplie de ſels volatils. Bien-tôt vous verrez ces grains, quoique confiés à un fonds de médiocre valeur, ſe multiplier par une fécondité qui tiendra du prodige. Il en ſortira d'un ſeul juſqu'à deux, trois & quatre mille ; tant eſt grande la vertu de ce ſel ! Pluſieurs tiges s'élevant à la fois ſur un ſeul pied, comme ces rejetons que pouſſe un ſaule dont on a coupé le ſommet, formeront une petite forêt, qui portera ſon ombre à quelque diſtance.

Mais le ſel de nitre ne peut ni produire le froment ; ni donner à chaque grain le principe de ſa fécondité. Cette multitude que nous voyons éclore ne doit pas ſa naiſſance aux rayons du Soleil, au ſouffle des Zéphirs, à la pureté de l'air, aux pluyes, aux roſées, à la qualité du terrain. Toutes ces cauſes contribuent ſans diſtinction à l'accroiſſement de tous les végétaux ; elles ſont communes à toutes les plantes. Si les productions de la terre ſont ſi variées, ſouvent même ſi contraires, cette diverſité vient de la différente nature des corps qui lui ſont confiés. Ne voyons-nous pas en effet d'utiles ſpécifiques croître à côté de poiſons dangereux, l'aconit auprès du dictamne, la ciguë mêlée avec des parfums ? Le même jardin porte des plantes de toute eſpéce, qui ſont arroſées par les mêmes pluyes, expoſées aux mêmes rayons du ſoleil. C'eſt ainſi que la proye qui nourrit un Lion pouvoit ſervir à la pâture d'un Aigle. Cette ſubſtance étrangere ne les fait pas ce qu'ils ſont : elle les entretient & leur donne l'accroiſſement. Diſons la même choſe des alimens qui renouvellent les muſcles, les nerfs, les membranes, les os, les fluides mêmes de notre corps. Ils prennent la figure de chaque partie, loin de la lui donner. A plus forte raiſon ne fabriquent-ils pas les organes intérieurs ; ils ne font que s'incorporer avec eux.

Des cauſes étrangéres ne peuvent donc créer aucune ſemence ; elles ne ſont capables de former ni des eſpéces, ni des individus. Ainſi lorſque vous voyez un grain de bled rendu fécond par une légére ſaumure, ſe

multiplier à ce point, concluez qu'au fond de chaque germe résident des germes innombrables, & qu'ils en sortent, toutes les fois qu'une force suffisante leur donne la vie & le mouvement. Au reste, la plante qui porte le froment & les autres herbes que le court espace d'une année voit naître & mourir, ne fournissent pas les seuls exemples d'une si prodigieuse fécondité. Vous ferez avec un égal succès la même épreuve sur la vigne, sur cet autre ornement de la campagne, les délices de l'homme, comme le bled est sa nourriture. Arrosez-en la racine avec une semblable liqueur, elle vous produira des raisins en abondance & d'un goût merveilleux. Vous croirez voir les fertiles côteaux du Tmole transportés dans vos jardins. Des grappes aussi grosses que celles des vignes de la Palestine pendront à vos treilles, & vous boirez un vin comparable à celui de Tokai, supérieur aux vins si vantés de Falerne & de Capouë. Quelle est la cause de ce prodige? La vigne depuis longtems avare des trésors qu'elle renfermoit, & jusques là cultivée d'une maniere trop simple, laisse alors échapper à la fois de son sein une multitude de germes, qui mis en réserve pour d'autres années, ne se feroient développés que successivement, ou plutôt eussent été détruits par l'âge. Ce qui la force à cette libéralité, c'est l'impulsion du nitre, & l'humide influence des esprits volatils dont elle tire une abondante nourriture. Ne croyez pas qu'un si grand effort tarisse cette source, & lui fasse perdre sa fertilité naturelle. Il ne l'affoiblit en rien. Cette vigne, sans s'épuiser, payera tous les ans

le même tribut. Long-tems jeune, rendue plus riche par ſes profuſions mêmes, elle entretient ſa vigueur par le ſecours de l'agent qui la fertiliſe ; & ce n'eſt que fort tard, qu'elle reſſentira les triſtes atteintes de l'âge.

J'ai prouvé que dans chaque individu réſide toujours le principe de ſon renouvellement. Mais ſi les plantes fourniſſent des ſemences, les ſemences renferment auſſi des plantes. Une branche auroit-elle des feuilles, le fruit ſuccederoit-il à la fleur, ſi les parties qui doivent former & ces feuilles & ce fruit n'étoient depuis long-tems tracées & diſtinguées dans la graine ? Vous m'objecterez en vain que quelques arbres, au lieu d'être produits par la ſemence, le ſont par une branche ſéparée de la tige, ou qu'ils renaiſſent de la racine même. Dans les branches, dans les racines, coule le même fluide dont l'intérieur du tronc eſt arroſé. Ce fluide roule dans ſon ſein des germes ſans nombre. Il s'éléve inſenſiblement par les fibres juſqu'au ſommet des branches, s'y raſſemble dans une eſpéce de réſervoir, s'y perfectionne & s'y mûrit par la chaleur. Ne peut-il pénétrer juſques-là, il ſe fait jour au dehors ſur la route : il perce l'écorce à laquelle il s'attache comme une gomme tranſparente, & forme ces boutons luiſans que nous nommons des yeux. Ce ſuc remplit tous les rejettons ; il inonde toutes les racines, & le corps entier de l'arbriſſeau. C'eſt une liqueur fertile qui s'accroît en même-tems que lui. Augmentée ſans ceſſe par les alimens continuels que lui fournit la terre, elle aime à ſe répandre dans un plus grand eſpace. Ses parties long-tems

resserrées se dégagent insensiblement, s'étendent, deviennent plus actives à mesure qu'elles se développent, & s'insinuant dans toute la capacité du tronc, elles portent des germes dans tout ce qu'elles arrosent.

Telle est l'unique cause du succès dont l'homme s'est vû récompensé, lorsque plein d'une noble hardiesse il entreprit de donner des loix à la Nature; de corriger le vice d'une plante; & de faire adopter aux arbres des fruits d'une autre espéce. Si la nouvelle branche qu'on insére, soit en fente, soit en écusson, ne renfermoit dès-lors le principe & l'ébauche de tout ce qui doit en sortir, si elle ne les avoit pas reçus de l'arbre dont elle fut originairement partie, conserveroit-elle sur un fonds étranger les qualités qui lui sont propres? Y formeroit-elle, si je l'ose dire, un établissement durable pour sa posterité? Le pied sur lequel vous l'avez entée ne lui fournit que la nourriture. Comment pourroit-elle donc produire tous les ans les feuilles, les fleurs, les fruits de son espéce, & devenir même la tige d'autres branches propres à être entées comme elle? Comment un tronc d'arbre sauvage auroit-il une tête si belle? Etoit-il destiné par lui-même à se courber sous le poids des fruits? Ces branches renfermoient donc avant la greffe tout ce que vous voyez en éclore. Elles ont des nœuds; & c'est là que résident leurs productions ébauchées. La tumeur de ces nœuds annonce un grand nombre de rejettons.

Je dis la même chose de ces plantes qui croissent dans un fonds marécageux, ou dans les eaux, de celles que

vous voyez naître d'elles-mêmes dans les campagnes ou dans les lieux incultes, comme les ronces, les épines, & tant d'herbes nuiſibles à l'homme. On ne les a point ſemées ; perſonne ne les cultive : cependant ne croyez pas que la terre, en les produiſant, rende ce qu'elle n'a pas reçû. Quelque part qu'elles s'élévent, leurs germes y ont été portés ou par les vents, ou par la pluye, ou par les oiſeaux. Tout a ſa graine, juſqu'à la mouſſe. Le Gui naiſſant ſur l'écorce d'un vieux Chêne, cette plante paraſite à laquelle le bois d'un arbre étranger ſert de terre, & dont la vie eſt un larcin, le Gui même a ſa ſemence. Le Champignon, la Fougere, ont la leur, quoiqu'elle échappe aux yeux les plus perçans. C'eſt une pouſſiere imperceptible qui ſe cache dans les plis des feuilles, & juſques dans leurs rides. N'attendez donc aucune production ſans germe. Une expérience facile vous convaincra de cette vérité. Placez dans un lieu découvert, un vaſe rempli d'une terre vierge : étendez deſſus une gaſe dont le tiſſu ſoit aſſez lâche pour donner un libre paſſage à l'air & aux rayons du Soleil, mais aſſez ſerré pour être impénétrable aux graines que le vent pourroit y porter. Vous arroſeriez en vain cette terre pendant toute une année : elle demeureroit éternellement ſtérile.

Aveugles Philoſophes, qui ſouteniez autrefois que la corruption de la matiere engendroit des inſectes, vous n'avez pas connu l'ordre invariable établi dans la génération de tous les êtres. Eſt-ce ainſi que vous avez pû croire la Nature inconſtante, capricieuſe, capable de

s'écarter du plan qu'elle s'eſt preſcrit, & ſur cette fauſſe idée bâtir un ſyſtême monſtrueux ? Apprenez que les loix primitives ſont immuables, que rien ne ſe ſouſtrait à leur pouvoir, que les mouvemens une fois imprimés à la machine de l'univers par la main de ſon Auteur ne peuvent s'altérer, que le hazard ne peut ni leur ſuppléer, ni les détruire. La Nature ne varie point : elle n'eſt pas inconſéquente. Toujours d'accord avec elle-même, toujours ſimple, malgré la prodigieuſe diverſité de ſes opérations, elle marche d'un pas égal à l'éxécution de ſes projets. Tous les animaux, tous les végétaux naiſſent & ſe reproduiſent d'une maniere uniforme. Pourquoi trouvons-nous un navire rempli de ces animaux dont nos maiſons ſont infectées ? C'eſt qu'il s'en eſt gliſſé quelques-uns dans ce vaſte édifice, pendant qu'on le bâtiſſoit ſur le rivage. Ils s'y multiplient, & bien-tôt cette ville flotante en eſt toute peuplée. Les vermiſſeaux, dont nous voyons couverte la peau d'un fruit qui ſe corrompt, ne naiſſent pas de ſa corruption. Ils y étoient renfermés auparavant, quoique leur petiteſſe les rendît inviſibles. Toutes les parties de ce fruit venant enſuite à ſe diſſoudre, à fermenter, ils croiſſent, ou ſortent de leurs œufs : ce qui ſe fait promptement ; car les animaux dont la vie ſera courte, ſont bien-tôt tout ce qu'ils doivent être : l'accroiſſement des autres eſt plus tardif. Des obſervations exactes ont auſſi détrompé ſur l'origine d'un oiſeau de mer, connu ſous le nom de *Bernacle.* Sa forme approche de celle d'un Canard. On le trouve le long des côtes des Iſles

Britanniques, auprès des débris de vaisseaux minés par la vieillesse & par les flots de la mer, ou sur des tas d'algue marine. Le vulgaire ignorant & grossier a longtems crû qu'il se formoit de la pourriture du bois : mais enfin on a reconnu que cet oiseau sortoit, comme tous les autres, d'œufs propres à son espéce, déposés sur le bois, sur des monceaux d'algue marine, ou dans des coquillages. La pourriture n'est donc pas la semence de ces animaux, mais simplement leur berceau.

S'il étoit vrai, comme le raconte un grand Poëte, que les entrailles putréfiées d'un Taureau meurtri de coups engendrassent des essains d'Abeilles, il faudroit donner à ce fait la même explication. Elles ne sortiroient du corps de ce Taureau, que parce qu'il auroit, en paissant dans les prairies, avalé les œufs qui les renfermoient. Un humide fossé rempli d'une fange impure produit des animaux : on trouve dans un étang des poissons qui lui sont étrangers. C'est que les œufs de ces animaux ont été déposés dans ce fossé, que ceux de ces poissons l'ont été sur l'eau de cet étang. De ce que la cause d'un effet vous paroît difficile à comprendre, de ce qu'elle se refuse à toutes vos recherches, ne concluez pas que cet effet n'a point de cause. Ayez recours à celles qui sont connues, & suivez sans balancer la Nature par la voye qu'elle vous trace. Des conjectures plus solides vous conduiront enfin par cette route à la découverte des mystéres que vous ignorez, & les exemples mêmes vous feront tirer de justes conséquences.

Jettez les yeux ſur toutes les eſpéces de quadrupedes; ſur ces bêtes féroces qui ſont la terreur des forêts, ſur celles que la frayeur dérobe à notre approche, ſur ces paiſibles animaux accoutumés à nos demeures. Parcourez les oiſeaux, les inſectes, les reptiles; faites le dénombrement de tout ce qui peuple la mer; conſidérez & les coquillages & les amphibies. De tant d'êtres divers, il n'en eſt aucun qui ne ſoit le fruit de l'union des deux ſexes. C'eſt ſans fondement que les Anciens donnoient à ce Ver aveugle, qui ſe creuſe une retraite dans la terre, le privilège de ne devoir qu'à lui ſeul la propagation de ſon eſpéce. On a cru que réuniſſant à la fois les deux ſexes, ce Ver ſe fécondoit lui-même, & l'on a dit la même choſe du Limaçon, de ce coquillage qui tranſporte en rampant ſa demeure, & dont l'écume trace les pas ſur la terre. Quoiqu'androgynes, ces animaux, s'ils ne s'accouplent, demeurent ſtériles, & leur poſtérité périt avant que d'éclore. Peut-être d'autres Vers ont-ils auſſi reçû cette double faculté; mais aucun d'eux, aucun des êtres vivans ne voit le jour, ſans le devoir à un pere. Tous ont des aïeux, des biſaïeux, une longue ſuite d'ancêtres, ſi dans chaque eſpéce vous en exceptez un ſeul, que la main toute-puiſſante du Créateur a formé ſans germe, lui confiant tous ceux qui devoient, en ſe développant, peupler la terre dans la ſuite des ſiécles.



SOMMAIRE

DU LIVRE HUITIE'ME.

Le Poëte ayant pour but de recueillir & de développer les preuves les plus frappantes de l'existence de Dieu, il ne pouvoit manquer d'ouvrir les yeux de son Lecteur sur le grand spectacle de l'univers, dont la structure, la forme, les loix portent l'empreinte visible d'une cause souverainement intelligente. Tel est l'objet du huitiéme Livre : on doit le regarder comme un Traité d'Astronomie.

I. *L'Auteur reléve d'abord l'utilité de cette science : il en fait l'histoire abregée ; compare aux grands hommes qui se sont le plus distingués dans cette brillante carriere, les Philosophes Epicuriens ; oppose aux découvertes des premiers, les erreurs grossieres des seconds. Après cette introduction, il donne le précis des trois principaux Systêmes, qui portent les noms de Ptolemée, de Copernic & de Tychobrahé.*

II. *Quoique l'objet principal de son Ouvrage ne*

l'oblige pas à prendre de parti entre ces opinions, il déclare que l'amour du vrai le détermine en faveur de celle de Copernic. Cet Astronome place le Soleil au centre, ne lui donne d'autre mouvement qu'une continuelle rotation sur son axe, & fait décrire autour de lui de vastes orbites à la terre & à toutes les planétes, qu'il suppose tourner en même-tems sur elles-mêmes. Le Poëte joint à l'exposition détaillée de ce Systême les additions que Descartes y fit en l'adoptant; c'est-à-dire, la célébre hypothése des tourbillons qu'il présente en peu de mots dans cet article, pour la développer ensuite avec plus d'étendue.

III. *Le troisiéme article renferme les preuves indirectes du Systême de Copernic. Ce sont les objections que l'Auteur propose contre celui de Ptolemée: objections sans réponse, dont l'une est le peu d'accord des révolutions célestes dans cette hypothése, avec la loi découverte par Kepler.*

IV. *L'opinion de Copernic est au contraire parfaitement conforme à cette loi, regardée par les Astronomes comme un principe certain, depuis que le célébre Cassini l'a vérifiée. L'Auteur développe ici cette preuve directe, qui n'est pas la seule. Il avoit déja fait valoir la simplicité de ce Systême, & la maniere nette & facile*

facile dont on y explique les stations & les retrogradations des Planétes, ainsi que quelques autres apparences, inexplicables dans celui de Ptolemée. Le reste de cet article donne la raison physique.

Du mouvement des Planétes, dont les Cartésiens attribuent la cause à celui du Soleil même sur son axe;

De la différence qui se trouve entre la vîtesse de ces corps, la durée de leurs révolutions annuelles, & leur éloignement du centre;

Enfin, de leur Aphelie & de leur Perihelie.

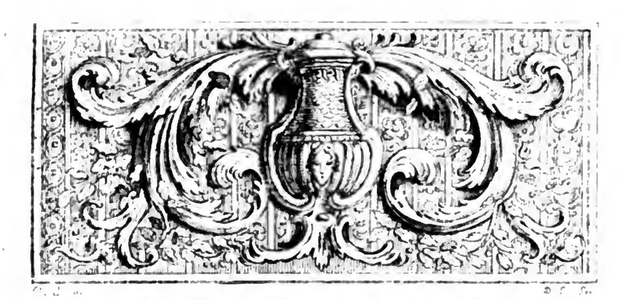
V. *L'Auteur entreprend d'expliquer ensuite la cause du mouvement diurne de la terre, & celle de cette période de 26000 ans que nous attribuons aux Etoiles fixes. Il répond aux Objections des Neiwtoniens contre l'existence de la matiere subtile, & propose à ce sujet diverses conjectures sur les Cométes.*

VI. *La différence des tems que les Planétes employent à tourner sur elles-mêmes, l'inclinaison de l'axe terrestre par rapport à l'écliptique, le parallelisme de ses positions, le retour des Equinoxes, des Solstices, des Saisons de l'année, sont autant de Problêmes que*

l'Auteur résout avec la plus grande clarté, selon les principes de Descartes & de Copernic.

VII. *Enfin dans un dernier article, il parle du tourbillon particulier dont la terre est le centre; des mouvemens de la Lune, qui placée dans ce tourbillon, est le satellite de notre globe; & des éclipses, soit de Lune, soit de Soleil. De courtes réflexions sur la sagesse & la toute-puissance du Créateur de tant de merveilles terminent ce Livre.*





L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE HUITIE'ME.

1. JE paſſe, Quintius, à l'expoſition du Syſtême de l'univers, de ſa forme, des loix ſuivant leſquelles il ſe meut, & je vais offrir à vos yeux le plus magnifique de tous les ſpectacles; je vais leur dévoiler la Divinité. Du creux d'une profonde vallée, prenant ſon eſſor vers le Ciel, l'Aigle agite fortement ſes aîles, pour ſe mettre en équilibre avec l'air. A l'aide des vents, que dans le ſein même du calme excite la violence de ſes mouvemens, il s'éléve, & d'un œil fixe contemplant le Soleil, il ſemble ſe repaître de la lumiere. Suivons la route qu'il nous trace. En rampant au milieu des êtres mortels, nous avons pénetré juſqu'aux ſources de la vie. Oſons franchir les plus hautes régions, & portés par un vol rapide, parcourir les ſphéres céleſtes.

Conſidérez ces Aſtres errans dans la vaſte étendue de l'eſpace; ces Etoiles fixes, qui d'un centre brillant

de la plus vive lumiére, lancent des traits de flamme aux extrémités du Ciel; le Soleil enfin, ce pere du jour & des saisons, ce flambeau de l'univers, dont la chaleur féconde répand l'ame & la vie sur toute la Nature. Ces admirables ouvrages ont-ils un Dieu pour Auteur, ou les attribuerons-nous, comme Lucrece, au hazard? Une succession rapide & constante raméne à nos yeux les jours & les nuits, les mois & les années: nous jouissons des douces influences de l'air, des productions d'une terre inépuisable, du renouvellement des forêts; du cours des fleuves, de la lumiere des astres. Qui de nous songe à rechercher la cause de Phénoménes si frappans, à s'occuper même du détail de ces opérations merveilleuses? La plûpart craignent une étude qui les forceroit à reconnoître l'Auteur de tant de bienfaits. Epris des charmes de la Vérité, vous n'avez plus cette coupable indifférence. Examinez ce que les découvertes des Modernes ajoûtent sans cesse à celles des Anciens, & sçachez vous approprier le fruit de tant de travaux. Ouvrez les yeux, Quintius; de telles connoissances, en éclairant votre ame, la prépareront aux leçons de la Sagesse. Déja les nuages se dissipent; je vois le jour éclore: ne vous dérobez pas à ses rayons. La ueur foible de l'Aurore naissante fera bien-tôt place aux traits lumineux du Soleil.

Nous devons infiniment aux siécles anciens. Nos ancêtres osérent aborder la Nature encore sauvage, & percer le voile épais qui la déroboit aux regards des Mortels. Génies créateurs, en se chargeant de faire les

premiers pas dans cette difficile carriere, ils ſe ſont par leur ſagacité, par leur courage, acquis un droit ſur la gloire des plus brillans ſuccès. Nous ne faiſons que mettre en valeur des terres déja préparées ; mais nous les cultivons avec ſoin. Si nos Sçavans marchent quelquefois dans les routes tracées par les Anciens, ils s'en frayent quelquefois de nouvelles. Héritiers & des tréſors & de la noble curioſité de nos peres, nous augmentons par notre propre induſtrie les richeſſes qu'ils nous ont laiſſées.

Le véritable ſyſtême de l'univers, imaginé d'abord par Ariſtarque & par Philolaüs, étoit depuis pluſieurs ſiécles enſeveli dans les ténébres de l'oubli, lorſque ſa beauté, long-tems méconnue, fit une vive impreſſion ſur l'eſprit d'un célébre Polonois. Il le fit revivre, & ſous ſes auſpices, cette hypothéſe reparut avec le plus grand éclat. Bien-tôt le fameux Galilée lui donna par ſon ſuffrage un nouveau luſtre : Galilée, la gloire de l'Etrurie, qui le premier, à l'aide du Téleſcope a rapproché les cieux, a découvert de nouveaux aſtres & les ſatellites de Jupiter inconnus juſqu'alors. Kepler augmenta nos connoiſſances en déterminant la route des Planétes. De quel nom appellerai-je ce génie de la Nature, l'honneur de ſa patrie & de ſon ſiécle, Deſcartes, à qui la France ſe fera gloire à jamais d'avoir donné le jour ? Elle a vû ſortir de ſon ſein une foule de Héros : leurs noms lui ſont précieux ; mais elle en perdroit plutôt le ſouvenir, que d'oublier ce guide excellent, cet eſprit ſublime, qui le premier a conduit no

pas jusqu'au Sanctuaire de la Vérité. C'est à lui qu'elle doit l'honneur d'égaler la sçavante Grèce, quoique la patrie d'Aristote, de Platon, de Pythagore, quoique mère de Socrates. Après eux je vois marcher d'un pas égal deux Sçavans, dont la gloire immortelle rejaillit sur l'illustre Académie qui les adopta, Huyghens & Cassini. L'anneau de Saturne & l'un de ses satellites se sont rendus visibles au premier; les regards pénétrans du second ont apperçu les quatre autres. Tous ces grands hommes ont mesuré le Ciel & la Terre; leurs découvertes sont si nombreuses, qu'elles ont répandu la clarté sur la structure de l'univers.

Vous ne leur comparerez, sans doute, ni vos Philosophes Epicuriens, ni Lucréce. Dans quelle profonde ignorance étoit-il plongé, ce Poëte que vous regardiez comme un oracle? Abusant de l'exemple du flambeau vû de loin, il prononce que les globes célestes ne sont pas plus grands qu'ils le paroissent. Il croit que le Soleil, amas informe de particules de feu réunies par le hazard, s'éteint toutes les nuits; que tous les matins il reparoît rallumé derriere de hautes montagnes. S'agit-il de donner la cause d'une éclipse de Lune ou de Soleil, il ne sçait si ce phénoméne est produit par l'ombre d'un corps placé vis-à-vis de ces astres, ou plutôt si ces astres ne s'enfoncent pas alors dans quelque caverne, ou ne se couvrent point d'un sombre voile. Je m'étonne qu'il ne croye pas, comme les stupides habitans de l'Inde, qu'un horrible Dragon déploie alors contre eux toute sa fureur. Tels sont les défenseurs que l'orgueilleuse

Impiété nous oppoſe : je rougis pour Lucréce de ſes ridicules fictions.

Les Syſtêmes les plus connus ſur la ſtructure du Monde ſe réduiſent à trois. Le premier qui porte le nom de Ptolemée, place la Terre au centre, la ſuppoſe immobile, & fait tourner autour d'elle toutes les Planétes & le Soleil même. Ce qui meut les aſtres & les emporte d'orient en occident, c'eſt un Ciel que Ptolemée nomme le premier mobile, & qui tourne en vingt-quatre heures ſur ſon axe avec une prodigieuſe vîteſſe vers l'Equateur, avec une lenteur infinie vers les deux Pôles. Outre ce mouvement commun, les Etoiles, tant fixes qu'errantes, ont un mouvemeut propre, mais beaucoup moins rapide, qui tend d'occident en orient ſelon l'ordre des Signes. C'eſt cette direction que les Planétes ſuivent dans leurs périodes annuelles, qui ne ſont pas également longues. La Lune eſt celle de toutes qui par ſa propre force réſiſte le plus à l'action du premier mobile. Dans un ſeul jour, elle fait autant de chemin d'occident en orient, que le Soleil en fait en douze jours. Placées à différentes diſtances, les autres Planétes décrivent des orbites dans le même ſens autour de la terre. Leur mouvement eſt tantôt direct, tantôt rétrograde ; quelquefois elles ſont ſtationnaires.

Copernic ne put adopter cet arrangement des corps céleſtes. Malgré le préjugé, le témoignage des ſens, & l'empire que cette opinion exerçoit de tout tems chez tous les hommes, il la proſcrivit ſans balancer. Heureux novateur, il oſa renverſer l'ordre établi depuis tant

de siécles, & replacer l'astre du jour au centre de l'univers. La Terre fut remise au rang des Planétes ; la Lune en devint le satellite. Sujet aux mêmes loix que les autres, notre globe tourne en même-tems autour du Soleil & sur son axe : cette double révolution se dirige vers l'orient, & le Ciel des Etoiles fixes, est immobile. Dans ce Systême, il est aisé de concevoir pourquoi nous sommes trompés par des apparences, qui nous font croire en mouvement un corps qui ne se déplace jamais, & regarder comme en repos des corps mûs sans interruption. Qu'un Pilote mette à la voile, les rivages s'éloignent, les villes disparoissent à ses yeux. Ne s'appercevant pas lui-même qu'il avance, il croit que tout se meut autour de lui. Ce navire voisin, quoique retenu par l'ancre, lui paroît voguer avec rapidité. La même illusion nous rend insensible le mouvement de la terre.

Mais l'homme trompé par ses yeux & plus encore par son orgueil, embrasse sans réflexion une erreur qui le flatte, & se croit dégradé, si le globe qu'il habite n'est qu'une planéte. Ces astres qu'il voit à peine, roulent, à l'entendre, pour lui seul ; & le centre du monde est dans le point qu'il occupe. Toutes les fois que la terre en s'abaissant lui découvre une portion du Ciel qu'il ne voyoit pas, il pense que les Etoiles qu'il apperçoit se lévent ; qu'elles se couchent & tombent au-dessous de lui, dès que l'horison en s'élevant les cache à ses yeux. Pourquoi la sphére entiere est-elle emportée par un mouvement universel ? C'est afin que l'homme, éternellement immobile, voye toutes les parties du Ciel

lui rendre hommage, comme à leur Souverain. Qui sommes-nous, foibles mortels, pour porter si loin nos prétentions ?

Du mêlange de ces deux Systêmes, Tychobrahé voulut en former un troisiéme. D'un côté cédant à la prévention populaire, frappé de l'autre par une vive idée du vrai, cet illustre Danois, fit avec les Anciens, mouvoir le Soleil & les Cieux ; il rendit à la terre le repos qu'ils attribuoient à ce globe : mais il fit tourner les Planétes autour du Soleil, ne leur laissant autour de la terre que le mouvement qu'il leur supposoit commun avec le reste du Ciel. C'étoit un habile Observateur : par ses soins le Dannemarck vit s'élever la premiere Tour consacrée dans l'Europe à l'étude des Astres. Mais ce systême prouve qu'il avoit peu de connoissance de la Physique céleste.

II. Je n'aurois pas besoin de prononcer entre de tels différends. En effet, que la terre tourne, ou qu'elle jouisse d'un repos absolu ; que le Soleil reste fixe dans le centre du monde, ou qu'il roule emporté par l'Ecliptique ; qu'un Ciel solide soit le mobile universel, ou qu'on admette un fluide pur & délié, dans lequel nagent d'innombrables Soleils, accompagnés chacun de leurs planétes, on ne verra pas moins éclater dans la Nature la sagesse toute-puissante d'une Divinité, dont l'univers est l'ouvrage & l'empire. Mais l'amour de la Vérité m'entraîne. Je me livre sans réserve au sentiment qui me paroît le plus clair, & qui dévoile à mes yeux d'une

maniere plus parfaite l'art incomparable du Créateur.

L'opinion de Ptolémée, peut être, je l'avoue, conforme aux idées communes. Les calculs faits en supposant son Systême ne seront pas moins vrais que dans l'hypothèse contraire. Le succès pourra vérifier les prédictions de ses Disciples ; les éclipses de Soleil & de Lune arriveront aux tems marqués, & la même succession ramenera les jours, les mois, les saisons. Mais quoiqu'il rende parfaitement raison de tout ce qui concerne la terre, parce que dans le fonds les apparences sont les mêmes, soit que l'objet, soit que le spectateur se meuve, cependant le Systême de Copernic résout avec une clarté merveilleuse des difficultés sans nombre que Ptolémée ne peut lever. A chaque nouveau phénoméne, l'Astronome grec est forcé d'ajuster de nouvelles causes, presque toujours contraires les unes aux autres. Dans son hypothèse rien n'est clair, rien n'est simple, rien ne s'accorde avec les loix & les principes de la méchanique. Il ne prouve rien de ce qu'il avance ; il suppose tout. En un mot, ce n'est pas le mouvement des astres, ce n'est ni leur ordre, ni leur situation véritable qu'il nous expose ; il se borne aux seules apparences, aux seuls dehors. Que dis-je ? à la vûe de cette multitude embarrassante d'épicycles, de détours, de cercles entrelassés les uns dans les autres, que les corps célestes décrivent autour de la terre, je me représente le Labyrinthe de Créte, cet ouvrage monstrueux de l'art & du génie de Dedale. Quelle loi du mouvement peut d'ailleurs fonder la marche irréguliere des Planétes, tantôt

rétrogrades, & tantôt ſtationnaires? Dans cet arrangement confus, qui jadis excita l'impatience du Roi de Caſtille, ne reconnoîtroit-on pas les traces de l'ancien cahos? La nature eſt plus ſimple: conſtante, uniforme, elle ſuit un ordre invariable. Cette ſimplicité, je la retrouve dans la doctrine de Copernic. Il n'en eſt point qui donne à tous les phénoménes des explications plus heureuſes; ni dont les différentes parties forment un tout plus parfait. Je vais vous l'expoſer, comme la copie du véritable Syſtême de l'univers, comme une preuve éclatante de la Divinité.

Toutes les Etoiles ſont autant de Soleils ſemblables au nôtre; immobiles comme lui; environnés, comme lui, de corps opaques, auxquels ils communiquent la chaleur & le jour. L'eſpace où ſont diſperſés tant d'aſtres divers, eſpace dont nous ignorons les bornes, eſt rempli dans toute ſon étendue par une matiere agitée, ſubtile, infiniment liquide, homogéne, que l'on nomme éther. Comme la Terre ſe diviſe en Royaumes ſubdiviſés en Provinces, cet amas immenſe de matiere eſt compoſé de tourbillons ſans nombre, dont chacun en renferme pluſieurs autres beaucoup plus petits. Tous ont à leur centre, ou près de leur centre un corps ſphérique. Dans les petits tourbillons cette maſſe eſt opaque, & jouit d'une lumiere empruntée, que reçoivent tour à tour ſes deux hémiſphéres. Elle a quelquefois des ſatellites. Ce ſont des maſſes ſemblables qui roulent autour d'elle, & contribuent à l'éclairer en réfléchiſſant les rayons de lumiere. Mais chaque tourbillon

géneral dont ces tourbillons particuliers ne ſont que des portions, a pour centre un aſtre tout de feu, qui ſans s'écarter jamais du point fixe qu'il occupe, tourne ſans ceſſe ſur ſon axe. La violence de cette rotation ébranle l'éther environnant. L'impreſſion ſe tranſmet aux corps qui nagent dans le fluide : il en réſulte un mouvement composé, qui leur fait préſenter ſucceſſivement tous leurs points aux rayons épars dans ce vaſte océan. Ces aſtres tout de feu, ce ſont les Etoiles fixes. Elles brillent par un éclat qui leur eſt propre, & quoiqu'elles communiquent un mouvement circulaire aux Planétes qui leur ſont attachées, elles régnent immobiles au centre de leurs tourbillons. Telle eſt la conſtellation du Chien, la Lyre, le Pegaſe : telles ſont les Pleyades, la grande Ourſe, Andromede. La nuit nous découvre dans un ciel pur & ſans nuage, une foule innombrable de Soleils.

Les Planétes qui les accompagnent ſe refuſent à la foibleſſe de nos yeux ; & la diſtance de ces Etoiles nous dérobe l'énormité de leur grandeur. Mais ſi l'on conſidére que la forme du Ciel eſt la même dans toute ſon étendue, que les rayons de ces aſtres ſont ſemblables à ceux du Soleil, & que le Soleil lui-même, vû dans une diſtance égale, nous paroîtroit tel que nous voyons les Etoiles, pourra-t-on ſe perſuader que le Soleil & les Etoiles ſoient d'une eſpéce différente, & que tant de merveilleux flambeaux brillent inutilement ? La Divinité ne ſe borne pas à créer un ſeul être de même eſpéce ; elle verſe à la fois de ſes inépuiſables tréſors une

moiſſon d'êtres pareils. Des cauſes ſemblables doivent produire de ſemblables effets.

Ce Soleil qui nous éclaire occupe donc le centre de notre tourbillon. Il en eſt l'ame; il eſt la ſource intariſſable de la lumiére & du mouvement répandu dans cette portion de l'univers. Aux yeux d'un obſervateur exact, ce corps immenſe égale en groſſeur un million de terres, comme la nôtre, & ſon diamétre eſt cent fois auſſi grand que celui du globe terreſtre. Sans ſortir du centre, il tourne ſans ceſſe ſur ſon axe; cette révolution dure vingt-cinq jours. Ses planétes, toutes ſemblables pour la forme, mais différentes pour la groſſeur, ébranlées par la vive impreſſion que ſon mouvement communique au fluide étheré, l'environnent & roulent autour de lui dans des intervalles fort grands, mais inégaux. En même-tems elles tournent ſur elles-mêmes, & par-là préſentent ſucceſſivement au Soleil tous les points de leur ſurface. Dès que cette révolution de leur globe ſur ſon axe eſt achevée, leur jour eſt fini. Leur cercle autour du Soleil eſt-il entiérement décrit; elles ont parcouru leur carriere annuelle.

Ainſi tourne avec rapidité Mercure, la plus petite des Planétes & la plus voiſine du Soleil. Après lui la brillante Etoile de Vénus trace ſon cercle dans les cieux. La terre ſuit avec la Lune ſa compagne. Plus loin, on voit le ſombre Mars répandre une lueur obſcure & rougeâtre. Les Aſtronomes ne lui ont point encore découvert de ſatellites: peut-être ſont-ils trop petits pour ſe rendre viſibles. Au-deſſus de Mars paroît avec un vif

éclat Jupiter accompagné de quatre Lunes : flambeaux auxiliaires qui diminuent l'obſcurité de ſes nuits fréquentes, & le conſolent de l'abſence du jour. Saturne occupe l'extrémité du tourbillon, & décrit d'un pas lent le dernier cercle. Auſſi voyons-nous cinq ſatellites répandre ſur ſa ſurface pâle quelques traits de lumiére. Il eſt même environné d'un anneau qui coupe ſon globe en deux parties égales. Tant une ſageſſe prévoyante a ſçû proportionner à la diſtance de cette maſſe les ſecours qu'elle lui donnoit ! Par une multitude de réfléxions, cet anneau, ces ſatellites augmentent & raniment la lueur preſqu'éteinte des rayons du Soleil. Tel un pere courbé ſous le faix de la vieilleſſe eſt environné d'enfans, & compte autour de lui une poſtérité nombreuſe. Un bâton ſoutient ce corps chancelant ; un verre ſoulage la foibleſſe de ſes yeux. Appuyé ſur un bras étranger, il léve avec peine une main appeſantie & tremblante.

Tandis qu'obéiſſante à la loi commune, notre Planéte nage au milieu des autres, & ſe tourne ſans ceſſe vers le Soleil, nous appercevons la nuit dans une autre partie du Ciel, des corps qui ſe meuvent à peu près dans le même plan. Mais comme nous ne voyons qu'obliquement l'ellipſe que ces corps décrivent, elle doit nous paroître inclinée, & preſque ſous la forme d'un fuſeau : forme ſous laquelle ſe préſentent à nos yeux les bords d'un baſſin ou d'une table ronde, conſidérés dans une grande diſtance. Au lieu d'un cercle on apperçoit deux lignes preſque paralléles, qui s'étendent l'une en deçà,

l'autre au-delà, & dont les deux extrémités de chaque côté se réunissent & se confondent. Quoique les Planétes suivent sans écart une orbite déterminée avec précision, nos yeux jugent leur marche irréguliere. Suivant la différence de leurs aspects, tantôt elles nous paroissent avancer dans leur course, tantôt elles sont rétrogrades, quelquefois stationnaires, &la même apparence se remontre constamment aux mêmes points du Ciel. Prenons en effet Mars, Jupiter & Saturne. Ces trois Planétes séparées de nous par d'immenses intervalles, décrivent autour du Soleil des cercles dont la circonférence embrasse l'orbite de la terre. Sont-elles en conjonction avec le Soleil, leur mouvement nous semble direct: sont-elles en opposition, nous les voyons retourner sur leurs pas: dans leurs quadratures elles paroissent s'arrêter. L'illusion que Venus & Mercure font à nos yeux, quoique différente, est un effet de la même cause. C'est la terre, qui par son mouvement circulaire prête ces apparences aux uns & aux autres. Elle tourne autour du Soleil avec plus de lenteur, que les Planétes placées entr'elle & cet astre; mais sa vîtesse surpasse celle des Planétes plus éloignées qu'elle du centre commun; & c'est par cette inégalité que l'erreur est produite. La marche d'un coursier, qui sans s'arrêter ni revenir sur ses pas, parcourt les bords recourbés d'un bassin, quoiqu'uniforme & suivie, paroîtra de même irréguliére à tout Spectateur qui décriroit au loin le même cercle, plus vîte ou plus lentement. Pour contempler le cours des Planétes tel qu'il est, il faudroit être placé

dans le point qu'occupe le Soleil. Comme cet aſtre eſt le centre immobile de leur mouvement & de celui de la terre, en les conſidérant de là, vous n'en verriez aucune rétrograde, aucune ſtationnaire.

III. QUE penſez-vous, Quintius, de cette hypothèſe ? elle eſt ſimple : c'eſt en ſa faveur un grand préjugé. Un Syſtême ſi clair, ſi parfaitement d'accord avec les obſervations les plus certaines, n'eſt-il pas préférable aux fictions de Ptolemée, à ces embarraſſantes chiméres qui révoltent l'imagination la plus hardie ? Ne vous rendez pas néanmoins encore. J'ai pour vous convaincre une foule d'argumens qui décident la queſtion.

Les partiſans de Ptolemée croyent que le Soleil eſt emporté par cette révolution des cieux, qu'ils imaginent ſans la concevoir : ils lui donnent à la fois deux mouvemens qui ſe combattent. Le premier l'entraîne avec une prodigieuſe rapidité vers l'occident : le ſecond lui fait décrire obliquement une courbe en ſens contraire. Suppoſition abſurde, & qui n'eſt fondée que ſur le rapport infidéle des ſens. C'eſt charger l'aſtre du jour de courſes inutiles ; c'eſt attribuer à notre globe un repos incompatible avec les loix de la Phyſique. Si les Etoiles ſe meuvent avec le Ciel ; ſi la même force entraîne autour de la terre le Soleil & les Planétes ; comment eſt-il poſſible que la terre placée dans le centre d'un tourbillon ſi vaſte & d'une ſi forte agitation ne tourne pas elle-même ſur ſon axe ? Dans ce tourbillon le

le mouvement décroît, ou comme dans les ſolides, en s'approchant du centre, ou comme dans les liquides, à meſure qu'il gagne la circonférence. Dans le premier cas, la terre mûe, il eſt vrai, avec moins de rapidité que les cieux, tourneroit lentement ſur elle-même, ſans ſortir de ſa place, comme une roue tourne ſur ſon eſſieu. Nous appercevrions toujours le même côté du Ciel : par tout le jour ou la nuit ſeroient continuels. Dans le ſecond cas, le mouvement du globe terreſtre ſur ſon axe ſeroit infini. Les aſtres paſſeroient devant nos yeux comme des éclairs ; les jours & les nuits ſe ſuccederoient en un inſtant. Que le ſouffle impétueux des aquilons, ou la violence d'un courant faſſe tourner un vaiſſeau ſur lui-même, la mer & ſes rivages ſe confondront aux yeux des Navigateurs.

Seconde difficulté. Si le Soleil eſt entraîné par la révolution des cieux, quelle force ou quelle bizarrerie l'écarte de l'Equateur, où le mouvement eſt plus rapide que dans le reſte du tourbillon, & l'oblige à décliner tour à tour vers les deux pôles ? Ces effets ont néceſſairement une cauſe. Attribuerez-vous aux pôles un magnétiſme qui l'éloigne de ſa route, & l'attire vers les tropiques ? Pourquoi donc tous les ans, dès qu'il a touché l'un ou l'autre, le voyons-nous retourner ſur ſes pas ? Trouve-t-il les chemins fermés ? La matiere qu'on ſuppoſe ſi lente, ſi fort engourdie vers les extrémités du monde, eſt-elle déja trop condenſée vers les tropiques, pour lui permettre de pénétrer au-delà ? Non : cet obſtacle ne produiroit pas le retour du Soleil ſur lui-même,

Au lieu de reculer, comme une balle que refléchit la ſurface d'un mur, il perdroit ſon mouvement par une dégradation inſenſible, en continuant de tendre vers le point où ſa courſe étoit dirigée d'abord. Car c'eſt ainſi que l'opinion commune fait décroître le mouvement du Ciel, à meſure qu'il s'avance vers l'extrémité de l'axe.

Mais j'accorde aux Diſciples de Ptolémée, que le Soleil ne peut pas, en s'éloignant de l'Equateur, avancer au-delà des tropiques; que ces deux points ſont les bornes fixées à ſon écart. De cette ſuppoſition même naît un nouvel embarras. En effet, ils ſont obligés de convenir que le Soleil, dès qu'il a touché l'un des tropiques, n'eſt plus entraîné par un mouvement auſſi fort que ſous l'Equateur, que la ligne qu'il décrit ſe courbe alors ſous la voûte céleſte, dont la hauteur n'eſt plus la même, que la circonférence de ſon orbite doit ſe reſſerrer. Il faut donc que cet aſtre diminue ſa vîteſſe, ſans avoir de raiſon qui l'y force; ou que s'il ne la diminue pas, les vingt-quatre heures qui ſont le jour & la nuit ſoient alors plus courtes que dans les autres ſaiſons. Diront-ils que la figure des cieux eſt cylindrique, & que la route du Soleil forme un cylindre d'un tropique à l'autre? Ce ſeroit ſe tromper & ſe contredire. Car ce mouvement des Cieux, dont la force entraîne le Soleil, eſt un mouvement ſphérique. Dès que cet aſtre entre dans le Capricorne, ſon diamétre s'accroît à nos yeux: c'eſt ſa proximité de la terre, qui produit cette apparence. Si vos Aſtronomes diſoient vrai, il devroit alors nous

paroître plus petit, parce qu'alors il feroit plus éloigné de nous.

Autre problême à réfoudre dans l'hypothèfe vulgaire. Le Ciel des Etoiles fixes tourne, dites-vous, en un feul jour, d'orient en occident. Toutefois, malgré la rapidité de cette révolution, chaque étoile paroît chaque année s'éloigner un peu de ce point vers lequel eft dirigée fa courfe, & tendre vers le point oppofé. Quelle eft la caufe de cet effet? Je conçois que celui qui vogue fur un fleuve rapide, peut, quoiqu'emporté par la violence des eaux, retarder par fes efforts la vîteffe de fa defcente, & fe voir bien-tôt précedé par des barques, qui voguoient d'abord avec la fienne: il combat à force de rames le cours du fleuve. Mais comment les aftres peuvent-ils lutter contre le fluide qui les entraîne, & malgré fa direction, reculer ainfi vers l'orient, par un écart que la marche apparente du Soleil rend vifible? Au premier inftant qui commence une année, le Soleil eft en conjonction avec une Etoile: ils paroiffent marcher de concert; mais infenfiblement ils fe quittent; enfuite ils fe rapprochent, fuivant les loix différentes qui leur font prefcrites. Enfin, après les douze mois révolus, le Soleil revient au point d'où il étoit parti. Obfervez alors; vous verrez qu'il n'eft plus en conjonction avec la même Etoile, quoiqu'il en foit encore très-voifin: elle eft éloignée de lui d'une minute, ou environ. C'eft ainfi que le célébre Hipparque, grand Obfervateur, avoit vû de fon tems une des cornes du Bélier célefte dans le cercle qui paffe par le point où fe réuniffent

l'Equateur & l'Ecliptique. Les Anciens en conféquence ont fait commencer le Printems à cette conftellation. Aujourd'hui le Bélier s'eft par une marche infenfible rapproché vers l'orient de l'étendue d'un figne entier. Il a déplacé le Taureau : le Taureau s'eft rejetté fur les Gémeaux, & les Gémeaux ont pris la place qu'occupoit le Cancer. Ainfi par une ufurpation réciproque, les fignes ont tous changés de fituation dans les fiécles paffés, & continueront d'en changer à l'avenir.

Ce n'eft pas l'Equateur qui paroît fervir de régle à ce mouvement ; c'eft l'Ecliptique : car les aftres fe meuvent fur des lignes toujours paralléles à ce dernier cercle. Auffi l'intervalle qui les en fépare eft invariable ; mais leur diftance de l'Equateur varie fans ceffe. Ceux qui en étoient voifins autrefois, en font à préfent éloignés. La petite ourfe elle-même abandonnera quelque jour le pôle ; quelque jour, elle tracera dans les cieux un plus grand cercle, & forcée de céder à d'autres Conftellations la place diftinguée qu'elle occupe, elle ceffera de donner des loix à l'Hyver : elle ne fera plus ce point fixe fur lequel paroît rouler toute la fphére célefte ; ce figne, qui guide nos courfes incertaines fur le vafte Océan. Vingt-fix mille ans doivent s'écouler, avant que toutes les Etoiles ayent repris leur ancienne place, & que le Ciel fe retrouve dans fa premiere fituation. L'ordre de l'univers fera pour lors le même qu'il fut dans l'origine. Expliquez-nous, ingénieux Ptolémée, la caufe d'une révolution fi furprenante.

En effet, ou les Etoiles que fait tourner, felon vous,

le premier mobile, ſont attachées à ce Ciel, ou ces corps immenſes nagent libres & dégagés de toute eſpéce de liens. Dans l'une & dans l'autre ſuppoſition, je vois d'inſurmontables difficultés. Si vous les croyez attachées à la voute céleſte, il en faut dire autant du Soleil. Cet aſtre ſera ſuſpendu dans un cercle ſolide, comme un diamant eſt enchâſſé dans de l'or. Chaque Planéte aura de même un cercle de criſtal. Ces cieux tourneront autour de la terre, & les globes qui leur ſont attachés, immobiles eux-mêmes au point qu'ils occupent, ne feront qu'en ſuivre le mouvement. Mais en ce cas, pourquoi Vénus & Mercure placés entre le Soleil & la terre, ſont-ils quelquefois portés au-delà du Soleil? Par quelle route peuvent-ils s'élever au-deſſus? Avouez-le donc, vos lambris ſolides, vos cieux de criſtal étoient de brillantes chiméres. Les Aſtronomes, mieux inſtruits, les ont briſés d'un ſouffle. Reviendrez-vous à dire que les Etoiles n'ont aucuns liens; qu'elles roulent d'elles-mêmes dans un eſpace libre? Je vous fais une autre queſtion, encore plus embarraſſante. De votre aveu, le mouvement diurne fait parcourir à tous les Aſtres des eſpaces différens dans un tems égal. La petite Ourſe en conſume autant à former un cercle étroit autour de l'axe, que les Etoiles placées au-deſſus de l'Equateur en mettent à décrire autour du centre une orbite immenſe: ſa lenteur eſt auſſi grande que leur vîteſſe eſt prodigieuſe. Or malgré la direction oppoſée du tourbillon céleſte, une force puiſſante ne ceſſe de rapprocher les Aſtres de l'orient. Son action lente,

mais continuelle, conduira par degrés la petite Ourſe dans une partie de la ſphére, où la vîteſſe doit être ſans comparaiſon plus grande, parce que les eſpaces ſont infiniment plus vaſtes. Lorſque cet aſtre y ſera parvenu, quelle main lui donnera des aîles ? Son mouvement, celui de toutes les conſtellations qui ſe rapprochent avec elle de l'Equateur, croît de ſiécle en ſiécle, de jour en jour. Quelle main ſçaura le maintenir dans une meſure aſſez juſte, pour qu'il atteigne les bornes qui lui ſont preſcrites, ſans jamais aller au-delà; pour que chaque Etoile ſoit conſervée dans ſon rang, & toutes enſemble dans leur diſtance réciproque ? Mais après un pareil eſpace de tems révolu, les Etoiles ſeront reportées à leurs anciennes habitations; l'Ourſe ira retrouver le pôle & reprendre ſa lenteur primitive. Quelle force alors pourra modérer ſa vîteſſe, à meſure qu'elle s'en rapprochera, & ralentir ſon mouvement diurne, pour empêcher que dans ſon retour, il n'arrive le moindre déſordre ? Enfin qui pourra gouverner, comme avec des rênes, & varier la marche de tant de corps ſuivant une gradation aſſez juſte, pour proportionner la promptitude de leur courſe à tant d'eſpaces, tous inégaux, mais qui tous doivent être parcourus dans le même tems ?

Les Aſtres, me répondrez-vous, roulent dans un fluide : ils ſuivent le mouvement de la matiere, qui coule autour de la terre, avec plus ou moins de rapidité, ſelon qu'elle eſt plus ou moins éloignée de l'axe terreſtre. Ainſi le Ciel ne vous paroît plus une maſſe ſolide; mais

vous persistez à le croire en mouvement, à le regarder comme le moteur des Astres. Supposez donc au moins les révolutions célestes conformes à ce qu'exige la nature d'un fluide. Faites quadrer votre systême avec les découvertes des Observateurs.

Il est une proportion entre le mouvement des corps célestes, & le diamétre de leurs orbites. Les plus voisins du centre ont plus de vitesse ; les plus éloignés roulent avec plus de lenteur. Telle est la loi que suivent les Satellites de Jupiter & de Saturne. Ceux qui occupent l'extrémité du tourbillon de ces Planétes, décrivent d'un pas lent de grandes circonférences : ceux qui nagent plus près d'elles, tracent des cercles plus petits en moins de tems. Kepler découvrit cette loi des révolutions célestes. Par la finesse de ses regards, il sçut l'arracher au secret qu'elle avoit gardé jusqu'alors. Loi sûre & constante, dont le grand Cassini a fait depuis avec succès l'application aux satellites de Saturne & de Jupiter. Voulez-vous donc connoître précisément la position de deux Planétes, & sçavoir combien elles sont éloignées de leur centre commun, ou du corps de l'astre principal : prenez le quarré du tems que chacune d'elles employe à faire sa révolution. Les cubes des distances sont entr'eux, comme les quarrés des tems.

Si vous adoptez donc le Systême ancien ; si plaçant la terre au centre du monde, vous faites tourner autour d'elle toutes les constellations, la Lune avec les autres Planétes, & le Soleil même ; en un mot, si vous faites mouvoir le corps entier de l'univers, réglez au moins

le mouvement des astres, de façon que ceux qui sont plus proches de la terre, achevent leur révolution autour d'elle en moins de tems, que d'autres plus éloignés. C'est ce qu'exige la régle de Kepler. Or la Lune que vous sçavez peu distante de la terre, fait le tour de son orbite en vingt-cinq heures environ. Il n'en faut que vingt-quatre au Soleil, qui tourne au-delà de la Lune, dans un si prodigieux éloignement, que cette Planéte le cache quelquefois à nos yeux, quoique beaucoup plus grand qu'elle. Le Soleil s'écarte donc de la loi commune. Mais que dirons-nous des Etoiles, de celles surtout, qu'on n'apperçoit à cause de leur distance, que comme de petites taches nébuleuses que le Télescope saisit à peine dans l'ombre de la nuit ? Ces Etoiles paroissent aller plus vîte que le Soleil, plus vîte que la Lune. Leur mouvement diurne surpasse celui de l'un & de l'autre. Donc aucun de ces astres n'obéit à la loi de Kepler.

IV. Voyons si leurs mouvemens s'accordent mieux avec ce principe, dans l'hypothèse qui met la terre au rang des Planétes, & donne au Soleil la place la plus distinguée. Mercure, dont l'orbite est la plus voisine du Soleil, employe trois mois à faire sa révolution: Venus en met huit. Prenez le quarré de chacun des tems: le plus long renferme le moindre un peu plus de sept fois. En prenant donc le cube de la distance des deux Planétes, il faut que le moindre soit autant de fois contenu dans le plus grand, c'est-à-dire, que le cube

de l'éloignement de Venus contienne ſept fois le cube de celui de Mercure. La racine cubique de ſept donne à peu près deux. Auſſi trouvons-nous qu'il s'en faut peu que Venus ne ſoit deux fois autant éloignée du Soleil, que l'eſt Mercure, preſque toujours caché dans l'océan des rayons ſolaires. Après Venus eſt placée la terre; elle acheve ſa route en un an. Si vous comparez ſelon la même méthode le tems de ſa révolution, avec ceux des révolutions de Mercure & de Venus, vous trouverez que ſa diſtance du Soleil eſt une fois & demie celle de Venus, qu'elle eſt double & plus de celle de Mercure. Mars tourne autour du centre en deux ans : calculez; vous verrez que Mars eſt preſqu'autant éloigné de nous, que nous le ſommes du Soleil. Voulez-vous connoître quel eſt le diamétre de l'orbe de Jupiter? Il ne le parcourt qu'en douze ans : auſſi ſa diſtance paſſe-t-elle trois fois celle de Mars. Enfin Saturne employe trente ans à faire ſa révolution : c'eſt une lenteur proportionnée à ſon prodigieux éloignement. La diſtance de cette planéte la plus voiſine des extrémités du tourbillon, eſt preſqu'auſſi grande que le diamétre de l'orbite tracée par Jupiter. Mais pour vous mettre devant les yeux le rapport qu'ont entr'elles les diſtances des Planétes, en voici la table abrégée. Si de Mercure au Soleil on compte deux, Venus a preſque quatre, la Terre au moins cinq, Mars huit, Jupiter vingt-ſix, & Saturne cinquante.

Quoi de plus digne de notre admiration que la ſimplicité d'une loi qui régle tous les mouvemens céleſtes?

Mais ce qui la rend plus merveilleuſe encore, c'eſt que le ſeul principe des révolutions différentes de tant d'aſtres mûs à la fois eſt dans le Soleil même, dont le tourbillon les emporte. Peu de mots ſuffiront pour vous en faire comprendre la raiſon. Vous voyez ſouvent des corps ſolides & compactes tourner ſur leur axe. Comme les couches de matiére qui forment leur tiſſu, ſont ſtables & fortement unies les unes aux autres, l'extrémité de ces corps tourne avec plus de viteſſe, que les parties plus voiſines du centre. En effet elle eſt obligée de décrire dans un tems égal un cercle plus grand. On voit régner dans les fluides une loi toute contraire, parce que les particules qui les compoſent ſont peu ſerrées, déſunies, toujours prêtes par conſéquent à ſe ſéparer, qu'elles ſont rangées autour de leur axe, ſans aucun lien qui les y retienne. Ainſi le mouvement dont le principe eſt au centre de ces corps ne ſe communique point avec la même force dans toute leur étendue, & n'arrive pas tout entier à leur extrémité. Il diminue par degrés, à meſure qu'il s'en approche. Jettez une pierre dans une eau dormante; il s'y forme des cercles concentriques: mais les derniers ne ſont pas auſſi marqués que les autres, parce que la force de l'impreſſion diminue, en s'étendant au loin. Preſqu'imperceptibles, à peine tracent-ils un foible ſillon ſur la ſuperficie des eaux.

Comme toute eſpece de mouvement eſt produite par l'impulſion, les corps qui ſont mûs doivent tous, en quittant la place qu'ils occupoient, s'en éloigner par le

chemin le plus court, pourvû que rien ne les empêche de le prendre; & ce chemin eſt la ligne droite. Principe certain, & dont une expérience continuelle nous prouve la vérité. Quoique les corps qui tournent autour d'un centre, paroiſſent ſuivre une loi contraire, ils ne ſe conforment pas moins que les autres à cette régle, autant qu'ils le peuvent. Il n'eſt aucun inſtant où ces corps ne tendent à s'éloigner en ligne droite du centre de leur révolution, en ſuivant la tangente, parce que la tangente eſt la ligne qu'ils ont commencée d'abord, & que d'eux-mêmes ils ſont portés à continuer la ligne déja commencée. En effet ils s'échappent par la tangente, quand rien ne s'oppoſe à leur fuite. Mais comme une force contraire les rejette vers le point dont ils s'écartent, & que pouſſés d'une part, ils ſont en même-tems repouſſés de l'autre; de ces deux mouvemens naît un mouvement compoſé qui tient de chacun. Au lieu de la ligne droite, ils ſont forcés de décrire une courbe, en tournant autour du centre. Mais qu'eſt-ce qu'une courbe aux yeux d'un Géométre, ſinon une multitude infinie de lignes droites, toutes placées obliquement, toujours commencées, jamais achevées, parce qu'une force oppoſée en empêche la continuation.

Plus cette puiſſance repouſſe fortement les corps, plus les cercles qu'ils tracent autour de leur centre ſont étroits, & plus leur viteſſe croît néceſſairement. Ainſi le cours des eaux devient plus rapide, lorſqu'elles paſſent ſous un pont; un fleuve d'air, en traverſant une ouverture étroite, acquiert une nouvelle impétuoſité.

Mais lorſque les forces centrifuges ſont plus éloignées de l'origine du mouvement, & qu'elles ont donné plus d'étendue à l'orbite que décrit le corps, la courbe ſe rapproche par degrés de la ligne droite : elles commencent à languir; elles s'affoibliſſent parce qu'elles ſont moins reſſerrées, parce qu'elles agiſſent dans un plus grand eſpace. Vous repliez une lame d'acier ſur elle-même : qu'elle vienne à s'étendre par la violence de ſon reſſort, elle perdra la plus grande partie de ſa roideur; elle ne fera plus les mêmes efforts, contre les côtés de la boëte qui la renferme. C'eſt ainſi que l'amas de matiere ſubtile qui remplit l'immenſe étendue du tourbillon ſolaire, roule autour du Soleil, ébranlé par l'agitation même de cet aſtre. Comme cette matiere eſt un fluide très-délié, elle reçoit d'autant plus de mouvement, qu'elle eſt plus voiſine de ſon moteur; elle en perd à proportion qu'elle s'en éloigne, & qu'elle touche de plus-près les extrémités de ce vaſte empire. Plus le nombre des particules entre leſquelles ſe partage l'action d'un moteur eſt grand, plus la force de cette action doit diminuer. C'eſt pour cela que la partie du grand tourbillon occupée par Saturne coule plus lentement, & preſſe la marche de cette planete avec une activité cinq fois moins grande, que celle dont le courant rapide fait voler Mercure autour du Soleil.

Si cette matiere coule avec tant de viteſſe, lorſqu'elle eſt voiſine du centre, quelle doit être dans le centre même du tourbillon la violence de ſon mouvement ? Il eſt ſi rapide, qu'elle s'échapperoit avec impétuoſité, ſi

la ſurface qui l'environne ne s'oppoſoit à ſa fuite. Ce liquide enflammé refléchi par un tel obſtacle & reſſerré dans ſes propres bornes, reflue ſur lui-même, & parcourt en bouillonnant l'immenſe profondeur de l'antre brûlant qui le contient. La ſurface elle-même eſt ébranlée par une infinité de ſecouſſes, qu'elle communique au fluide extérieur. Frappée de toutes parts, elle lance des rayons ſans nombre, & telle eſt la cauſe de la lumiere. Ce mouvement intérieur du Soleil, dont l'impreſſion paſſe à l'Ether, affoiblit un peu la rapidité de ſa rotation autour de ſon axe. Il en diminue la viteſſe, & la retarde juſque dans le centre même de ce vaſte corps. Delà vient que le Soleil met vingt-cinq jours à tourner ſur lui-même ; ce qu'il feroit avec une promptitude infiniment plus grande, ſi ſon agitation intérieure ne le retardoit. Je n'avance rien qui ne ſoit prouvé par des ſignes certains. Conſidérez ces taches informes & noirâtres qui couvrent légerement & parcourent ſon diſque. C'eſt une eſpéce d'écume que le Soleil rejette ſur ſa ſurface, & qui changeant pluſieurs fois de figure, croiſſant & diminuant tour-à-tour, ſe diſſipe enfin & diſparoît.

J'ai dit que dans l'univers les forces centrifuges ſont combattues par des forces oppoſées. Rien n'eſt plus vrai. Les extrémités du tourbillon ſolaire ſont de toutes parts comprimées par d'autres tourbillons, qui renferment auſſi leur ſoleil & leurs planetes. Continuellement agités, comme le nôtre, ils ſe meuvent de la même maniere : ſans ceſſe ils pouſſent leurs voiſins qui les pouſſent réciproquement. Aucun d'eux ne peut céder ; mais

aucun d'eux n'a droit de vaincre & de s'étendre au-delà de ſes bornes. C'eſt par cette réſiſtance égale, que ces maſſes énormes conſervent un parfait équilibre. Par une ſuite néceſſaire le fleuve de matiere qui termine notre tourbillon, ne trouve point d'iſſue. Repouſſé de toutes parts, il eſt malgré les efforts qu'il fait pour couler en ligne droite, contraint de décrire une courbe, & force à ſe replier de même le fleuve qui coule au-deſſous de lui. C'eſt dans le milieu de ce fluide agité, que flottent les vaſtes corps des Planetes. Je vous ai prouvé clairement que ces globes énormes ſont entraînés par le cours impétueux du fluide étheré; que tous enſemble ils roulent avec viteſſe autour de l'aſtre du jour; que dans leur marche enfin, tous ſuivent la route qu'il leur trace par ſa propre révolution d'occident en orient. Les mêmes principes vous apprennent auſſi quelle eſt la cauſe de cette exacte proportion qui régne entre leur éloignement du centre & leur viteſſe. Vous demandez pour quelle raiſon cette diſtance eſt différente : pourquoi les Planetes, outre cette période annuelle qui leur eſt commune à toutes dans le grand tourbillon, tournent encore ſur leur axe, emportées chacune par un tourbillon particulier, qui donne un certain nombre d'heures à leur jour & à leur nuit. La cauſe de ces deux effets ne différe pas de celle que je viens d'expoſer.

La vive agitation dont le Soleil eſt le centre & le principe, ébranle juſqu'aux extrémités de ſon tourbillon la matiere dont il eſt environné; matiere diviſée, comme je l'ai fait voir ailleurs, en pyramides qui ſe ſoutiennent

toutes dans un équilibre parfait. Quelques-unes de ces pyramides rencontrent-elles un corps dense & capable de résister par sa masse, elles le frappent, & prenant le dessus, le poussent vers le centre. Elles le plongeroient dans le sein du Soleil par la continuité de leur impulsion, qui croît dans tous les instans, selon la loi constamment observée dans la chûte des graves, si ce corps n'étoit arrêté par les rayons mêmes de cet astre, qui soutiennent la Planete, & s'opposent à sa descente. Ces deux mouvemens se combattent avec des forces égales : le corps ne peut suivre aucun des deux : il s'arrête, & doit enfin se fixer entre le centre & l'extrémité du tourbillon, dans le point où les forces de part & d'autre en équilibre entretiennent le combat & rendent inutiles les deux efforts opposés.

Or ce lieu ne peut-être le même pour tous ces corps. L'un offre plus de surface aux rayons solaires, quoiqu'il soit peut-être creux au-dedans, & composé de parties dont le tissu est moins serré. L'autre plus dense, peut avoir une surface plus petite. Les coups qu'ils reçoivent des particules qui les frappent, agissent donc différemment sur eux, selon la différence de leur masse & de leur surface ; & selon cette différence, ils sont plus ou moins chassés d'un côté ou de l'autre. Ces eaux jaillissantes que vous voyez dans vos jardins s'élancer du fond de leurs tuyaux & fendre l'air avec un agréable murmure, vous offrent un exemple frappant de ce que j'avance. Dans le moment même qu'elles s'échappent, présentez à leur jet une boule légére ; elles se replient sur elles-mêmes ;

la boule se soutient suspendue sur cette colomne liquide, à une hauteur plus ou moins grande, selon qu'elle pese plus ou moins : elle ne s'arrête pas toutefois dans un point fixe. L'eau qui la souléve en tremblant, lui communique son agitation : elle flotte, & son balancement naît des deux forces opposées. Concevez par-là pourquoi les globes céleſtes ne sont pas tous également éloignés du Soleil, leur centre commun, pourquoi Saturne & Jupiter roulent dans les parties les plus élevées du tourbillon, Mercure & Venus dans les régions inférieures, Mars & la terre au milieu de ce vaste océan ; pourquoi tous ces corps repassent dans les mêmes traces, par une révolution périodique, sans pouvoir s'écarter jamais de leur orbite.

Mais il est difficile qu'un corps contraint d'obéir en même-tems à deux forces diamétralement opposées, trouve un point fixe dans lequel il jouisse d'un repos absolu. Le mouvement de cette boule dont je viens de parler en est une démonstration sensible. Ce qui le prouve encore, c'est l'oscillation d'un Pendule qui se balance & s'éléve plusieurs fois au-dessus de son point de repos, avant que de rester immobile. C'est l'exemple enfin d'un arbre qui jetté dans l'eau, s'y plonge d'abord, se reléve ensuite, retombe & reparoît, jusqu'à ce qu'il soit entraîné par le courant. De-là vient que lorsqu'une des deux forces l'emporte sur l'autre, les Planétes s'approchent davantage du Soleil, & que quand l'autre est victorieuse, elles s'en éloignent un peu plus. Cette premiere position se nomme leur périhelie ; la seconde est

est leur aphélie. Le Soleil n'occupe donc pas le centre de leur mouvement : il n'eſt pas, à parler à la rigueur, au milieu du tourbillon ; mais les orbites qui l'environnent paroiſſent être plutôt des ellipſes que des cercles. Or chaque année les points qui terminent la plus grande diſtance des Planétes changent inſenſiblement. Ils ſont reculés par la force du tourbillon ; & de-là doit enfin réſulter après une longue ſuite de ſiécles un cercle parfait, dont le Soleil occupera le centre.

J'ajoûte encore une raiſon à toutes celles qui précédent. La nature du fluide dans lequel nagent tous les corps, modifie leur peſanteur. L'eau ſoutient le bois qui ne peut être ſoutenu par l'air, & ce que le Mercure porte, eſt englouti par les ondes. Ainſi la matiere, qui plus près du centre, eſt prodigieuſement agitée, rendue plus déliée par cette agitation, eſt peut-être trop foible pour ſoutenir un poids que ſupportera facilement celle, qui plus éloignée du centre, eſt par conſéquent plus tranquille, & dès-lors plus épaiſſe. Enfin, depuis que les ſatellites du Soleil tournent autour de cet aſtre, ils ont acquis une certaine force centrifuge, qui lutte ſans ceſſe contre le fleuve dans lequel ils ſont plongés, & qui, ſelon moi, doit être comptée parmi les cauſes de leur mouvement. Elle influe beaucoup dans l'ordre invariable qu'ils obſervent.

Vous êtes trop équitable pour exiger de moi, que dans une matiere ſi difficile, je rende clairement raiſon de tous les détails. Si dans l'étude du Syſtême de l'univers,

il eſt quelques points démontrés, quelques découvertes certaines, on trouve auſſi des problêmes, ſur leſquels il faut ſe borner à propoſer de modeſtes conjectures. Mais une des plus vraiſemblables, c'eſt que les diſtances des Planétes & la diverſité de leurs mouvemens dépéndent de la réunion de toutes les cauſes que j'ai rapportées.

V. DIVINE Sageſſe, éclairez mon eſprit d'une nouvelle lumiére: échauffez mon cœur d'une céleſte flamme. Vous êtes la véritable Uranie. Favoriſez les vœux d'un mortel qui contemple les merveilleux ouvrages de vos mains, & qui brûlant de cet amour pur que vous inſpirez, oſe approfondir les plus ſecrets myſtères des mouvemens céleſtes. Il ne cherche vos traces, que pour arriver juſqu'à vous. Guidez ſes pas: ne permettez point que dans l'immenſité d'un eſpace ſans bornes, il s'égare de la route qui conduit à votre Sanctuaire.

On doit diſtinguer deux couches dans la portion du fluide éthéré dont notre globe eſt environné. Celle qui s'étend depuis le centre de la terre juſqu'à la circonférence du tourbillon, contient plus de matiere, parce qu'elle occupe un eſpace plus grand; mais elle coule avec lenteur. Celle qui remplit l'intervalle du centre de la terre au Soleil eſt moins abondante, parce que l'arc qui la renferme a moins d'étendue; mais le cours en eſt plus rapide. C'eſt une vérité que démontre tout ce qui précéde. De ces forces différentes, exactement compenſées, naît un mouvement qui tient de l'une & de l'autre,

& ſatisfait à toutes deux : mouvement par lequel le corps entier du globe ébranlé dans tous ſes points, obéit à l'impreſſion du fluide entier. En effet, comme les parties d'un ſolide ſont fortement unies enſemble, elles ſe ſuivent toujours, quoique frappées différemment. L'axe d'un tel corps ne ſe courbe jamais. C'eſt ce mouvement périodique, vous le ſçavez, qui forme la révolution annuelle.

La même cauſe produit le retour ſucceſſif des jours & des nuits. Comme la terre nage avec plus de vîteſſe que les ruiſſeaux qui coulent au-deſſus d'elle, plus lentement que ceux qui frappent ſon hémiſphére inférieur, elle retarde par ſa peſanteur le cours rapide de ces derniers, réſiſte à l'impétuoſité de leur choc, & les arrête. Or qu'arrive-t-il lorſqu'une forte digue oppoſe un front inſurmontable au paſſage des eaux ? Le Fleuve s'enfle en mugiſſant, les flots s'amoncélent, franchiſſent cette barriere, & couvrent la plaine. Ainſi les flots de la matiére ſubtile battent avec violence le globe terreſtre. Mais comme ils ne peuvent pénétrer un corps ſi denſe, ni hâter le pas lent avec lequel il marche, l'excès de leur vîteſſe eſt la meſure de la réſiſtance qu'ils éprouvent. Ils ne refluent pas ſur eux-mêmes ; ceux dont ils ſont ſuivis les en empêchent : ils ne trouvent point d'iſſue en gagnant le fonds ; la matiére qui coule au-deſſous d'eux avec une rapidité plus grande encore, s'oppoſeroit à leur fuite. D'ailleurs leur force centrifuge les repouſſe & les éloigne du Soleil. Ces flots ſont donc obligés de remonter en s'élevant vers les parties ſupérieures

de la terre. Ils y trouvent un fleuve de matiére, qui coule avec moins de vîteſſe, & qui céde facilement à leurs efforts. Ils ſaiſiſſent donc avec force ce vaſte globe par le haut, l'embraſſent, en frappent le ſommet, paſſent au-deſſus & l'inclinent. Le ſommet, en ſe baiſſant péſe ſur la partie du fluide qui le touche, & la chaſſe vers le bas. Cette portion de l'éther frappe le globe à ſon tour, & l'ébranlant par deſſous, en éléve les parties inférieures. C'eſt ce qui fait par une continuelle alternative changer de place aux deux hémiſphéres.

Une plus grande quantité de matiére donne donc à la partie du fluide qui coule au-deſſus de la terre, l'avantage ſur celle qui coule au-deſſous, quoique celle-ci par la force de ſon mouvement parût devoir l'emporter ſur l'autre, & faire tourner ſans interruption le globe terreſtre vers l'occident. Auſſi parviendroit-elle à lui donner cette direction, ſans des obſtacles invincibles. Mais elle ne leur céde qu'en combattant: elle déploye contr'eux toutes ſes forces; & comme ſa rapidité ſurpaſſe d'un vingt-ſept milliéme environ celle du fleuve ſupérieur, elle retarde en effet d'un vingt-ſept milliéme le mouvement de la terre vers l'orient. Voilà pourquoi cette Planéte, lorſqu'elle revient au commencement de ſon orbite, après l'avoir parcourue toute entiere, ne retrouve plus les Etoiles au même point du Ciel. Son axe n'a plus alors la même direction que l'année précédente. Comme ſes habitans ignorent ce qui cauſe un tel effet, ils attribuent aux Etoiles cette déclinaiſon annuelle de la terre vers l'occident.

Ce troisiéme mouvement devoit être contraire aux deux autres, afin qu'elle pût conserver la même position dans le fluide, dont le cours produit ses révolutions annuelle & diurne. En effet, comme le centre de gravité n'est pas le même dans le globe terrestre que le centre de masse, les deux parties de ce globe, dont l'une est plus légére & l'autre plus lourde, feroient entr'elles un partage inégal du mouvement. L'axe de la terre décriroit par une de ses moitiés un cône plus petit que par l'autre. Le retard causé par le fluide inférieur supprime donc ce qu'a d'excédent la vîtesse de la portion plus légére, rétablit l'égalité entre le mouvement de l'une & de l'autre, & par-là redresse l'axe. Cet axe coupe perpendiculairement l'Equateur, avec lequel l'écliptique fait, comme nous l'avons dit, un angle de vingt-trois degrés & demi. Sa distance de l'écliptique est donc de soixante-six dégrés & demi : situation qu'il conserve dans toutes les révolutions de la terre, dans sa rotation diurne, dans sa période annuelle, enfin dans cette période de vingt-six mille ans, après laquelle la terre revenant au même point d'où elle étoit partie d'abord, croira que les astres sont rentrés dans leurs anciennes demeures, parce qu'elle les y reverra pour lors.

Vous voyez avec quelle aisance un mouvement unique & simple fait sans cesse tourner les vastes corps des Planétes sur eux-mêmes, & dans une immense orbite. Ne soyez pas étonné d'une difficulté qui peut se résoudre au premier effort, quoique la main du célébre Newton en ait formé les nœuds. En vain il objecte qu'un

fluide eſt capable d'arrêter dans leur route des corps denſes ; qu'il réſiſte à leur mouvement, le diminue, le détruit même enfin. Rien ne ſeroit plus vrai, ſi ce fluide étoit une maſſe immobile, un vaſte étang dont les eaux fuſſent dormantes ; ou ſi mû dans un ſens contraire à la direction des aſtres, il luttoit contre eux avec force. Mais ces deux ſuppoſitions ſeroient également fauſſes. L'éther coule avec rapidité dans le même ſens que les globes céleſtes. Et ces corps, & l'océan dans lequel ils nagent, tout eſt à la fois emporté d'une maniere uniforme par la ſeule action du Soleil ; tout eſt ébranlé par une ſeule & même impulſion. Il n'eſt donc pas poſſible que la matiere ſubtile leur réſiſte par ſa maſſe. Les Newtoniens ne ſe bornent pas à cette objection, je le ſçais. Ils inſiſtent auſſi ſur la nature de la ligne que les Cométes décrivent dans les cieux, ſur leur direction peu d'accord avec celle des Planétes dont elle coupe les orbites.

Mais connoiſſons-nous la route d'une Cométe & la région qu'elle occupe ? La ligne qu'elle décrit ſe dérobe aux obſervations ; on la devine à peine : nous ne découvrons qu'une petite partie de ſon orbite immenſe. Ce n'eſt que lorſqu'elle eſt arrivée dans un point du Ciel où nos yeux peuvent atteindre, qu'ils diſtinguent ſa lueur obſcure & pâle. Cette chevelure qui l'environne, cette queue lumineuſe qu'elle traîne après ſoi, ne ſont que des apparences, qui dépendent du point de vûe, ſous lequel nous l'appercevons. Il faut donc examiner d'abord ſi la ligne qu'une Cométe ſemble décrire n'eſt

pas un arc, & quelle eſt la quantité de la courbe dont cet arc fait partie. Une ligne peut nous paroître droite, quoiqu'en effet elle ſoit circulaire, & qu'elle tourne autour du Soleil. Ne vous ai-je pas fait obſerver que les Planétes nous paroiſſoient quelquefois rétrogrades ? Leur marche eſt cependant toujours directe. Si la partie qu'habitent les Cométes dans le tourbillon ſolaire eſt au-delà de Saturne, elles roulent dans des eſpaces ſi prodigieuſement éloignés du Soleil & de notre globe, que leur périhélie ſe confond preſqu'avec leur périgée, & qu'elles ne peuvent facilement ſe rencontrer dans le plan que nous parcourons. Leur orbite ſe perd preſque toute dans l'immenſité des cieux. Ce que nous en découvrons n'eſt qu'un arc très-petit, que nous prenons pour une ligne droite ou preſque droite, & qui quoique dirigée vers l'orient, nous paroît tendre vers le nord ou vers le midi. D'où naît cette illuſion ? c'eſt que par la poſition de la terre, nous jugeons de celle de cet aſtre, dont la véritable ſituation doit échapper à nos regards, ſi dans le tems qu'il ſe rend viſible, l'inclinaiſon de notre orbite par rapport à lui, eſt auſſi grande qu'elle le peut être.

Il eſt donc poſſible qu'une Cométe ſoit abſolument ſemblable aux Planétes, quoique la diverſité qui s'obſerve dans ſon cours, dans ſa figure, dans toutes ſes apparences, & la promptitude avec laquelle on la voit diſparoître, pour ne ſe remontrer qu'après une abſence conſidérable, faſſent juger qu'elle eſt d'une eſpéce différente, & qu'elle ſuit d'autres loix. Mais que répondriez-

vous, si je vous disois que les Cométes sont des astres étrangers, habitans d'une autre patrie, députés d'une Cour voisine, dans laquelle ils occupent le premier ou le second rang; que ce sont les Saturnes des Tourbillons où régnent Sirius & la Lyre? Dans cette hypothèse sera-t-il étonnant que les Cométes envahissent quelquefois les frontières de notre empire, que leur courbe en effleure obliquement les bords, & que leur direction opposée à celle du tourbillon solaire, les empêche d'en suivre les loix.

VI. REGARDEZ donc comme démontré que les Planétes nagent dans un liquide qui les entraîne par la rapidité de son cours. De-là vient que ceux de ces corps dont le diamétre est plus grand, & qui opposent au fleuve éthéré un front plus vaste, une masse plus solide, sont visiblement plus prompts que les autres à tourner sur leur axe. Ils passent plutôt de la nuit au jour, quoiqu'ils ne parcourent le Zodiaque, que dans un plus long espace de tems. Ceux au contraire dont la grosseur & la masse sont moindres, achévent leur jour plus lentement, & finissent leur année avec plus de vîtesse. Cette Planéte, qui résidant au-dessus de toutes dans la plus haute région, est la seule dont le front soit orné d'un brillant diadême, Saturne passe trente mois entiers dans le Bélier. Cependant, si le témoignage du célébre Huyghens est digne de foi, à peine met-il onze heures à tourner sur lui-même. Jupiter, la plus élevée des Planétes après Saturne, & la plus grande de toutes, s'arrête

avec ses satellites une année entiére dans chaque signe; mais en dix heures il achéve sa révolution autour de son axe. Mars est un peu plus petit que la Terre; Venus plus grande que notre globe, est une heure de moins à tourner sur elle-même: Mars met une heure de plus. Les Astronomes sont partagés, j'en conviens, sur la rotation de Venus; mais le sentiment de Cassini me paroît le mieux fondé. Mercure est presque toujours plongé dans les rayons solaires. S'il se montroit plus long-tems & plus souvent, on le verroit sans doute mettre plus de tems que les autres Planétes à tourner sur son axe, puisque c'est la moindre de toutes, & que son globe ne présente qu'une petite surface aux coups du fluide éthéré. Peut-être cette découverte est-elle réservée aux siécles à venir.

Par cette révolution des corps célestes sur eux-mêmes, les jours & les nuits doivent se succéder dans un ordre invariable & renaître alternativement. Un globe ne peut tourner en effet, que toutes les parties de sa surface ne se présentent l'une après l'autre au Soleil, pour rentrer ensuite dans le sein de la nuit. Chacune d'elles à son tour ensévelie dans les ombres, se replonge à son tour dans les rayons du Soleil. A peine une portion de la terre sort-elle des ténébres, qu'elle voit naître le crépuscule, le ciel se blanchir, la lueur éclatante des étoiles pâlir & s'éteindre. Elle apperçoit ensuite l'humide Aurore peignant la nature des plus belles couleurs, puis le bord supérieur du Soleil qui lui paroît se lever pour elle; enfin son disque entier, dont la lumiere

commence à devenir plus forte & la chaleur à se faire sentir. Bientôt, comme elle continue à descendre, les traits de cet astre tombent plus perpendiculairement: elle arrive au point qui fait le milieu du jour, parce qu'alors elle voit le Soleil placé vis-à-vis d'elle, au milieu même des cieux. Depuis cet instant elle commence à tourner vers le haut, & monte pendant le même nombre d'heures qu'elle avoit descendue. Les traits brillans du jour cessent de lui être perpendiculaires. Cette partie du globe laissant de plus-en-plus en-deçà le Soleil qui lui paroît alors se coucher au dessous d'elle, s'en éloigne par degrés, & rentre enfin dans l'ombre qu'elle produit.

C'est ainsi que la rotation de chaque globe ramene le jour & la nuit sur tous ses points. Voyez des troupes nombreuses se mettre sous les armes au son de la trompette, & défiler dans une plaine pour y passer en revue. Les escadrons s'avancent en bon ordre, les bataillons gardent leurs rangs. Chacun s'empresse à se faire voir, & nul n'échappe aux regards du Général. Spectateur & juge de leurs évolutions, il les examine & semble les compter des yeux. Le soldat rentre sous ses tentes après avoir passé devant lui. Ainsi le Soleil, du centre qu'il occupe, éclaire les différentes Planétes, & leurs différentes parties. Il éclaire au milieu d'elles le globe terrestre, qui tournant sur lui-même dans un tourbillon particulier, employe vingt-quatre heures à faire sa révolution diurne, révolution de neuf mille lieues.

Mais d'où vient cette longueur des nuits d'hyver &

des jours d'été ? Pourquoi l'inégalité des jours & des nuits diſparoît-elle à l'inſtant où commencent l'automne & le printems ? Pourquoi voyons-nous l'année ſe partager en ſaiſons qui ſe ſuccédent dans un ordre ſi régulier ? Enfin quelle cauſe a pû fixer d'une maniere preſque immuable les points des ſolſtices, & borner aux tropiques la carriére que ſemble parcourir le Soleil ? Je vais tâcher de répondre à toutes ces queſtions. Ayez quelqu'indulgence pour mes vers : ſongez que cette matiere ne fut jamais ſoumiſe aux loix de la Poëſie.

L'Equateur eſt également éloigné des deux pôles, & coupe la terre en deux parties égales. Il réſulte de-là que ſon axe eſt celui du globe, & que le mouvement diurne de la terre, n'eſt que la révolution de ce grand cercle ſur lui-même. Or c'eſt l'écliptique qu'elle ſuit dans ſa période annuelle. Si donc le plan de l'Equateur ſe trouvoit dans le cercle de l'écliptique, vous verriez le jour & la nuit par-tout égaux. La chaleur ſeroit continuelle dans les contrées immédiatement placées ſous le Soleil : un froid éternel ſe feroit ſentir aux régions voiſines des pôles : dans les lieux dont le climat eſt doux & tempéré, on cueilleroit ſans ceſſe les fleurs du printems, mais ſans avoir part aux fruits que fait éclore la chaleur. Cependant cette chaleur bienfaiſante eſt la ſource de toutes les productions de la nature. Il falloit qu'elle ſe répandît, ainſi que la lumiere, ſur toutes les parties de notre demeure ; que le repos de l'hyver pût délaſſer partout des travaux de l'été ; qu'un loiſir ſuffiſant rendît à la terre épuiſée de nouvelles forces. Pour produire ces

effets, l'axe de la terre devoit nâger obliquement au ſein du fluide qui l'environne, & faire avec l'écliptique un angle de vingt-trois degrés & démi. Situation dans laquelle il eſt en effet, & qu'il conſerve conſtamment, toujours parallèle à lui-même, dans quelque partie de ſon orbite qu'il ſe trouve.

Cette ſituation qui ſeule pouvoit obvier à tant d'inconvéniens, l'axe terreſtre ne l'auroit pas, ſi le centre de gravité étoit le même que le centre de maſſe. La direction de l'Equateur ſe confondroit alors avec celle de l'écliptique; ils auroient tous deux pour aſpect la même portion du ciel, & tous deux prolongés paſſeroient par le centre du Soleil. Ainſi chaque contrée de la terre n'auroit jamais qu'une ſaiſon : par-tout une exacte meſure partageroit le tems entre le jour & la nuit. Le ſeul moyen d'empêcher cette uniformité, c'étoit que l'arrangement & le tiſſu des parties de la terre fût tel que nous le voyons. Par une ſuite de ce mélange des particules ſolides avec les liquides, une portion de la maſſe eſt plus péſante que l'autre; & cette différence de poids donne à la maſſe entiere l'inclinaiſon qu'elle a dans le fluide éthéré. Vous verrez avec étonnement combien de problêmes difficiles cette ſuppoſition ſeule doit réſoudre.

Suppoſons que nous ſommes placés ſur le plan de l'Equateur, dans ſa partie occidentale, d'où nous ſerons portés vers l'orient par le double mouvement de la terre. Il eſt minuit : nous touchons au vingt-deuxiéme jour de Mars. Au-deſſus de nous le ciel eſt tout brillant d'étoiles. Sous nos pieds eſt le Soleil, que l'opa-

cité de la terre dérobe à nos yeux. A ma droite j'ai le pôle que les anciens n'ont pas connu. Je vois l'autre à ma gauche, & tous deux terminent l'horiſon. Dans un ſilence profond je meſure des yeux ce grand eſpace ; & contemplant l'immenſe profondeur du ciel, j'y découvre les régions placées entre les cercles de l'Equateur & de l'écliptique. Car toutes les diviſions imaginées ſur la terre ſe trouvent auſſi dans les cieux, & les grands cercles de la ſphére céleſte répondent exactement aux petits, qui partagent notre globe. Inſtruit que l'Equateur & l'écliptique doivent ſe réunir en deux points diamétralement oppoſés, je cherche quel eſt le point où ils ſe rencontrent, & je trouve que celui-même où nous ſommes actuellement eſt le nœud commun des deux cercles ; que c'eſt le lieu dans lequel aboutiſſent les deux routes ; que le point qui lui répond dans le ciel eſt à mon *Zénith* ; que mes Antipodes ont par conſéquent le Soleil ſur leur tête, & qu'au bout de douze heures nous l'aurons à notre tour, ainſi que tous les habitans de l'Equateur, quand il paſſera par leur méridien. L'équinoxe eſt donc alors univerſel ſur la ſurface de notre globe. Les rayons ſolaires font en effet un angle droit avec l'axe terreſtre, & l'aſtre du jour partage également ſa lumiere aux deux pôles également éloignés de lui. Si vous habitiez une région ſituée ſous l'un ou ſous l'autre, le Soleil vous ſembleroit joint à l'horiſon. Il vous paroîtroit même pendant vingt-quatre heures, tel qu'il ſe montre à vos yeux, lorſqu'il ſe leve ou qu'il ſe couche. Vous le verriez, effleurant la ſurface de la

terre , tracer autour de ses bords une brillante couronne.

Mais la terre emportée par le fluide qui l'environne ; a fait ce jour-là même quelque progrès dans l'écliptique. L'espace qu'elle a décrit est la trois cent soixante-cinquiéme partie de son cercle annuel. Quelquefois en pleine mer, de rapides courans détournent un vaisseau de sa route, quoique poussé par les douces haleines des zéphirs, il ne paroisse pas faire le moindre écart. Le Pilote qui ne s'apperçoit pas de l'erreur, laisse les matelots tranquilles, jouir sans inquiétude de la faveur des vents, & trompé, comme eux, il compte des lieues qu'il n'a pas réellement parcourues. Ainsi le cours du fluide éthéré, en nous portant dès le lendemain au-delà du point où l'Equateur & l'écliptique se réunissent, nous écarte de la route, qui la veille à midi nous amenoit dans le plan même du Soleil. Notre globe commence pour lors à laisser cet astre un peu à sa gauche. Ce n'est plus l'Equateur qui passe à midi dans le plan du Soleil : c'est le cercle le plus voisin de l'Equateur, puis un troisiéme ; enfin tous les suivans, selon l'ordre dans lequel ils sont placés. Et comme la terre par son mouvement de rotation continue à tourner sur son axe, qui ne cesse d'être parallèle à lui-même, elle s'éloigne de plus en plus de ce point d'intersection. A gauche les nuits diminuent; cette partie de la terre voit plûtôt l'astre du jour & le perd de vue plus tard. Elles augmentent à droite ; car le Soleil ne se montre que tard aux pays qui l'occupent, & leur est bientôt enlevé. D'un côté la lumiere plus for-

te & ſuivie d'une plus grande chaleur fait ſortir les feuilles de leurs tiges, fait éclore les herbes, & couvre les campagnes de fleurs naiſſantes. Elle s'affoiblit de l'autre: les ſucs végétaux commencent à s'y tarir; la couleur dont s'y peignent les fruits annonce leur maturité; les arbres ſont prêts à s'y dépouiller de leurs feuilles déja flétries par la vieilleſſe. L'automne régne ſous le Capricorne; les régions placées ſous le Cancer jouiſſent du printems.

Ainſi pendant trois mois la terre, en tournant chaque jour ſur ſon axe, s'eſt avancée vers l'orient. Au bout de quatre-vingt-onze jours & vingt heures environ, le tropique du Cancer, ainſi nommé, parce qu'il répond au ſigne, qui dans le ciel porte ce nom, eſt arrivé ſous le Soleil. Quiconque eſt placé ſur ce cercle, apperçoit à midi l'aſtre du jour au-deſſus de ſa tête; car il paſſe à cette heure par le plan du Soleil. Les ombres diſparoiſſent alors dans ces contrées: les montagnes mêmes les plus élevées n'en font aucune, & la lumiere ſe plonge tout entiere au fond des puits de Syené. C'eſt-là le ſolſtice d'été. Ce jour eſt le plus long de l'année pour toute la partie gauche du globe qui ſe termine aux deux Ourſes. Elle eſt alors en effet la plus voiſine qu'elle puiſſe être du plan du Soleil. Le diamétre de ſes différens cercles décroît à meſure qu'ils approchent du pôle, & cette diminution eſt telle que le dernier ne forme qu'un ſeul point. Elle ſe trouve donc plongée dans un océan de rayons, qui répandus de toutes parts, laiſſent à peine un petit intervalle à la nuit. Le pôle même jouit alors d'un jour continuel.

Cependant la partie méridionale du globe éprouve des apparences toutes contraires. Elle eſt dans la plus grande diſtance où elle puiſſe être du Soleil. Dans l'hémiſphére ſeptentrional les jours ſe ſont augmentés, & la chaleur s'eſt accrue à proportion. Dans l'autre la nuit & le froid ont reçu par degrés les mêmes accroiſſemens. Pendant ſix mois le pôle auſtral eſt enſeveli dans d'épaiſſes ténébres. En-deçà du pôle, une lueur foible éclaire l'horiſon : née à peine, on la voit s'éteindre. Cette nuit eſt la plus longue de l'année pour toutes les parties de cet hémiſphére : ſa durée ſous le tropique du Capricorne égale celle du jour dont jouit alors l'autre tropique. C'eſt le ſolſtice d'hyver pour les contrées ſituées ſous ce cercle & au-delà.

Toujours placés dans le plan de l'Equateur, continuons notre route : le quart en eſt achevé, puiſque nous touchons au point ſolſtitial. Mais en ſuivant le tourbillon, dont le cours entraîne la terre, ce point va s'éloigner inſenſiblement du Soleil. Nous avancerons encore trois mois vers l'orient, pour arriver au point oppoſé à celui d'où nous ſommes partis d'abord : point dans lequel la nuit eſt une ſeconde fois égale au jour. Pendant que la terre trace ſon orbite autour du Soleil, ſon axe conſerve toujours la même poſition. Vous voyez ce qui doit réſulter de la figure d'un cercle ainſi parcouru par un globe dont l'axe eſt incliné. Comme l'Equateur terreſtre s'étoit écarté peu à peu du plan du Soleil, il s'en rapproche auſſi par dégrés. Par un progrès que cauſe la marche de la terre, & la continuité de ſa révolution, il

il devient de jour en jour plus voisin de cet astre. Tous les cercles, entre le tropique & l'Equateur, retournent donc vers le Soleil; il les voit tous passer au-dessous de lui, & s'offrir à ses rayons qui les frappent perpendiculairement. Par tout où les jours avoient crû jusqu'alors, ils commencent à diminuer; ils augmentent par tout où ils diminuoient. Toute la partie Septentrionale est brûlée par la chaleur: un froid rigoureux couvre de glace les pays méridionaux, jusqu'à ce que le tourbillon qui fait marcher la terre, ait conduit l'Equateur au point que ce cercle occupoit six mois auparavant. Dès qu'il a touché ce point, l'égalité se rétablit entre le jour & la nuit. Les campagnes long-tems embrasées par les feux de l'été, sont rafraîchies par ces Zéphirs que raméne l'automne: aux moissons succédent les vendanges. Dans l'hémisphére opposé, les régions où l'hiver faisoit régner les pluyes, la neige & les frimats, se raniment & semblent renaître avec le printems.

Nous sommes parvenus à la moitié de notre carriére; il nous reste à parcourir la partie inférieure de l'orbite que la terre décrit autour du Soleil. Mais comme l'inclinaison de l'axe est invariable, tout ce qui s'est passé dans la portion opposée de ce vaste cercle va se remontrer à nos yeux. Notre Equateur abandonne une seconde fois le plan du Soleil: il laisse à droite cet astre, qu'il avoit paru pendant six mois avoir à sa gauche. Six mois entiers se passeront de même dans sa nouvelle position. La durée respective des jours & des nuits change alors par tout, ainsi que les différentes saisons; & ce

changement univerſel eſt produit par la révolution qui raméne vers le Soleil tous les cercles méridionaux plus petits que l'Equateur. Chacun d'eux, forcé de paſſer à ſon tour au-deſſous de cet aſtre, eſt frappé des rayons qui tombent à plomb ſur lui, & que l'autre moitié du globe ne reçoit alors qu'obliquement. Au bout de trois mois le tropique du Capricorne paſſe ſous le Soleil. Les régions ſituées au midi ont alors leur ſolſtice d'été, leur plus grand jour, & la plus forte chaleur qu'elles puiſſent reſſentir. En même-tems le ſolſtice d'hyver arrive dans les contrées ſeptentrionales, & leur raméne avec les longues nuits un froid à peine ſupportable.

Enfin la terre remonte des parties inférieures de ſon orbite. Voyez pour lors l'Equateur s'élever par la ſeule force du tourbillon, & ſon axe conſervant toujours & ſon parallélisme, & ſon inclinaiſon ſur l'écliptique, rentrer dans le plan immobile du Soleil. C'eſt alors qu'ayant achevé ſa révolution, il rétablit l'équinoxe; & que, ſans s'arrêter, il recommence une route, qui nouvelle chaque année, ſera toujours la même pendant la durée des ſiécles.

Reſſerrons en deux mots ce que nous venons de développer, peut-être avec trop d'étendue. Suppoſez que notre Equateur ne ſorte jamais du plan du Soleil, & que l'Ecliptique coupe toujours perpendiculairement l'axe terreſtre, la nuit ſera pour lors égale au jour; chaque contrée n'aura qu'une ſaiſon. Voulez-vous varier les apparences; inclinez l'axe de la terre: vous verrez naître pluſieurs changemens. Ajoûtez à cette inclinaiſon

le mouvement d'un fluide qui emporte la terre autour du Soleil ; ces changemens seront plus nombreux : que ce fluide la fasse en même-tems tourner autour de son centre ; vous aurez toutes les variations qu'éprouve notre globe. Peut-on douter que les autres Planétes ne soient assujetties aux mêmes vicissitudes ?

VII. LORSQU'UN fleuve en franchissant ses bords inonde les plaines voisines, on voit souvent se former des tourbillons d'eau, qui sans cesse agités, entraînent & font tourner avec eux des branches d'arbres & des buissons. Quoique chacun de ces tourbillons ne suive pas le cours du fleuve, & conserve son mouvement propre qui l'agite dans un sens différent, il tire néanmoins du fleuve cette force avec laquelle il tourne sur lui-même, & fait si rapidement pirouetter sa proye. Ainsi la terre est le centre d'une révolution particuliere ; & dans le tems même qu'obéissant au fluide céleste, elle décrit autour du Soleil une vaste circonférence, elle ébranle cette partie du fluide qui l'environne de plus-près, & l'oblige à rouler continuellement autour d'elle : ce qui forme un petit tourbillon dans le sein du grand. Tout ce qui nâge dispersé dans cette région de matiere, quoique séparé de notre globe, quoique placé même à l'extrémité de son empire, doit en suivre l'impression. La terre se saisit de ce corps, l'entraîne, & le fait tourner avec plus ou moins de vitesse, selon qu'il est plus ou moins éloigné d'elle. Or sa distance est proportionnée à sa pesanteur, & sa pesanteur l'est à sa masse. Nous avons vû que ces

trois rapports ſe tiennent par des liens mutuels, & que le mouvement des corps céleſtes n'a point d'autre loi. Par la peſanteur d'un corps, j'entens, vous le ſçavez, l'effort que fait contre lui la matiere ſubtile, en fuyant le centre.

L'intervalle qui nous ſépare de la Lune n'étant que d'environ cent mille lieues, elle ſe trouve dans ce tourbillon particulier. Aſſujetie par cette ſituation aux loix que lui donne la terre, elle eſt forcée de la ſuivre, & par une conſéquence néceſſaire, elle doit marcher avec plus de rapidité. Car ſon cercle a d'autant plus de diamétre, qu'elle eſt plus éloignée du globe que nous habitons. Il faut que ſa diſtance du Soleil ſoit quelquefois plus grande, quelquefois moindre que la nôtre. Elle eſt plus grande, lorſque nous voyons tout ſon diſque éclairé : elle eſt moindre, lorſque nous le découvrons à peine. La Lune doit auſſi ſe trouver à la même hauteur que la terre, tantôt à ſa droite, tantôt à ſa gauche ; & telle eſt ſa poſition, lorſqu'une partie de ſa ſurface brille à nos yeux, & que l'autre nâge dans l'ombre. Elle eſt alors, ſelon le langage ordinaire, dans ſon croiſſant ou dans ſon déclin.

Cette Planéte ne nous préſente jamais que le même hémiſphére. Nous appercevons toujours les mêmes contrées connues par différens noms : entre les taches qui la couvrent, nous diſtinguons toujours les mêmes parties lumineuſes. Ce qui vient, ſans doute, de ce que cet hémiſphére eſt plus léger que l'autre, & qu'il eſt par-là forcé de regarder continuellement le centre. Mais

ſans tourner ſur ſon axe, elle ne laiſſe pas de préſenter à l'aſtre du jour toutes les parties de ſon globe. C'eſt une ſuite de ce mouvement qui l'approche ou l'éloigne par degrés du Soleil, en lui faiſant décrire un cercle autour de la terre. Auſſi voyons-nous la lumiere s'étendre par une progreſſion plus lente ſur le diſque entier de la Lune, & les ténébres le couvrir plus long-tems, que ſi ce globe tournoit ſur lui-même, comme fait le globe terreſtre. Une ſeule révolution fait ſon jour & ſon année. Tandis que d'un vol rapide elle parcourt tous les ſignes du Zodiaque, & qu'en vingt-ſept ou vingt-huit jours, elle acheve ſon cercle autour de la terre, chacune de ſes parties jouit de la lumiere pendant la moitié d'un mois; & pendant l'autre moitié, reſte plongée dans les ténébres.

Mais pourquoi la Lune ne tourne-t-elle pas auſſi ſur ſon axe ? La raiſon en eſt ſimple : ſon diamétre n'a pas le tiers de celui de la terre : ſa maſſe en eſt à peine la cinquantiéme partie. La place qu'elle occupe dans notre tourbillon, n'eſt donc pas conſidérable. Ainſi les différentes couches de matiere éthérée dont le cours l'entraîne, ont un mouvement à peu-près égal. Leur impulſion ayant preſque la même force, ce globe ne peut pas être beaucoup plus preſſé d'une part, que d'une autre; tout au plus, il chancéle : mais il n'eſt pas ébranlé de la place où l'a fixé ſa peſanteur. La Lune doit par conſéquent voguer dans le tourbillon terreſtre, comme une chaloupe ſans rames, ſans voiles, dirigée par le ſeu gouvernail vogueroit entre les bords d'un fleuve, qui

ſerpente, & qui calme & tranquille, lui feroit décrire ſans effort le cercle que trace ſon lit.

La Lune en parcourant le ſien coupe deux fois tous les mois le plan de l'orbite terreſtre : les points où elle traverſe ce plan, ſe nomment la tête & la queue du Dragon. La ſituation de ces nœuds varie. Mûs en ſens contraire à la ſuite des ſignes, ils s'avancent vers l'occident, toutes les fois qu'ils ſe renouvellent. Cette marche eſt oppoſée à celle des autres Planétes, qui toutes rapprochent leurs noeuds d'occident en orient. Ce qui cauſe cette apparence, c'eſt qu'en même tems que la Lune tourne autour de nous à l'extrémité de notre tourbillon, la terre eſt, ſelon l'ordre des ſignes, portée vers l'orient par ſa révolution annuelle. Son inſéparable ſatellite ſuit donc à la fois deux mouvemens oppoſés. Ils s'accordent & ſe confondent pour quelque-tems, lorſque la Lune eſt dans ſon aphélie. Elle nâge pour lors avec peine dans cette partie du fluide, qui coule avec lenteur, parce qu'elle occupe l'extrémité du tourbillon. La terre la devance donc, parce que la terre alors plus voiſine du Soleil, eſt emportée par un courant plus rapide. Mais lorſque placée dans le point diamétralement oppoſé, la Lune ſe trouve entre cet aſtre & la terre, elle eſt dans la région où le fluide a le plus de force. Elle avance donc avec plus de viteſſe que notre globe & dans un ſens contraire : ce qui fait paroître ſes nœuds rétrogrades. C'eſt toujours dans ces points d'interſection des deux orbites, que doivent arriver les éclipſes de Lune & de Soleil. En effet, ſi la Lune en traverſant l'orbite terreſtre, paſſe

directement entre le Soleil & la terre, elle intercepte les rayons de cet aſtre : elle doit perdre à ſon tour la lumiere empruntée dont elle jouit, lorſque la terre ſe trouve placée entre-elle & le Soleil. L'une de ces Planétes tombe pour lors dans l'ombre de l'autre. Par la même raiſon, nous ne voyons point tous les mois des éclipſes de Lune ou de Soleil. Car il n'arrive pas toujours dans le tems du paſſage de la Lune, entre notre globe & l'aſtre du jour, que ces trois corps ſoient placés dans la même ligne.

Vaſte univers que ton Auteur eſt digne d'admiration ! Qui peut à la vûe de ces beautés ſans nombre, ne pas s'étonner que des hommes, que des Philoſophes leur donnent le hazard pour pere ; qu'ils ne rougiſſént point d'en attribuer la production au mouvement fortuit d'une aveugle matiere, tandis qu'on ne peut ſans intelligence, ſans art, offrir une ſimple image de tant de merveilles ? Ces anciens Aſtronomes, dont les yeux pénétrans ont parcouru les ſphéres céleſtes ; ces Obſervateurs éclairés qu'ont produits les ſiécles modernes, nous paroiſſent dignes de l'immortalité, parce qu'ils ont oſé décrire la figure des aſtres, en déterminer les diſtances, les maſſes, les orbites. Et par un excès d'ingratitude, nous refuſons nos hommages à l'Etre ſuprême, qui ſeul a pû créer tant d'aſtres divers, & les aſſujétir à des loix certaines. Ces cartes où ſont tracés les plans du ciel & de la terre ; ces globes qui les repréſentent ; ces machines dont le mouvement imite en

des corps céleſtes, ſont des chefs-d'œuvres de génie; & le monde lui-même ne ſera pas l'ouvrage d'une intelligence! Monſtrueuſe opinion! Déplorable aveuglement d'une Secte inſenſée!



SOMMAIRE

DU LIVRE NEUVIEME.

L'EXAMEN des Minéraux, des Fossiles, des Plantes marines, & généralement de tout ce que renferment les entrailles de la terre & le sein de la mer, entroit dans le plan de l'Anti-Lucréce. Ce n'est pas la partie du Spectacle de la Nature la moins curieuse, ni la moins propre à faire reconnoître un Créateur intelligent. Le neuviéme Livre devoit avoir cet objet; mais il n'est pas achevé; nous n'en avons que le début. Ce qui suit sert de conclusion à l'Ouvrage. C'est une espéce de précis, où l'Auteur nous remet devant les yeux les questions discutées dans le cours du Poëme, & traite au long quelques points importans qu'il n'avoit qu'effleurés.

I. *Il y rappelle d'abord tout ce qu'il a démontré contre les Epicuriens, au sujet du vuide & des atomes; que le vuide est une chimére; que la matiére n'est pas éternelle; qu'elle est divisible à l'infini; que sortie du néant, elle peut y rentrer; qu'incapable de se donner*

une modification plutôt qu'une autre, elle doit le mouvement à l'impression d'une cause étrangére; que la Nature est un terme vuide de sens, si par ce terme on n'entend une Intelligence suprême. La régularité des révolutions célestes, le cours intarissable des fleuves, le retour des saisons, l'accord qui régne entre toutes les parties de l'univers, le méchanisme de la vision, lui fournissent de nouvelles preuves que ce tout si parfait n'est pas l'ouvrage du hazard.

II. *Il traite ensuite l'importante question qui sert de base à toute la Morale, celle de la nature* du juste & de l'injuste. *Il fait voir que cette distinction n'a pas l'homme pour auteur; que* le juste *est fondé, comme le vrai, sur des régles éternelles, immuables, infaillibles; que le flambeau de la raison nous éclaire à la fois sur les principes de nos connoissances, & sur ceux de notre conduite; que l'homme porte gravée dans son cœur une loi primitive, qui n'est autre, que la voix de Dieu même. Quelques raisonnemens simples, mais décisifs contre l'opinion qui substitue la fatalité au hazard, terminent ce second article.*

III. *Le troisiéme présente une foule d'objections contre l'existence & les attributs de Dieu. L'Auteur,*

qui ne les avoit pas encore réfutées, ſe les fait à lui-même & les accumule, pour y répondre enſuite. Elles roulent ſur trois points. 1erement, L'éternité du monde, que les athées veulent établir par diverſes raiſons. 2ement. Le mal Moral. 3ement. Le mal Phyſique. De ces deux chefs, ils prétendent tirer de fortes inductions contre la Toute-puiſſance ou la bonté infinie du Créateur.

IV. La réfutation de ces Sophiſmes fait la matiére des deux articles ſuivans. Dans le quatriéme le Poëte montre 1erement, que le monde n'eſt pas éternel; que Dieu l'a créé pour ſoi-même, dans le tems déterminé par ſes decrets immuables. 2ement, Que Dieu n'eſt pas l'auteur du mal Moral, c'eſt-à-dire, de cette foule de vices & de déſordres qui ravagent la ſociété; qu'ils ont leur ſource dans l'abus que l'homme a fait du don précieux de la liberté; que la Juſtice ſuprême doit tôt ou tard punir le vice & récompenſer la vertu. Il annonce en même-tems le deſſein qu'il a formé de compoſer ſur la certitude de la révélation, un ouvrage du même genre que celui-ci.

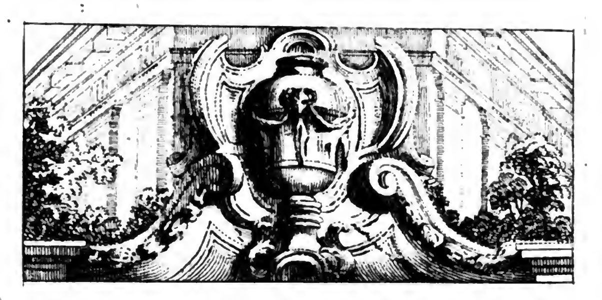
V. Par le mal Phyſique, qui fait le ſujet du cinquiéme article, on entend les défauts que les Athées

croyent découvrir dans la structure de l'univers. Le Poëte montre que ces imperfections auxquelles le Matérialiste s'arrête, sans vouloir admirer les merveilles qui brillent dans la composition du monde, ne sont que des irrégularités apparentes; que pour bien juger de ce vaste tout, il faut en considérer l'ensemble, & qu'alors on voit disparoître ces prétendus défauts; qu'on n'y remarquoit, qu'en séparant des objets nécessairement liés entr'eux.

VI. *Ces discussions conduisent l'Auteur à rechercher quelle est l'origine de la Religion parmi les hommes. Il prouve qu'elle n'a pour principe ni la crainte ni la politique, mais une idée de l'Etre suprême, que l'homme apporte en naissant, & que fortifie la vûe de tous les objets sensibles. Ensuite il rappelle en peu de mots les différentes sources de l'idolâtrie, qu'il regarde comme une héréſie née dans le sein de la Religion naturelle, & qui, même en s'écartant de cette Religion, en prouve la réalité. Il montre que nous ne connoissons le fini, que par l'idée de l'infini. De l'union de l'ame avec le corps, & de toutes les suites de cette union, il conclut l'éxistence d'un Dieu, qui n'est ni l'ame du monde, ni l'assemblage de toutes les ames particuliéres, mais*

un Etre infini, parfait, tout-puissant, immuable, Auteur & suprême Arbitre de l'univers. Il finit en exhortant Quintius à la pratique des vertus, & à l'étude de la Religion révélée, dont la Loi naturelle est la base & le fondement.





L'ANTI-LUCRECE.

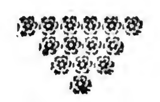
LIVRE NEUVIE'ME.

PLUS heureux que ne fut Icare, nous avons enfin achevé de parcourir la vaſte étendue des eſpaces céleſtes. Jettons à préſent les yeux ſur la terre & ſur les profonds abymes de la mer: non pour conſidérer ce qui ſe paſſe aujourd'hui ſur cette double Scéne; ou pour ſuivre les traces de tous les événemens qui l'ont variée depuis la naiſſance de l'univers. Quel ſpectacle nous offriroit l'Hiſtoire? Des guerres, des combats, des villes détruites, des thrônes renverſés, des peuples anéantis; affreux tiſſus de crimes & de malheurs; fruits ſanglans de l'ambition, de l'avarice & de l'envie, dont le poiſon infecte tous les ſiécles. Brillans déſordres, tant qu'ils durent, ils éblouiſſent nos yeux: le tems les a-t-il fait diſparoître, ils ne ſont plus que néant, & nous montrent quel eſt le vuide de ce qui occupe les hommes. En vain pour s'immortaliſer, les Héros laiſſent-ils

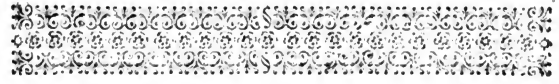
des monumens de leurs frivoles exploits. Chaque jour détruit ces digues que leur orgueil oppofoit au torrent des années, & quelques pierres chargées de leurs noms fubfiftent à peine. Les ruines mêmes de ces édifices femblent infulter à la vanité de leurs auteurs : ils rougiroient de fe voir défigurés fur des marbres que le tems dévore. Des objets périffables doivent-ils toucher une ame immortelle ?

Occupons-nous d'une étude plus digne de l'homme. Contemplons des êtres dont la durée triomphe des fiécles, dont la fubftance eft inaltérable. Ouvrages de l'Eternel, ils portent d'une maniere plus vifible l'empreinte de fes perfections. . . . .
. . . .

Le refte manque.



CONCLUSION



CONCLUSION ET PRÉCIS DE L'OUVRAGE.

I. A La vûe des richesses que vos yeux découvrent au sein de la Mer & dans les entrailles de la Terre, reconnoissez, Quintius, l'inépuisable fécondité d'un Créateur Tout-puissant. Quelle est la source de ces immenses trésors, la cause de tant de merveilles? Seroit-ce la Nature? Mais qu'entendez-vous par ce terme? Est-ce un Etre primitif, une Intelligence souveraine, dont les soins prévoyans s'étendent à toutes les parties de l'univers? En ce cas nous sommes d'accord; la Nature est le Dieu même à qui je rends hommage. Est-ce la matiére? Mais la matiére est une substance impuissante, passive, privée de sentiment & de raison. Esclave de loix immuables, qu'elle suit sans les connoître, elle obéit aux impressions d'une force étrangére. Comment de si sçavantes productions seront-elles l'effet d'un principe aveugle, qui ne peut ni se proposer un but, ni faire choix de moyens; incapable en un mot de réfléxion, de raisonnement, de volonté?

Je vous ai fait voir dès le commencement de cet Ouvrage, que les plus minces corpuscules pouvoient se rompre à l'infini, sans que jamais aucun de leurs fragmens cessât d'être divisible, parce que chacun d'eux est

un corps, & que dans le moindre ſont renfermées des parties plus petites. L'éther même n'a point de parcelle ſi déliée, qui ne vous offre des parties inférieures & ſupérieures, une droite & une gauche ſéparées par un intervalle réel; qui n'ait des faces différentes, enfin qui ne ſoit impénétrable. Autrement il ne ſe formeroit aucun corps; nulle maſſe ne pourroit réſulter de la réunion de pluſieurs molécules, & toute la matiére ſeroit réduite à un ſeul point. Mais quoique diviſible en parties ſans nombre, elle ne ſera jamais diviſée, s'il ne ſe trouve une main qui opére cette diviſion.

Ce n'eſt pas que j'ignore ce que dans un aſſemblage immenſe de corpuſcules doit produire une multitude infinie de figures. Je ſçais combien le ciſeau d'un Sculpteur eſt capable d'opérer ces chefs-d'œuvres qui raviſſent notre admiration. Que ne peut cet inſtrument ſur le marbre! Il en détache de lourdes maſſes; il y forme des plis naturels, des draperies fines & jettées avec grace; il imite la délicateſſe de la peau; il donne la vie à une figure immobile, en fait parler tous les traits, & par un menſonge heureux répand ſur un viſage inanimé le ſentiment & la paſſion. Mais ſi l'art en façonnant ce fer ne l'eût pas rendu propre à ſeconder la main qui l'employe; ſi cette main ne l'eût point fait agir ſur le marbre, cette ſtatuë qui charme nos yeux ſeroit encore un bloc muet & ſans beauté. Diſons la même choſe de la matiere. Si quelqu'Intelligence n'en met en œuvre toutes les parties, & ne les arrange avec diſcernement, ce ne ſera jamais qu'un cahos, qu'une maſſe informe &

ſans ordre. Ces coquilles que vous foulez aux pieds, ont-elles quelquefois attiré vos regards? Plus magnifique que le parquet d'un riche Palais*, la terre étale ſous vos pas des tréſors ſans nombre. Daignez en ramaſſer une: quoi de mieux tourné que ſes dehors? quelle grace, quelle délicateſſe dans ſon contour! Que de ſpirales réguliérement décrites par ces plis & ces replis qui reviennent ſur eux-mêmes! Voyez ce labyrinthe d'anneaux qui s'élévent ſur la ſurface; ces légers ſillons qui les ſéparent & leur donnent du relief. Le ciſeau de Praxitele fit-il des ouvrages ſi parfaits? Conſidérez le dedans; c'eſt la demeure d'un vil animal: mais quelle porcelaine eſt plus luiſante, eſt polie avec plus d'art? Quelle variété; quelle harmonie dans ſes nuances! L'or, le feu, l'azur éclatent entremêlés de pourpre. Malgré cette variété de teintes, on reconnoît ſans peine le genre auquel elle appartient: tant elle reſſemble & pour les couleurs & pour les taches & pour la forme à toutes celles de la même claſſe. Avouez-le, Quintius, ce coloris eſt ſupérieur à celui d'Apelles. Vous voyez quel travail dans une production ſi mépriſable en apparence. Une coquille n'eſt donc pas l'ouvrage du hazard: ſeroit-il Auteur de l'univers?

Sur quels fondemens eſt appuyé le ſyſtême qui ſubſtitue le hazard à l'intelligence? Sur la double ſuppoſition du vuide & des atomes. J'ai prouvé que le vuide eſt une chimére: j'ai démontré que les atomes n'ont aucune des propriétés qu'on leur attribue; qu'ils n'exiſtent point par leur propre force; que les figures qui les

diftinguent ne leur font pas effentielles ; qu'ils ne font par eux-mêmes en état ni de s'unir, ni de fe féparer, ni de fubfifter à jamais; enfin que le principe du mouvement ne réfide point en eux. Mais l'univers lui-même n'annonce-t-il pas au premier regard un Auteur intelligent, qui l'a créé tel qu'il a voulu ? Direz-vous en effet que la forme de tout ce qui compofe ce vafte affemblage eft tellement néceffaire, qu'il ne pouvoit exifter d'autres êtres, que les êtres actuellement fubfiftans ? Dites donc auffi que la matiere n'étoit fufceptible que d'une feule efpéce de mouvement, & que ce mouvement n'a pû avoir qu'un feul degré, qu'une feule direction. Mais vous fçavez trop bien qu'elle n'eft pas déterminée par fa nature à fe mouvoir d'une façon plutôt que d'une autre, & que fon mouvement peut fe diverfifier & s'accélerer à l'infini.

L'univers auroit donc pû n'être pas ce qu'il eft. Vous en faut-il de nouvelles preuves ? Ces animaux qui naiffent du mêlange de différentes efpéces, pouvoient eux-mêmes former des genres créés dès l'origine du monde, & fortir, comme tant d'autres, d'un germe qui leur fût propre. Le nombre des Planétes n'étoit pas néceffairement fixé : leurs révolutions pouvoient être tout autres. La fuppofition de deux Soleils, d'une feconde Lune n'a rien d'abfurde. Le Ciel pouvoit n'offrir à nos regards aucun corps lumineux : il pouvoit en offrir mille, fans que la Terre eût un feul habitant capable de diftinguer le jour des ténébres. Pourquoi donc l'univers eft-il tel que nous le voyons ? Pourquoi nous

préfente-t-il, au lieu du cahos, un fpectacle fi magnifique & fi varié ? Un pareil arrangement eft l'ouvrage d'une Intelligence, ou du hazard : point de milieu. Mais le hazard n'eft qu'un nom : reconnoiffez donc que tant de merveilles ont pour Auteur un Etre intelligent, dont la fcience profonde n'éclate pas moins dans l'organifation de cet infecte qu'un même jour voit naître & mourir, que dans celle de notre corps.

La Lune brille à mes yeux ; mais fa lumiére eft un voile qui me dérobe ce qu'elle eft : inconnue, quoique vifible, elle fe montre fans découvrir fa nature. J'ignore fi c'eft un globe femblable à celui que j'habite ; fi ce globe a, comme la Terre, un océan, des montagnes, des plaines, des forêts ; s'il a des habitans, & de quelle efpéce ils font. Mais je fçais que la Lune eft un fatellite de la Terre, plus petit qu'elle, & qui trace autour d'elle un cercle, dont il ne s'écarte jamais. Je fçais que par un autre mouvement qui fe combine avec le premier, elle préfente tour à tour aux traits du Soleil tous les points de fa furface, & qu'elle ne luit, qu'en les refléchiffant. Je vois fon difque après s'être plongé dans les ténébres, reparoître fous la forme d'un croiffant, dont la lueur laiffe entrevoir la portion qui n'eft pas encore éclairée, s'arrondir enfuite de plus en plus, & fe montrer enfin tout entier. Une fucceffion invariable raméne ces diverfes apparences avec tant de régularité, qu'il eft aifé de les prédire. On fçait en quel moment chaque horifon doit perdre la Lune de vûe ; en quel moment il doit la revoir : l'heure & le point de fon

lever ſe déterminent avec juſteſſe ; toutes ſes phaſes, en un mot, le progrès même de la lumiére ſur ſon diſque, & ſa dégradation ſe ſoumettent à des calculs exacts.

Tous les mois vous offrent ce magnifique ſpectacle ; mais vous ne daignez pas examiner quel eſt l'agent qui le produit & le renouvelle ; vous craignez d'en connoître la cauſe ; ſéduit par les charmes d'un ſyſtême, qui livre l'univers au caprice du hazard. Faut-il que les fictions dont il repaît votre eſprit vous rendent inſenſible à de véritables merveilles ! Si cependant ce globe créé pour l'uſage du nôtre, eût été plus petit ou plus grand qu'il n'eſt ; ſi le hazard l'avoit plus élevé dans le Ciel, ou placé plus près de la terre, il nous nuiroit, au lieu de nous ſervir. Ce fidéle ſatellite, ou ſeroit un ennemi redoutable, acharné ſans relâche à nous pourſuivre, ou ſeroit un poids inutile. En effet, la Lune plus voiſine de la Terre, ou plus grande, feroit ſouvent de nos jours des nuits obſcures, en interceptant la lumiere du Soleil. Sa maſſe peſante reſſerreroit l'atmoſphère, & comprimeroit avec trop de violence les eaux de l'océan. Ces eaux trop abaiſſées au-deſſous d'elle, s'éléveroient de part & d'autre à une trop grande hauteur ; on les verroit franchir leurs rivages, rompre leurs digues, & couvrir les plus hautes montagnes. Après leur retraite, la terre ne ſeroit qu'un marais immenſe ; & bien-tôt elle redeviendroit une vaſte mer, ſurtout lorſque la Lune eſt nouvelle, & que ſes bords commencent à ſe revêtir d'une lueur naiſſante ; ou lorſque nous renvoyant tout ce qu'elle reçoit de rayons

ſolaires, elle nous montre ſon diſque entiérement éclairé; car c'eſt alors qu'elle peſe ſur la terre avec le plus de force. Plus élevée dans les cieux, ou plus petite, elle ne répandroit qu'une lueur trop foible; elle effleureroit à peine la ſuperficie des flots. L'air n'étant point comprimé, ou n'éprouvant qu'une preſſion légére, formeroit une maſſe lourde & ſans reſſort. La mer immobile ne pourroit ſe répandre dans les canaux ſans nombre, dont l'intérieur de la terre eſt ſemé de toutes parts. C'eſt néanmoins au mouvement périodique de la mer; c'eſt à la force avec laquelle ces canaux ſouterrains pompent les flots qu'y porte un flux régulier, que doivent leur naiſſance tant de riviéres, dont le cours uniforme & perpétuel nous étonne, & dont les eaux devenues douces en ſe filtrant au travers des ſables, ſortent du ſein de la terre, dans des lieux ſouvent fort éloignés de leur véritable ſource.

En effet, je ne puis me perſuader que les riviéres ſoient toutes formées par les pluies. Telle eſt peut-être l'origine de quelques fontaines que les chaleurs tariſſent, dans cette ſaiſon brûlante, où les feux de l'aſtre du jour embrâſent les campagnes. Mais quelle différence entre des réſervoirs paſſagers & ces fleuves inépuiſables, que ni les ardeurs de la Zone torride, ni les vents les plus violens ne peuvent conſumer! D'ailleurs, dans cette partie de la terre, que le Soleil échauffe de plus près, ne connoiſſons-nous pas quelques Iſles qui ne ſont preſque jamais arroſées par les eaux du Ciel; où cependant

on voit des ruiſſeaux intariſſables embellir ſans interruption de fertiles campagnes.

Le ſeul mouvement du cœur pouſſe le ſang dans toutes les parties de notre corps, & lui fait parcourir avec une viteſſe réguliere une foule de vaiſſeaux imperceptibles : ainſi ſe diſtribuent dans les entrailles de la terre les eaux de l'océan. Le flux les pouſſe avec violence dans ce nombre infini de canaux, qui ſont les arteres du corps terreſtre : reportées enſuite par les fleuves, comme par autant de veines, elles ſe replongent avec la même impétuoſité dans le lit de la mer qui les repompe, lorſque le reflux la fait rentrer dans ſes bornes. Sans cette circulation à peine ſortiroit-il quelques ſources du ſein de la terre aride : nos prairies ne ſeroient point arroſées ; nos jardins ſeroient privés de ces agréables ruiſſeaux qui les fertiliſent : on ne verroit point de larges rivieres par d'heureux échanges enrichir différentes contrées, ni ſe diviſer en une multitude de canaux pour rendre les campagnes fécondes : les animaux périroient conſumés par une ſoif qu'ils ne pourroient étancher, & l'unique reſſource des hommes ſe réduiroit aux eaux qui tombent du ciel.

Ces pluies, qui du haut des nues ſe précipitent ſur la terre, ont auſſi leur cauſe & leur utilité. Où tant d'eſpéces ſi nombreuſes trouveront-elles leur ſubſiſtance, ſi les campagnes ne ſe couvrent d'herbes & de moiſſons ? & comment la terre produira-t-elle des herbes & des moiſſons, ſi elle ne s'abreuve pas des eaux que portent les nuages ? Mais ces nuages mêmes nous les devons à

la mer. Ce sont des amas de particules humides que le Soleil attire & volatilise. Réduites en vapeurs elles s'élevent à la plus haute région, où le froid les rassemble ; elles s'y condensent, & forment des masses qui restent suspendues dans l'atmosphére, jusqu'à ce que le souffle rapide du vent les disperse, & que divisées par les rayons du Soleil, directs ou refléchis, elles se résolvent en pluies. La terre échauffée s'humecte de ces eaux fécondes, les charge des sucs qu'elle renferme & les transmet aux racines des plantes. La nature de tout ce qui respire demandoit donc cette harmonie de tant d'Etres divers. Le Soleil, l'air, les nuages, & les vents qui les transportent, la Terre, la Lune & la Mer sont par leur accord les organes de la vie : & cet admirable concert annonce un Etre bienfaisant, dont les soins paternels s'étendent à tous les objets, & semblent s'épuiser sur chacun en particulier.

Que de merveilles offrent encore à mon esprit les deux mouvemens de la terre ! Je vois ce globe, en tournant sur lui-même, tour-à-tour présenter à la lumiere, & replonger dans les ténébres tous les points de sa surface : je le vois décrire en même tems un cercle autour du Soleil : j'admire avec quelle régularité cette révolution ramene chaque année les saisons dans un ordre toujours le même, & fait succéder les chaleurs aux frimats. Peut-on croire en effet que la terre soit le centre immobile d'un mouvement universel ? Quoi donc toute la machine de l'univers seroit ébranlée pour nous ? Pour éclairer notre demeure, le Soleil auroit à parcourir une

orbite immenſe? La voûte céleſte tourneroit autour d'un point avec cette multitude innombrable d'Etoiles ; & tous les aſtres ne ſeroient que les Satellites de la terre ? Mortels, connoiſſons mieux ce que nous ſommes. S'il eſt en nous quelque choſe de grand ; c'eſt la partie de nous-mêmes dont ce monde n'eſt pas le véritable ſéjour. Notre ame doit vivre éternellement ; le ciel eſt ſa patrie : voilà ce qui fait notre gloire. Mais pour ce corps périſſable, ce corps qui n'eſt qu'un atome dans l'univers, c'eſt aſſez qu'il ait part aux bienfaits de l'aſtre du jour, tant que durent ce peu d'inſtans qui lui ſont accordés.

Quelle ſageſſe, quelle ſcience n'a pas fait éclater ce hazard que vous croyez auteur de l'univers? Son ouvrage ſeroit le chef-d'œuvre d'une Intelligence. Il falloit éclairer le monde par un flambeau dont la lueur pût ſe répandre par-tout. Que fait le hazard ? Il forme un amas prodigieux de matiere extrêmement déliée : il imprime à cet amas un mouvement rapide ; il en dérive une infinité de ruiſſeaux, qui s'inſinuent au travers de tous les globules de l'Ether. Ces traits lumineux frappent des organes fabriqués fortuitement, mais comme ils le doivent être pour recevoir leur impreſſion & l'image des objets. Ils rencontrent le criſtalin, qui porte la lumiere à point nommé ſur la retine, toute prête à l'admettre. A la retine tient un nerf dont l'autre extrémité répond au cerveau ; & dans le cerveau préſide une intelligence. Elle eſt avertie de l'ébranlement ; elle ſent ce qui frappe le dehors de ſa demeure, & reconnoît à l'inſtant la lumiere, dont elle n'a point encore eu d'idée.

De tant de conditions toutes essentielles, qu'une seule manque; point de lumiere, ou c'est envain qu'elle brille. O hazard clairvoyant! ô fortune pleine de vûes profondes & digne de nos hommages! La sagesse inspira ton premier adorateur, Divine fortune, Cause toute-puissante de toutes les causes, Source féconde de tous les Etres.

II. AJOUTONS une importante réflexion. Il est une vérité que notre ame saisit dès qu'elle l'apperçoit, & dont la connoissance la satisfait intérieurement. Reconnoissez donc entre notre ame & la vérité une liaison naturelle, comme vous en reconnoissez une entre la lumiere & nos yeux. Si ce rapport est l'ouvrage du hazard, c'est donc par un effet du hazard que notre ame peut saisir le vrai : par conséquent l'ame & la vérité, comme la lumiere & les yeux, doivent leur naissance au concours fortuit des atomes. C'est donc par hazard que le tout est plus grand que sa partie; que la ligne droite est la plus courte qui puisse se tirer d'un point à un autre; qu'une même chose ne peut pas être & n'être point. Selon vous, le contraire seroit possible : la vérité n'a point de régle éternelle : ce qui dans l'état actuel est clair & évident, eût été faux, si les corpuscules, dont nos ames & les objets qui agissent sur elles sont des assemblages, eussent été différemment combinés? Puis-je entendre de sang-froid de pareils discours? Ce qui est vrai l'étoit avant l'existence d'aucun corps, d'aucun atome. Ce rapport admirable qui se trouve entre l'œil & la

lumiere étoit connu d'une intelligence avant leur création.

Le hazard n'eſt donc pas l'auteur du vrai, ni par conſéquent du *Juſte*. Qu'eſt-ce que le *Juſte* en effet, ſinon le vrai Moral ? N'eſt-il point de régle sûre pour connoître l'un ; dès-lors point de marque infaillible pour diſtinguer l'autre. Si la premiere de ces régles eſt une invention nouvelle, & dont l'origine ne remonte qu'à l'homme; la ſeconde eſt auſſi ſon ouvrage : ſi l'homme n'eſt pas leur auteur, elles ſont donc établies par l'Etre ſuprême. Pour vous aider à concevoir de tels principes, il faut reprendre les choſes de plus haut, & vous dévoiler l'intérieur de votre ame.

La raiſon eſt naturelle à l'ame, comme les ſens le ſont au corps. Nous n'avons fabriqué ni les organes qui nous lient aux objets extérieurs, ni ces objets. Auſſi-tôt qu'il s'en préſente quelqu'un, celui des ſens auquel il a rapport le ſaiſit, & dans l'inſtant même en fait paſſer l'impreſſion juſqu'à l'ame ; étroite correſpondance dont l'homme n'eſt pas l'auteur. Il ne l'eſt pas plus de la raiſon, ni du vrai, qu'une harmonie ſi parfaite unit à la raiſon, qu'elle le ſaiſit avec ardeur dès qu'il ſe montre. Auſſi tout ce qu'elle voit eſt-il toujours tel qu'il lui paroît; & ce qui eſt évident pour elle, l'étoit avant que de s'offrir à ſes regards. Sans cette réalité du vrai, ſans cette infaillibilité de la raiſon nous ſerions éternellement le jouet du menſonge : nos idées n'auroient nul objet ſolide. Il ne nous arrive que trop, je l'avoue, de tomber dans l'erreur; mais n'en concluez rien contre

la raiſon ; ce n'eſt pas elle qui nous abuſe. L'homme ne s'égare jamais que pour avoir précipité ſon jugement, ſans conſulter l'oracle qui réſide en lui.

Cette lumiere naturelle en éclairant l'intellect, dirige auſſi la volonté. En effet, ſi les germes du vrai ſont dans l'eſprit, le cœur porte intérieurement gravée la loi qu'il doit ſuivre. Il ne ſuffit pas d'appercevoir les objets tels qu'ils ſont : c'eſt par les actions que l'homme eſt vraiment homme. Le même rayon fait donc luire à nos yeux les régles de notre conduite & les principes de nos connoiſſances, le juſte comme le vrai. Si la raiſon pouvoit nous égarer dans l'une de ces deux routes, elle nous guideroit mal dans l'autre : mais la raiſon ne trompe jamais. Voyez s'élever un bâtiment régulier : l'équerre fait de toutes les pierres qui doivent entrer dans ſa compoſition, des quarrés exacts : le niveau guide la main qui les aſſemble ; il indique la perpendiculaire. L'Architecte conduit des yeux l'ouvrage entier : d'un regard il parcourt, il juge les différentes parties, & veille à ce qu'il en réſulte un tout, dont l'ordonnance réponde à ſes idées. Mais cet arbitre de tant d'opérations eſt aſſujetti lui-même à des loix : ſon art ſe fonde ſur des régles invariables, & qui ſubſiſtoient avant lui. Telle eſt la nature des principes, ſoit de nos actions, ſoit de nos connoiſſances. Eternels, immuables, ils ſont indépendans de notre ame. L'homme ne ſeroit jamais ni ſujet à l'erreur, ni criminel, s'il n'avoit ni vérités à croire, ni devoirs à pratiquer ; ou ſi, faute de lumiere il ne pouvoit les connoître.

La raiſon a donc devant les yeux une loi fixe, un archetype invariable, lorſqu'elle guide ou le cœur dans ſes affections, ou l'eſprit dans ſes jugemens. J'en conclus qu'antérieurement à tout ſyſtême humain, il y a des choſes dont l'eſſence eſt de devoir être faites; & ce ſont celles qui portent le nom de *Juſtes*: il en eſt d'autres qui doivent être crues; & c'eſt ce que nous appellons *Vérités*. Deux eſpéces de principes dont l'origine eſt la même : l'une & l'autre dépendent de l'homme, ou toutes deux en ſont indépendantes. Il eſt donc une juſtice, s'il eſt une vérité.

Balanceriez-vous à traiter d'inſenſé quelqu'un qui vous ſoutiendroit que deux & deux ne font pas quatre ? Non, ſans doute; mais pourquoi ? parce que la raiſon vous inſtruit que ce qu'il nie, eſt de la plus grande évidence. Nous ſommes donc intérieurement éclairés par une lumiere naturelle, qui nous conduit aux vérités de ce genre. Si le même homme, pour arriver au détroit de Gibraltar, prenoit la route d'Egypte; ou, ſi preſſé par une ſoif ardente, il vouloit puiſer de l'eau dans des filets, vous le taxeriez encore de folie : pourquoi ? Parce qu'il agiroit ouvertement contre la loi de la raiſon, qui veut que l'on tende à ſon but par la route convenable, & non par des moyens oppoſés. Reconnoiſſez-donc au-dedans de vous-même une loi qui vous dicte de tels principes.

Je l'entens, me direz-vous, lorſqu'il eſt queſtion de l'utile; elle parle alors, quoique d'une voix foible & confuſe : mais je l'interroge envain ſur la diſtinction de

l'honnête & de ce qui ne l'eſt pas. Vous convenez qu'elle nous inſtruit de l'utile. C'eſt au moins reconnoître ſon exiſtence; c'eſt avouer que ſi chacun de nous porte cette loi dans ſon cœur, il ne la tient pas du hazard ; qu'il la doit à l'Auteur de la nature. Mais la Juſtice ſeroit-elle donc une invention de l'homme, recommandable uniquement par les avantages qu'elle produit ? Non, Quintius : ce n'eſt pas de ſa ſeule utilité qu'elle tire ſon prix ; ſon origine remonte à Dieu même. Je ſçais que bien des réglemens ſont le fruit de la ſageſſe humaine : mais il eſt une ſageſſe ſupérieure, une loi primitive placée par la nature dans le cœur de tous les hommes. Quoiqu'elle ne fût pas également développée dans tous, elle a mis entr'eux un accord ſi parfait, qu'en faiſant parler les uns, elle a rendu les autres dociles à leur voix. C'eſt cette Loi ſuprême qui régne dans le ſanctuaire de notre ame : c'eſt elle, qui condamnant le mal, nous inſpire l'amour de l'honnête.

On propoſe une récompenſe au guerrier, qui le premier aſſaillira l'ennemi : vous volez le premier ; & vous forcez les retranchemens; un fuyard obtient le prix qui vous eſt dû. Votre frere gémit dans les chaînes; vous le rachetez à vos dépens ; & l'ingrat abuſe de ſa liberté pour vous rendre eſclave. Ces procédés vous révoltent ; ils vous arrachent de juſtes plaintes : mais vous y livrer, comme vous faites, c'eſt prononcer que vous ne devez pas traiter ainſi vos ſemblables. Un hôte attire un voyageur par des paroles engageantes, & le poignarde dans les bras du ſommeil. Cet homme pour épargner

ſes troupeaux dans les horreurs d'une cruelle famine, égorge ſa mere & dévore ſes propres enfans. Quels monſtres, vous écriez-vous en frémiſſant! Mais pourquoi? S'il n'eſt pas une raiſon ſouveraine qui les condamne, quel droit avez-vous de les condamner? Si cette raiſon exiſte, vous portez donc au-dedans de vous-même une loi qui proſcrit de tels forfaits. Mais quelle eſt cette loi? C'eſt la même qui vous inſtruit que deux fois deux ne font pas cinq.

Vous me répondrez peut-être qu'en ſe livrant à tout ce qui flatte ſes deſirs, l'homme ne fait rien que vous ne croyez juſte, qui ne vous paroiſſe autoriſé par la raiſon; parce qu'il ſuit alors un penchant naturel qui le porte à certains objets, & l'éloigne des objets contraires. Mais ne vous ai-je pas ouvert les yeux ſur les ſuites horribles du ſyſtême, qui confond l'utile avec l'agréable, & l'agréable avec l'honnête; affreuſe doctrine trop capable de redoubler le feu de nos paſſions. Si c'eſt la lumiere de la raiſon qui nous conduit à de tels principes; la raiſon eſt donc l'unique cauſe de tous les maux qu'enfante l'amour du plaiſir. Mais la regarder comme la ſource de l'erreur & du crime, c'eſt imputer au niveau les fautes de l'Architecte.

Nous devons donc à la Nature & les principes du vrai & ceux de l'équité. Dans cette ſource ont été puiſés tous les réglemens qu'a depuis établi la ſageſſe humaine toujours attentive à conſulter la raiſon. Je ſçais qu'il eſt des loix contraires à la Nature, des coutumes qui font horreur à l'humanité; que les anciens Leſtrygons

égorgeoient

égorgeoient leurs ſemblables, & ſouvent même leurs peres, pour ſe nourrir de leurs membres ſanglans, & que ces barbares repas ſont à peine abolis de nos jours chez les Sauvages habitans du Brezil. Mais que prouvent ces exemples ? De ce que quelques inſenſés s'écartent en tout de la route du vrai, conclurez-vous que le vrai n'eſt qu'une chimere ? Les ſemences de l'équité, comme celles du vrai, réſidoient dans le cœur de tous les hommes : mais enſevelis dans la nuit obſcure, dont l'ignorance & les paſſions couvroient la face de la terre, ces germes précieux ſeroient encore étouffés preſque partout, ſi de ſages loix ne les euſſent fait revivre. Or la cauſe qui nous a donné la raiſon, doit être la Raiſon ſouveraine : celle qui nous inſpire la juſtice, doit être juſte par eſſence : on ne peut en effet communiquer que ce qu'on poſſéde. Donc la Loi primitive eſt Dieu ; c'eſt ſon intelligence, ſa volonté. Ecouter cette loi, c'eſt entendre la voix de l'Etre ſuprême. Il en eſt l'Auteur, & ni la vérité ni la juſtice ne ſont l'ouvrage du hazard.

Banniſſez donc le hazard ; mais que ce ne ſoit pas pour lui ſubſtituer l'inévitable fatalité. Je crois avoir prouvé que l'arrangement actuel de toutes les parties du monde n'a rien de néceſſaire. Le Soleil pouvoit remplir une autre place dans l'univers : ſa maſſe pouvoit être plus groſſe qu'elle n'eſt. De tant d'Etoiles qui brillent comme lui dans les cieux, il n'en eſt aucune qui n'ait ſes Planétes ; qui ne régne dans ſa propre ſphére, & ne ſoit, en tournant ſur ſon axe, le mobile du tourbillon

qui l'environne. Tous ces aſtres, au lieu d'être emportés par l'eſpéce de mouvement dont chacun d'eux a conſervé la premiere impreſſion, ſeroient immobiles, ſi une cauſe étrangere ne les avoit ébranlés : ils ſeroient mus différemment de ce qu'ils ſont, ſi elle les avoit ébranlés d'une maniere différente ; enfin ſi le mouvement étoit naturel à tous ces corps, il ſeroit uniforme dans tous. La Terre eſt forcée de décrire une vaſte orbite autour du Soleil : pourquoi faut-il qu'elle tourne en tel ſens, avec tel degré de vîteſſe ; tantôt devançant les aſtres qui roulent dans le même tourbillon, tantôt marchant après eux ? Pourquoi ne jouit-elle pas du repos que lui donne Ptolémée ? Tirerez-vous des loix du mouvement la raiſon qui fixe le Soleil dans la partie de l'univers où nous le voyons ? Ces loix peuvent-elles vous expliquer ce qui l'oblige à tourner ſur lui-même d'un côté, plutôt que de l'autre ? Si le Ciel tourne d'orient en occident, comme vous le penſiez, pourquoi ſa révolution ne ſe fait-elle pas dans le ſens contraire ? L'univers a deux pôles immuables : les centres du Ciel, de l'atmoſphère & de la terre ſe répondent avec tant de juſteſſe, que ces trois corps ont le même axe ; tandis que les autres Planétes ont toutes des axes différens ; que le Soleil lui-même a le ſien, autour duquel il ſe meut d'une maniere ſenſible. Trouverons-nous dans les propriétés de la matiere la cauſe de ces effets ?

Ceſſez donc de croire que les corps céleſtes, & les merveilles qu'ils vous offrent, ne ſont pas l'ouvrage d'un Créateur intelligent. Tous les êtres publient ſa gloire.

Ces Planétes, dont le Soleil eſt le centre & le flambeau, ces Etoiles ſans nombre que la nuit découvre à vos regards ; tout ce qui vit ou végéte ſur la terre, tout ce que ſes entrailles renferment de ſucs & de minéraux ; les cailloux mêmes, ces corps brutes où réſide un feu ſemblable à celui du Soleil ; ce ſont, Quintius, ce ſont autant de voix éclatantes, dont le concert unanime rendit hommage à la Divinité dès la naiſſance du monde. Elles l'annoncérent alors, & ne ceſſeront de l'annoncer aux ſiécles à venir ; quoique ſourd à leur langage, l'homme inſenſé n'ouvre ſes oreilles qu'à des diſcours ſéducteurs, & prétende ſe ſouſtraire à l'empire d'un Dieu dont il redoute la Juſtice.

III. C'EST aſſez combattre les ſophiſmes de Lucréce. Eſſayons de répondre à des difficultés qui vous paroiſſent inſolubles. « Rien ne ſort du néant, rien n'y » rentre ; principe inconteſtable, s'écrient tout d'une » voix les partiſans d'Epicure. L'univers eſt donc éter- » nel. Les différens corps ſe détruiſent ; mais la matiere » dont ils ſont formés a toujours été, eſt, & ſera tou- » jours. Si la matiere avoit un auteur, d'où l'auroit-il » tirée ? Quand l'auroit-il fait naître ? Si c'eſt de toute » éternité, elle n'a donc pas eû de commencement. Si » Dieu ne l'a créée que dans le tems, par quel motif cet » Etre immuable a-t-il changé de deſſein ? En effet, ſi » la naiſſance de l'univers n'entroit pas d'abord dans » ſon plan, pourquoi ſa main prodigue a-t-elle multi- » plié les mondes ? Si l'univers devoit être, que ne l'a-t-il

» créé plutôt ? Quelle fin se proposoit-il en le créant ?
» D'acquerir de la gloire, de se faire élever des Temples?
» Mais il se suffit ; il est à lui-même sa propre fin ; il n'a
» pas besoin des mortels : pourroit-il ambitionner leurs
» hommages, & se repaître d'un encens frivole ? Pour-
» quoi se laisser plutôt deviner qu'appercevoir ? Quelle
» raison le déterminoit à consentir d'être adoré sous les
» formes bizarres d'une foule de divinités monstrueuses,
» d'être quelquefois nié, souvent ignoré, de se voir un
» problême ? N'a-t-il dicté des loix que pour faire des
» rebelles ? Si l'homme est son image, devoit-il souf-
» frir que l'homme fût le joüet infortuné de tous les
» vices ?

» Quelques corps épars dans la vaste étendue de l'u-
» nivers portent, il est vrai, l'empreinte d'un Ouvrier
» intelligent ; mais cette intelligence n'est ni souverai-
» nement sage, ni toute-puissante. Combien d'autres
» corps en effet, dont la forme est vicieuse & la cons-
» truction pleine de défauts. Direz-vous qu'il en résulte
» un tout parfait ? Il pouvoit l'être davantage : nos re-
» gards y découvrent une épargne sordide ; & nous
» cherchons dans le bien même un mieux dont nous
» avons l'idée. Si la terre est couverte d'arbres fruitiers
» & de campagnes fertiles ; ne l'est-elle pas aussi de ro-
» chers, de montagnes arides ? n'a-t-elle pas des con-
» trées inhabitables, de vastes plaines où roulent des
» flots de sables brûlans ? Pourquoi faut-il que le Soleil
» soit des mois entiers sans se coucher pour le pôle, &
» que durant tout l'été il en défende l'abord à la nuit ;

» pendant que ces froides régions ensevelies sous les gla-
» ces, sont condamnées dans les autres saisons aux plus
» rigoureux frimats, & que la terre éternellement cou-
» verte de neige n'y peut souffrir d'habitans? Que de
» pertes causées par les traits mortels d'une chaleur ex-
» cessive, ou par la violence d'un froid imprévû! Que
» de riches moissons prêtes à récompenser le laboureur
» de ses travaux, sont ravagées par la fureur des vents,
» par des inondations subites, par des pluies hors de sai-
» son, par des grêles, par des ouragans! Combien la
» peste dépeuple-t-elle de contrées! Que de meres pé-
» rissent en donnant le jour à leurs enfans! Que de pié-
» ges dressés de toutes parts à la vie! Chaque être a son
» ennemi. Mortels infortunés, nous ne vivons qu'un
» instant, & cet instant est un orage.

» Si Dieu est bon; s'il peut tout; si son empire s'é-
» tend sur la Nature entiere, pourquoi ne bannit-il pas
» de l'univers cette foule de maux? S'il a semé sur la
» terre quelques remédes à nos maladies; inconnus pres-
» que tous, invisibles à nos yeux, pour qui sont-ils
» donc réservés? Si le bled croît pour notre subsistance,
» les poisons naissent-ils donc pour servir nos fureurs?
» Si ce globe est l'habitation des hommes, pourquoi la
» mer en occupe-t-elle la plus grande partie? Pourquoi ses
» vagues en courroux rompent-elles les digues que nos
» mains leur opposent? Pourquoi tant de villes submer-
» gées par ses flots? Pourquoi voyons-nous la terre
» ébranlée par de violentes secousses, trembler quel-
» quefois jusques dans ses fondemens, & du sein des

» neiges qui couvrent ses montagnes, vomir par cent » bouches énormes des tourbillons de flamme & de fu- » mée ? Pourquoi ces ruines effroyables qu'annonce un » bruit affreux ; ces gouffres profonds qui se creusent su- » bitement dans ses entrailles ; ces lacs, qui formés tout » d'un coup, ensevelissent sous les eaux de vastes ter- » rains ? Il pleut sur la mer, & la sécheresse rend les » campagnes stériles. Des pluies dont l'Afrique étanche- » roit sa soif, inondent le Caucase, qui les échangeroit » contre une partie de la chaleur que l'Afrique ne peut » supporter. Ce feu créé pour notre usage consume nos » richesses. La foudre aveugle frappe les hommes ver- » tueux, & laisse vivre les coupables. Pourquoi tant de » désordres ? Pourquoi l'Etre souverainement bon souf- » fre-t-il nos injustices, & nous laisse-t-il pécher à ses » yeux ? S'il a tant d'horreur pour le crime, qu'il l'em- » pêche ; ou puisqu'il le tolére, qu'il ne s'irrite pas con- » tre le criminel. S'il peut l'empêcher, & qu'il ne le » veuille pas, il n'est donc point ami de la vertu. S'il » le veut, sans le pouvoir, il n'a pour elle qu'un amour » inutile, & sa puissance n'est pas infinie. Enfin, si nos » ames doivent vivre à jamais ; si Dieu destine aux justes » un bonheur éternel, pourquoi loin d'attirer les hom- » mes, en leur donnant d'avance le goût d'une félicité » si parfaite, les a-t-il remplis d'attache pour des objets » dont le mépris est un devoir & l'amour un crime ? » Que ne les a-t-il créés tous innocens, tous immor- » tels ? Que ne leur a-t-il inspiré pour lui-même cet » amour si vif qu'ils puisent dans la nature pour une

» vie paſſagere, & des plaiſirs frivoles? »

IV. Nous touchons, Quintius, aux écueils qui bordent le rivage. Juſqu'ici, voguant en pleine mer, nous avons lutté contre les courans, les aquilons, les tempêtes; faudra-t-il échouer à la vûe même du port? Ranimons notre courage, & par un dernier effort triomphons des dangers qui terminent notre route. Ce Philoſophe qui prononçoit que rien ne peut être fait de rien, a mal interprété nos idées. Nous ne prétendons pas que le néant ſoit la matiere commune de tous les êtres, comme le bois eſt au gré de l'ouvrier celle d'une rouë, d'un vaſe, d'une ſtatuë; ou qu'il ſoit leur germe, comme une graine imperceptible eſt celui de l'Orme le plus élevé. Dans ce ſens Lucréce a raiſon de décider que rien ne peut être créé de rien. En effet, pour former les corps dont j'ai cité l'exemple, je ne vois rien de créé: des corps préexiſtans n'ont fait que changer de volume, de figure, ou de ſituation. Mais ce n'eſt pas là l'objet de notre diſpute. Nous examinons ſi ces êtres qui nous environnent ſont des êtres néceſſaires. Si telle eſt leur nature, ils ne ſont point l'ouvrage d'un Créateur; s'ils n'exiſtent pas par eux-mêmes, il s'enſuit qu'ils ont commencé. Voilà le point de la queſtion. C'eſt donc à ce point qu'il faut uniquement ſe fixer.

Mais ce n'eſt plus une queſtion: j'ai prouvé qu'il n'y a point d'atomes; que la matiere eſt un aſſemblage de parties, toutes diviſibles à l'infini; qu'elle n'a point de

ſigure qui lui ſoit eſſentielle ; qu'elle n'eſt capable ni de ſe mouvoir, ni de choiſir une ſituation. J'ai démontré que ce qui penſe eſt incorporel ; qu'un principe de cette nature peut ſeul produire le mouvement, peut ſeul l'imprimer à la matiere, par elle-même oiſive & ſans action. De-là j'ai conclu la néceſſité d'une Intelligence ſuprême, infinie, toute-puiſſante, dont la volonté meut tous les êtres, les a tous créés, tous tirés du néant. Non que le néant, je le répéte, ſoit le principe de ces êtres. Lorſque la lumiere ſe rend viſible dans un eſpace où elle ne l'étoit pas, nous diſons qu'elle eſt ſortie du ſein des ténébres ; en inférerez-vous que nous regardons les ténébres comme l'origine de la lumiere ? Non, Quintius, il n'eſt pas permis à la raiſon de douter que le monde ne ſoit l'ouvrage d'un Créateur. En effet, s'il étoit poſſible qu'une ſubſtance infinie ne fût pas néceſſaire, elle ne pourroit ſortir du néant par ſa propre vertu : à plus forte raiſon des êtres finis, comme ceux qui compoſent l'univers, ne le peuvent-ils pas. Direz-vous que ces êtres, quoique finis, exiſtent néceſſairement ? Mais rien n'eſt ſi parfait, ſi excellent, ſi propre à l'infini, que d'exiſter par eſſence. Comment un être néceſſaire ſeroit-il privé de quelques attributs ? Par où ſera-t-il borné, s'il ne l'eſt pas par ſon origine ? Ceſſez donc de faire illuſion, frivoles raiſonnemens de Lucréce ; phantômes qui n'avez qu'une apparence trompeuſe. Pourquoi ſe reléve-t-il encore, & prétend-il oppoſer à nos traits, un bouclier déja percé de mille coups ? Philoſophe ſans principe, il ſéme dans le néant ſes atomes

imaginaires ; il fait entrer le néant dans la composition des corps ; il forme dans le sein du néant ces combinaisons d'où résultent leurs différentes figures ; tout ce que pense notre ame est selon lui l'ouvrage du néant : & contraire à lui-même, il ose nier que le monde ait pû sortir du néant ! Il aime mieux croire que de minces corpuscules sans force, sans vertu, dont les propriétés sont un amas de contradictions, subsistent par eux-mêmes, ont tout produit, que de reconnoître un Dieu Créateur de l'univers !

Posons donc une bonne fois pour principe, que la matiere est l'effet d'une cause toute-puissante : bien-tôt le reste s'éclaircira. Cette cause n'a pas créé le monde de toute éternité, mais quand elle l'a voulu. Non qu'elle ait changé de volonté ; sa volonté toujours la même, étoit que le monde existât dans un tems marqué. Quel fut son motif ? nous l'ignorons ; mais ce n'étoit pas le desir de la gloire. Nous sçavons seulement, & c'est assez, qu'elle a créé l'univers pour elle-même, sans y être forcée par un être supérieur, qui fût l'arbitre de ses opérations ; sans obéir, comme font souvent les hommes, à des impressions étrangéres. Dieu est la raison même. Auteur de toutes les loix, il n'a pû être lié par aucune. Mais quelles furent ses vûes dans la création des êtres particuliers, quel est le plan qu'il a suivi, l'objet qu'il s'est proposé ? ses œuvres mêmes nous en instruisent. Les faits parlent à nos yeux ; faits plus éloquens que les téméraires discours d'Epicure.

Peut-être aurez-vous le bonheur de contempler enfin

ces vérités dans tout leur jour, lorfque plus capable de goûter le vrai, vous l'aurez puifé dans les fources facrées de la révélation. C'eft alors que cédant à l'éclat d'une lumiere qui n'a point encore éclairé vos yeux, vous admirerez avec moi l'ineffable bonté de Dieu pour les hommes. Il ne fuffit pas en effet de vous avoir forcé par la vûe de tant de merveilles, à reconnoître que l'univers eft l'ouvrage d'une Intelligence fouveraine : j'entreprendrai bien-tôt, & cette entreprife aura des charmes pour moi, de vous ouvrir les Livres faints, dictés par l'Efprit de Dieu même ; de vous apprendre quel eft le culte qu'il exige de nous ; d'expofer à vos regards le Myftere du Meffie promis à l'homme dès la naiffance du monde ; de ce guide divin, dont les pas nous ont frayé la feule route qui conduife à l'éternelle félicité ; de ce Médiateur adorable, qui feul donne du prix aux hommages que nous rendons à l'Etre fuprême. Aujourd'hui, je ne vous demande que d'écouter la voix de la Nature. Elle annonce un Créateur : la main qui forma l'univers, a laiffé par tout des traces de fa puiffance. Notre ame captive dans la prifon du corps, n'apperçoit maintenant que l'édifice ; dégagée de fes liens, elle contemplera bien-tôt l'Architecte lui-même. Faut-il s'étonner que jufqu'à ce moment les corps forment devant elle un nuage ; qu'ils l'offufquent, & que la détournant du feul objet digne de l'attacher, ils l'affervissent à de frivoles plaifirs ; quoique née pour une félicité fans bornes, elle s'élance vers l'infini par un defir ardent, que rien de ce qui paffe ne peut fatisfaire ?

L'homme guidé par l'erreur porte successivement ce desir sur mille objets incapables de le fixer ; il se repaît de biens chimériques, qui semblent conspirer avec ses maux réels contre le bonheur de ses jours : déplorable aveuglement ; mais qu'il doit s'imputer. Il est libre, & c'est par l'abus de sa liberté qu'il a dégradé sa nature. Maître d'agir, capable de choix, en réglant mal ses affections, il les a lui-même avilies. Son cœur a quitté le bien pour en saisir l'ombre : ses regards incapables de soutenir l'éclat de la vérité, se sont bornés à tout ce qui sembloit en porter l'image. C'est ainsi qu'aimant le jour & plein d'horreur pour les ténébres, il ne peut contempler le Soleil : ses yeux éblouis se ferment à l'aspect de cet astre, se couvrent de nuages ; & trop foibles pour envisager le centre même de la lumiere, ils la recueillent éparse dans les cieux ; ils la cherchent sur la terre qui la refléchit ; ils aiment à la voir dans les différentes couleurs dont ses traits adoucis par la réfraction embellissent l'univers. Rompus alors & privés d'une partie de leur force, les rayons ne les blessent plus, & leur foiblesse rend leur impression agréable.

Inquiet, irrésolu, l'homme poursuit sans cesse un bonheur qu'il ne trouve jamais. C'est un avare opiniâtre, qui courbé vers la terre, ne respirant qu'à peine, s'épuise à chercher une mine d'or loin du lieu qui la renferme. Mortels infortunés, dont l'ame est plongée dans l'ombre des corps ! Du moins s'ils s'attachoient à dissiper les nuages qui leur dérobent la vérité ! Mais ils augmentent ces ténébres, par les efforts qu'ils font pour ne pas voir.

Indécis pour le plaisir de l'être, errans à dessein dans le sombre cahos de mille idées confuses, ils sont, si je l'ose dire, à l'affut des doutes, & cherchent la nuit dans le jour même. Un voile épais couvre enfin leurs yeux. Fiers alors, & comme éclairés par les ténébres; comme affermis par l'agitation des flots qui les portent, ils lévent une tête altiere vers le Ciel. Ce qu'ils refusent de voir, ils le nient avec assurance; ils imputent aux objets mêmes l'obscurité dans laquelle ils se sont volontairement plongés. Vains efforts! les plaisirs qu'ils veulent par-là se procurer ne sont ni durables ni purs. A peine ces feux sombres lancent-ils quelqu'étincelle du sein d'une noire fumée. Cependant ils ne cessent de jetter leurs filets dans toutes les mers, dans les étangs, dans les lacs, pour tirer enfin du fond de ces eaux une proie qui leur échappe sans cesse. Le filet remonte, soulevé avec peine, mais il remonte vuide. Honteux de leur indigence, forcés de se reconnoître le joüet de l'erreur, ils renoncent à d'inutiles recherches; mais c'est pour tomber dans une espéce de folie plus dangereuse: ils ne veulent pas se repentir. Leur ame fatiguée se jette dans les bras du sommeil, & cherche dans cet assoupissement léthargique une fausse tranquillité, un azile contre les remords inséparables du crime. Sortez, Quintius, sortez d'un repos si funeste; que l'inquiétude rentre enfin dans ce cœur insensible. C'est à de salutaires allarmes qu'il devra les douceurs de la paix.

De tous les objets qu'embrasse la cupidité des hommes, en est-il un seul qui puisse faire son bonheur? Ce

thréſor que l'avare contemple d'un œil avide, paſſe ſes eſpérances, ſans épuiſer ſes déſirs. L'amour des richeſſes s'accroît avec elles & conſume leur triſte poſſeſſeur. L'ambitieux peu flatté de ſes propres ſuccès, trouve ſon malheur dans l'élévation d'autrui. Le guerrier pour ſe faire un nom, affronte une mort que la gloire déguiſe à ſes yeux. Il périt à l'entrée de la carriere : ou ſi la victoire couronne ſa valeur; inſatiable, il s'empreſſe de cueillir de nouveaux lauriers : fier de ſes exploits, il croit la récompenſe au-deſſous des ſervices. Le voluptueux cherche les plaiſirs au fond d'une retraite champêtre, & n'y trouve que l'ennui : ce ſéjour qu'il chériſſoit, le dégoute bien-tôt; ſes jardins ont perdu tous leurs charmes. Mortels, n'eſpérons pas d'être heureux, tant que nos cœurs inſenſés s'attacheront à la pourſuite de biens périſſables, dont la perte eſt auſſi cuiſante, que le déſir de les poſſéder eſt vif; que nous ne poſſédons même qu'aux dépens de notre repos. On ne peut jouir en effet, ſans appréhender de perdre. Nul plaiſir ſans amour; mais l'amour eſt accompagné de la crainte, & ſuivi de la douleur.

Cependant l'homme ne ſe ſuffit pas : il ne trouve en ſoi qu'un vuide affreux; c'eſt hors de lui-même qu'il doit chercher ſon bonheur. Mais la nature ne nous fait pas vouloir l'impoſſible. Où trouver donc cette félicité, l'objet éternel de nos déſirs? Cet amour inſatiable, qui peut le raſſaſier, que Dieu même, le bien par eſſence & la ſource de tous les biens? Il y a donc un Dieu, quoique votre cœur le méconnoiſſe, & s'égare en pourſuivant

de vaines chimeres; quoique vous perdiez à des jeux frivoles les inſtans qui vous ſont donnés pour penſer & pour agir.

Dieu qui vous a donné l'être n'eſt pas l'auteur de ce déſordre. Quelle en eſt donc la cauſe ? Un pere coupable qui vous a dégradé. La révélation vous l'apprendra ; elle vous fera connoître en même-tems ce Médiateur, cet HOMME-DIEU, qui ſeul pouvoit nous purifier, nous rétablir dans nos droits, & nous rendre le goût de la vertu. Direz-vous qu'il valloit mieux que l'homme fût impeccable; vous direz donc auſſi qu'il valloit mieux que l'homme ne fût pas libre. S'il eſt libre, on conçoit qu'il agira bien ou mal. S'il eſt entraîné par une force irréſiſtible, il n'agira ni bien ni mal; quoique ſes actions par elles-mêmes ſoient bonnes ou mauvaiſes. S'il ne peut y avoir de vice, il ne peut y avoir de vertu. Du haut de ſon thrône l'Arbitre ſuprême jette les yeux ſur chacun de nous, & ſes regards ne nous ôtent point la liberté. Il veut bien ſeconder nos démarches : fidele aux loix qu'il s'eſt impoſé lui-même, en uniſſant l'ame & le corps, il prête ſon ſecours à toutes nos déterminations, & remet à faire juſtice dans les momens qu'il s'eſt reſervé.

De-là vient que les ſcélérats ne ſont pas toujours frappés de la foudre, & que le délai du ſupplice inſpire au crime une ſécurité qui en comble la meſure. Ces fortunés coupables s'applaudiſſant de leurs forfaits, jouiſſent de la colere du ciel : mais leur triomphe ne dure qu'un inſtant. Dieu va les livrer à ſa juſtice, & le fil qui ſuſpend ſur leur tête un glaive vengeur, eſt prêt à ſe

rompre. Au reste, cette vengeance; soit qu'elle éclate par un coup de tonnerre, soit que d'un pas tardif elle atteigne enfin le criminel; cette vengeance n'a pour principe ni la haine, ni la colere. Dieu est l'ordre même : irréconciliable ennemi du vice, comme la vérité l'est du mensonge; régle infléxible, il réprouve nécessairement tout ce qui n'est pas droit. Il n'est affecté ni des crimes, ni des vertus : il punit, il récompense; sans que nos actions augmentent ou diminuent son bonheur.

V. PASSONS aux conséquences que vous tirez de cette foule de défauts dont la nature vous paroît défigurée. Censeur de l'univers, croyez-vous donc qu'il soit fait pour vous; qu'il n'ait que vous pour objet? Apprenez, vil mortel, à réprimer cet orgueil qui vous enfle. Qu'est-ce que notre tourbillon dans l'univers? qu'est-ce que la terre dans notre tourbillon? & qu'est-ce que l'homme en comparaison de la terre? Un grand nombre d'êtres sont créés pour notre usage; mais plusieurs le sont pour d'autres que pour nous, & tous ensemble dépendent de Dieu seul. Vous affrontez les caprices de la mer : si troublés par des vents furieux, ses flots ne s'applanissent pas devant vous, s'ils menacent votre vaisseau de l'engloutir, vous vous plaignez; que vous doit la mer? que vous doit son Créateur? Le feu consume votre maison, un malheur imprévu vous enleve tous vos biens; votre santé se détruit; une funeste contagion porte la mort autour de vous & des vôtres; que devez-vous en conclure? que vous n'êtes pas né pour cette

vie. Ces maux qui rempliſſent le peu de jours que l'homme traîne en ſoupirant ſur la terre, le rappellent à ſon origine, & lui font ſentir que ce lieu dans lequel il ne fait que paſſer eſt un lieu d'exil. Les biens qui l'environnent l'avertiſſent en même-tems qu'il a un Pere plein de bonté, ſeul immuable, ſeul éternel, pendant que tout le reſte change & s'évanouit. L'homme composé d'un corps périſſable & d'une ame immortelle, apprend de ce mélange de biens & de maux, qu'il ne doit ni s'attacher à ſon corps par un amour qui le dégrade, ni s'enfler de la nobleſſe de ſes fonctions ſpirituelles, en oubliant ſon auteur. Vous m'objectez que la pluie tombe ſur la mer ou ſur des ſolitudes, au lieu d'arroſer des campagnes conſumées par la ſéchereſſe : mais ces plaintes ſont-elles fondées ? Ce ſont là de ces effets particuliers des loix générales établies pour le gouvernement de l'univers. Quelque choſe que vous prétendiez en conclure, vous ne pouvez diſconvenir que les chaleurs ne rendent la terre féconde ; que les pluies ne faſſent mûrir les grains dont elle eſt couverte, que ces grains ne ſoient propres à la nourriture de ſes habitans. Je ne rappelle point ici tant d'autres vérités du même genre déja rapportées dans ce Poëme.

Mais de quel droit oſez-vous citer à votre tribunal l'Auteur de tant de merveilles, le Maître de l'univers ? Vous ne poſſedez rien que vous n'ayez reçû de lui : ſans lui, vous ne pourriez rouler dans votre eſprit les penſées mêmes qui vous occupent en ce moment ; & vous prétendez avoir une ſageſſe ſupérieure à la ſienne ?

Croirai-je

Croirai-je que l'univers fût ſorti plus parfait des mains d'un mortel qui ne peut rien, que de celles du Tout-puiſſant ? Foible raiſon, que ton aveuglement eſt orgueilleux ! Si votre ame, Quintius, rompant les liens qui l'attachent à ce corps, pouvoit contempler l'univers dans les idées du Créateur ; & plaiſe au Ciel qu'un jour elle le puiſſe ! quelle juſteſſe, quelle perfection n'appercevriez-vous pas dans un ouvrage que vous condamnez aujourd'hui, parce que vous le connoiſſez mal ! N'avez-vous jamais vû des figures bizarres & ſans deſſein repréſentées ſur un carton ? Le hazard paroît les avoir tracées : nul ordre entr'elles, nul rapport entre leurs parties ; ce ſont par tout des arcs qui ſe croiſent ; on n'apperçoit ni ſuite ni liaiſon. Placez au centre de ce cahos un miroir cilyndrique ; vous le voyez avec ſurpriſe raſſembler ces lignes que l'art a ſemées confuſément, en former un tout régulier ; & des traits groſſiers, entremêlés avec un deſordre apparent, ſe changent en objets agréables.

Vous remarquez avec ſoin le tort que fait aux campagnes la chûte de la grêle, ou la violence d'un vent furieux : mais vous ne daignez point obſerver quelle eſt la régularité des ſaiſons ; avec quelle exactitude l'année revient ſur ſes pas, & fidéle à ſes engagemens nous enrichit ſans ceſſe des mêmes dons. Vos yeux ne ſont frappés ni de ces fleurs que le printems fait éclore, ni des abondantes moiſſons dont l'été couvre la terre, ni de ces ruiſſeaux de vin qui coulent à grands flots dans l'automne. Ce n'eſt pas, ſelon vous, en vertu d'une loi

constante,que le mouvement des astres se concerte pour assurer la subsistance de tout ce qui peuple la terre, & renouveller ses productions. Cependant la forme de tant de corps devoit être différente de ce qu'elle est ; ou supposés tels qu'ils sont, ils ne pouvoient avoir d'autre nourriture que celle qui leur est distribuée dans l'état actuel. Les pluies ne tombent donc pas fortuitement du sein des nuages : les nuages ne s'élévent point au hazard de la surface des eaux ; & ce n'est point au hazard que le souffle des vents les disperse. C'est pour recevoir le suc végétal, que les arbres, les fleurs, les herbes ont des racines qui s'étendent au loin dans la terre : l'écorce revêt les fibres de la plante & les canaux par lesquels la séve se filtre & circule : elle l'empêche de s'échapper au dehors. Ainsi chaque plante a des organes qui lui sont propres, afin qu'elle puisse s'approprier des liqueurs puisées dans un vase commun, & leur faire prendre la forme convenable à son espéce. Ces organes sont variés entr'eux, afin qu'une même nourriture différemment travaillée serve à la subsistance de différentes parties. C'est ainsi que toutes les plantes ont reçû des graines qui perpétuent leur race ; que ces graines sont enfermées dans des tuniques qui les conservent ; que la force du tronc, que celle des branches est toujours proportionnée, soit à la grosseur de l'arbre, soit à la hauteur de sa tige.

Vous ne conviendrez pas davantage que le but de ce mouvement circulaire qui emporte les Planétes autour du Soleil, soit de lui présenter par ordre les différentes

portions de leur surface ; que la lumiere de cet astre, foyer commun de tant de globes opaques, soit destinée à leur communiquer la chaleur & le jour. Ce ne sera pas, si l'on vous en croit, pour diminuer l'obscurité des nuits de Jupiter & de Saturne, en réfléchissant les rayons du Soleil, que des satellites nagent dans leurs tourbillons, comme la Lune dans celui de la terre. Chaque Etoile fixe est un Soleil environné de ses Planétes, dont les plus grandes en ont de moindres attachées constamment à leurs pas. Cette uniformité dans toutes les parties de l'univers n'est point, selon vous, l'effet d'une loi simple & générale. Oserez-vous donc encore me nommer le Hazard ou le Destin ? Donnerez-vous à de si grandes merveilles des causes qui ne sont pas suffisantes pour de viles chaumiéres ?

VI. Philosophe insensé ! vous fuyez en vain les traces de la Divinité ; par tout elles s'offrent à vos regards. Tout ce que vous faites, tout ce que vous voyez porte son empreinte : le dessein qui brille dans le grand édifice du monde en dévoile l'Auteur : Dieu lui-même, Dieu s'y montre avec éclat. Ce n'est donc pas la crainte qui donna des Dieux à l'univers, & le bruit menaçant de la foudre n'est pas la seule cause des hommages rendus à l'Etre suprême. Mais le cri de nos besoins, la voix de tant de merveilles, qui ne sont pas notre ouvrage, publierent hautement notre Créateur & celui de l'univers. Les hommes accoutumés à remonter au principe de ce qui les frappe, se sont tournés d'eux-mêmes &

ſans effort vers le ſouverain Auteur de leur être. Bientôt la connoiſſance de nous-mêmes, quoiqu'imparfaite, la vûe de notre grandeur, jointe à tant de foibleſſe, l'amour invincible d'une félicité que nous ne pouvons trouver ſur la terre, telle que notre eſprit la conçoit, que notre cœur la deſire; tant de motifs nous firent lever les yeux vers le Créateur. La Nature nous inſtruiſit que ſans ceſſe occupé de la conſervation de tous les êtres, daignant les animer par ſon ſouffle, & prêt à recevoir nos hommages, ce Pere bienfaiſant vouloit & pouvoit nous rendre heureux. A ces raiſons ſe joignit la crainte. Qui peut en effet deſirer le bien avec ardeur, ſans appréhender le mal? L'ame flotte entre ces deux ſentimens: ce ſont deux reſſorts oppoſés, mais qui ſe réuniſſent pour agir ſur elle.

Il eſt vrai que les maîtres de la terre tirent un grand avantage de la loi qui ſoumet les Mortels au pouvoir de la divinité. Cette loi par la terreur qu'elle inſpire au crime, & les eſpérances qu'elle donne à la vertu, exerce ſur les eſprits un empire qui les prépare à reſpecter les loix humaines. Mais n'en concluez pas que la Religion ſoit l'ouvrage de la Politique; que les Rois l'ayent inventée pour aſſurer leur puiſſance & le repos de leurs Etats; pour défendre les hommes contre leurs propres fureurs; pour retenir enfin dans de juſtes bornes ce deſir de l'indépendance, ſi ſouvent capable des derniers excès. Quoique de ſages réglemens empruntent leur principale force de la Religion, qu'elle ſoit l'appui du thrône, & la garde la plus ſûre des Rois, elle ſubſiſtoit avant

que des hommes eussent le droit de porter une couronne ; elle est plus ancienne que l'institution de la royauté. Ainsi l'amour propre, germe de tous les vices, & l'amour de l'ordre, principe de toutes les vertus, résidoient dans les hommes, avant que la sagesse des Souverains, fit également servir au bien de la société des dispositions si différentes. Celui qui le premier osa se frayer une route sur les plaines liquides, & ne mettre entre la mort & lui qu'une planche légére, n'a pas fait souffler les Zéphirs, pour enfler ses voiles, mais présenté ses voiles au souffle des Zéphirs. L'art ne tire rien du néant : il ne sçait que faire usage de ce qui subsiste.

Si Dieu n'étoit pas, s'il ne s'offroit pas de toutes parts aux yeux des Mortels, comment auroient-ils pû s'en former l'idée ? Une Intelligence pure n'affecte point les sens : aucune image corporelle ne la représente. Ce n'est pas à la cupidité qu'il doit ses Autels : elle ne voit en lui qu'un censeur sévére, dont elle abhorre le joug. La raison seule a donc soumis l'homme à la Divinité : s'il a connu la lumiere souveraine, c'est qu'il étoit éclairé par ses rayons mêmes.

Mais à mesure qu'il s'éloigna de son origine, les passions maîtresses de son cœur, altérerent dans son esprit la véritable idée de Dieu. Les peuples craignant toujours un Maître, mais oubliant quelle étoit sa nature, cesserent de l'adorer comme un être simple, unique, éternel. Ils oserent le décomposer, le diviser, ou plutôt lui substituer une multitude de bisarres déités,

enfans de l'ignorance protégés par le vice, & soutenus par le préjugé. Bientôt la basse & trompeuse flatterie peupla le Ciel de heros. Les mysteres d'une Philosophie profane, les presliges de l'éloquence, la voix infidéle de l'histoire, les ingénieuses fictions de la Peinture & de la Poësie, tout se réunit pour multiplier les objets d'un culte sacrilége. Les hommes qui jusqu'alors avoient contemplé la Divinité dans les créatures, offrirent leur encens aux créatures elles-mêmes. Le sang des victimes couloit à grands flots sur les autels d'un homme, d'une pierre, d'un monstre. La sage Egypte plaça dans ses Temples les animaux les plus méprisables; elle ne rougit pas d'adresser ses voeux aux plantes, aux légumes de ses jardins, & le fléau du Nil fut un des Dieux adorés sur ses bords. Avec quelle rapidité des ruisseaux sortis d'une source impure ne répandent-ils pas le poison qui roule dans leurs eaux? Avec quelle violence la fureur des flammes s'augmente-t-elle, à mesure que l'incendie s'étend! Plus rapide que les torrens, que les flammes, la superstition couvrit la face de l'univers abusé par le mensonge. C'étoit elle, Epicure, qu'il falloit combattre, qu'il falloit arracher de nos coeurs. C'est sur ce monstre que vous deviez lancer tous vos traits, ingénieux Lucréce. Cette victoire eût été le prélude du triomphe de la Vérité. Mais quelle est votre fureur, de prétendre, en renversant les autels de tant d'impures Divinités, envelopper dans leur ruine le Sanctuaire du Dieu véritable!

Est-ce parce que vous ne pouvez atteindre à l'idée

d'un Etre infini ? Mais la matiere eſt infinie dans votre ſyſtême ; & d'ailleurs, pourriez-vous concevoir rien de fini, ſi l'idée de l'infini ne vous étoit naturelle, ſi toujours préſente à votre eſprit, elle ne l'éclairoit ſans ceſſe? Non, ſans doute, comme vous ne connoîtriez pas les ténébres, ſi la lumiére vous étoit inconnue. Qu'eſt-ce que ces bornes dont les êtres finis ſont environnés, ſi ce n'eſt la privation de l'infini ? Elles montrent moins ce qu'un être poſſéde, qu'elles ne déſignent ce qui lui manque ; comme les ténébres ne ſont que l'abſence de la lumiére. Eſt-ce l'immenſité qui vous paroît inconcevable ? Mais ne ſuppoſez-vous pas une quantité de matiere immenſe ? C'eſt peut-être la toute-puiſſance : mais le pouvoir de la matiere eſt illimité, ſelon vous : ſes forces n'ont point de bornes. Sera-ce l'éternité ? Vos atomes ſont éternels. J'entrevois enfin quel eſt votre motif : Dieu vous eſt un objet odieux : vous le craignez, parce qu'il eſt pour vous un Témoin, un Maître, un Juge inexorable. Voilà pourquoi prodiguant toutes les qualités poſſibles à ce tout que forme la réunion des êtres, vous lui refuſez l'intelligence. Mais quel droit avez-vous d'exclure de l'univers l'Intelligence ſouveraine, pendant que vous-même avez une ame douée d'une volonté libre ; que tous les hommes ont comme vous, le privilége de vouloir & de connoître ? Une propriété que poſſéde un être foible & borné, vous ne l'attribuerez pas à une ſubſtance néceſſaire, éternelle, & dont l'étendue, de votre aveu, ne connoît point de bornes ? Quel ſophiſme ! quelle inconſéquence !

Ne me dites point que tout infini eſt un composé de parties dont chacune a des bornes ; & qu'ainſi celui que vous admettez n'eſt pas un être ſupérieur à l'univers & qui le gouverne , mais l'univers même, aſſemblage immenſe d'êtres ſans nombre. J'ai prouvé la fauſſeté de cette opinion , en examinant les atomes & la diviſibilité de la matiere. Je fis voir alors que l'infini eſt un, ſimple, indiviſible, qu'il n'eſt point un amas d'unités. Une multitude innombrable de momens qui ſe ſuivent ne forme pas non plus l'éternité. Ne la regardez point comme la réunion du paſſé, du préſent, & de l'avenir: elle eſt un préſent perpétuel. C'eſt le ſort des êtres créés & périſſables de ſe ſuccéder & de parcourir en détail un tems qui s'écoule. Vous ne pouvez concevoir de tels principes : je le crois. Les limites de notre eſprit ne nous permettent que d'embraſſer des êtres dont la grandeur ou la durée ſoient finies. Mais ces êtres ne lui paroiſſent bornés , que parce qu'il a l'idée d'une ſubſtance ſans bornes. Cette idée qu'il apporte en naiſſant eſt un archetype auquel il compare même ſans réflexion tous les objets qui le frappent : il juge par-là de ce qui leur manque ; par l'idée du parfait , il connoît leur imperfection.

Si l'infini ne nous étoit pas toujours préſent , nous pourrions, au moins à force de méditer , concevoir un Etre dont la durée fût ſi longue , le volume ſi prodigieux , la perfection ſi grande, l'eſpece ſi nombreuſe , qu'il fût impoſſible d'imaginer rien de plus durable , de plus grand, de plus parfait, de plus nombreux, rien en

un mot de plus accompli dans tous les genres. Mais cet Etre, nous le cherchons en vain parmi les corps. Quelle que soit l'étendue de ces objets, notre imagination y ajoûte sans cesse. Nous concevons une durée plus longue, un nombre plus considérable, un corps plus grand que la durée, le nombre, le corps qui se présentent. L'infini seul peut suffire à notre intellect, à notre volonté. Si ce n'étoit qu'une chimére, l'idée n'en seroit pas originairement imprimée dans notre ame. Rien ne représente le néant. Il existe donc dans l'ordre immatériel un être infini, dont nous avons à présent l'idée, que nous contemplerons un jour, mais que nous ne comprendrons jamais. Unique objet de nos vœux les plus ardens, de nos plus profondes spéculations, il est le bien de notre cœur; il est le centre où tend notre esprit, lors même qu'il semble s'en écarter le plus. La possession de cet Etre peut seule épuiser & fixer nos desirs, quoique des biens finis & périssables usurpent ici-bas nos hommages; quoique soupirans après la Vérité, nous soyons le joüet du mensonge.

Et vous-même, Quintius, vous réformateur de l'univers, qui cherchez dans le bien un mieux que vous croyez possible, vous portez profondément gravée dans votre esprit une idée de la perfection. Cette idée, ce desir, que rien de borné n'arrête, où les avez-vous puisés? Une telle perception ne tire pas son origine du néant; c'est l'image d'un être. Mais cet Etre parfait, ce n'est pas vous; ce n'est, selon vous, aucun des corps: c'est donc une substance immatérielle, supérieure aux corps, supérieure même à notre ame.

Les objets qui agissent sur nous ne sont pas tous des objets sensibles : notre esprit s'éléve quelquefois au-delà des bornes du monde matériel ; il contemple l'Etre simple, éternel, immense, infini. Comment pourrions-nous concevoir ce que nos sens ne peuvent atteindre, ce qui se refuse à toute leur sagacité, si une Intelligence suprême ne nous en imprimoit l'idée ; si du mêlange de couleurs immatérielles, elle ne formoit ces espéces d'images que l'ame seule apperçoit. Mais je me borne aux images corporelles. Ces corps que vous offrent vos sens, comment se peignent-ils à votre esprit, pour qu'il puisse les connoître ? La connoissance n'est ni le voisinage, ni le mouvement, ni la forme d'un corps ; elle n'est le résultat d'aucune de ces modifications de la matiere. C'est un mode d'une espéce toute différente. Il faut donc que vous remontiez à cet Etre principe qui peut seul, Auteur de votre ame & de tous les êtres, porter leur image au dedans de vous-même. Enfin l'ame par sa nature n'est capable ni d'agir sur le corps qui lui est associé, ni d'en recevoir la moindre impression. D'où vient donc cette correspondance mutuelle ? Pourquoi certains mouvemens excités dans le corps font-ils naître dans l'ame telle connoissance, tel desir ? Pourquoi de cette connoissance, de ce desir de l'ame, résulte-t-il dans le corps un certain mouvement ? Quelle chaîne peut unir des êtres dont la nature est directement opposée ? Tout ce qui joint deux parties quelconques, doit tenir à l'une & à l'autre. Mais ce lien des deux parties de nous-mêmes, s'il est corporel, comment

pourra-t-il ſaiſir notre ame ? S'il ne l'eſt pas , quelle priſe aura-t-il ſur le corps ? C'eſt donc à la volonté d'un Etre infini , qu'il faut attribuer leur union.

Cette oppoſition entre la nature d'une ſubſtance intelligente & celle d'un être matériel, ſuffiroit pour démontrer que Dieu n'eſt point l'ame du monde ; que l'univers n'eſt pas , comme l'ont cru quelques Philoſophes, un homme immenſe formé de l'union de l'intelligence & de la matiere. En effet, ſi vous embraſſiez ce ſyſtême, ou ce feroit en ſuppoſant que cette Intelligence eſt matérielle, ou ce feroit en reconnoiſſant ſa ſpiritualité. Ces deux opinions ne peuvent ſe ſoutenir. Partiſan de la premiere, vous auriez à combattre les preuves invincibles ſur leſquelles eſt fondée la diſtinction de l'ame & du corps. D'ailleurs cette Intelligence que vous attacheriez à la matiere ne feroit pas unique. Il y en auroit autant que le monde a de parties. Ce peuple d'ames toujours diviſé, n'ayant pas de Souverain qui pût en bannir la diſcorde , n'agiroit jamais de concert ; & de leurs diſſenſions naîtroit dans les mouvemens de la matiere une irrégularité qui la replongeroit dans le cahos. La ſeconde hypothèſe n'a pas un fondement plus ſolide. Qu'entendriez-vous par cette ame ſpirituelle jointe à l'univers ? Seroit-ce une Intelligence formée par la réunion des ames particuliéres ? Mais quelle chimere qu'un tout compoſé de parties dont chacune feroit une ſubſtance indépendante. Il n'eſt point d'aſſemblage qui puiſſe de pluſieurs ames n'en faire qu'une ſeule : & la concorde ne régnera jamais

entre des ames différentes. Chacune d'elles libre, & connoiſſant l'étendue de ſes droits, agira, penſera ſéparément ſelon ſa volonté propre, ignorera ce que penſent, ce que veulent toutes les autres. Non, Quintius, ce ne ſont ni les decrets d'un Sénat, ni les ordonnances d'un peuple aſſemblé qui gouvernent la Nature : & l'univers n'eſt point une République.

Vous réduirez-vous à dire que l'ame du monde eſt un être ſimple, comme l'ame jointe au corps humain? C'eſt le dernier parti qui vous reſte; mais il n'eſt pas meilleur. Par quels liens cette Intelligence auroit-elle pû s'attacher un corps incapable de s'allier avec elle? Il n'eſt point ici queſtion d'une puiſſance ſupérieure, dont les ordres ſouverains ayent dompté l'antipathie de ces deux êtres: premiere raiſon: j'en ajoûte une ſeconde. Ou cette ame de l'univers ne préſidera point à tous les mouvemens qui s'exécutent dans ce corps immenſe, comme celle dont notre corps eſt animé n'en dirige pas, n'en connoît pas même toutes les opérations; & dès-lors Dieu ſera dépendant d'une autre Divinité; il partagera le pouvoir ſuprême avec la matiere: ou cette Intelligence eſt le principe de tout ce qui ſe fait dans le monde. Alors nouvelle alternative. A-t-elle créé le monde? en ce cas elle eſt le Dieu qu'adore l'univers: nous ne la regarderons plus comme ne faiſant qu'un même Etre avec ſon ouvrage: elle en eſt l'arbitre; elle le gouverne à ſon gré. Croyez-vous au contraire que le monde ſubſiſte de toute éternité par lui-même? Vous admettez donc deux ſubſtances éternelles. Mais quoi!

de deux êtres néceſſaires, l'un dépendroit de l'autre? Un être néceſſaire peut-il dépendre en rien? Si Dieu ne connoiſſoit l'intérieur de la matiere, comment pourroit-il en faire jouer les reſſorts, en régler les mouvemens avec tant d'art & de juſteſſe? Nous n'avons pas cet empire ſur notre corps dont la ſtructure nous eſt cachée, dont les organes échappent à notre pénétration. Mais connoîtroit-il à fonds la matiere, s'il ne l'avoit pas créée? Il eſt donc tel que nous le croyons, ce Dieu ſupérieur à nos hommages. Seul il exiſte eſſentiellement: de lui ſeul dérivent tous les êtres; par lui ſeul ils ſubſiſtent, prêts à rentrer dans le néant, s'il ne les conſerve par un effet de ſa volonté. Cauſe univerſelle & toute-puiſſante, il eſt le principe du mouvement des corps, il eſt l'archetype & l'auteur de toutes nos idées.

Quel ſera votre bonheur, ſi le charme qui vous aveugle ſe diſſipe enfin; ſi vous connoiſſez ce qui peut vous rendre heureux! Entrez, Quintius, entrez avec ardeur dans cette nouvelle carriere: c'eſt la route de l'éternelle félicité. Si l'univers eſt l'ouvrage d'un Dieu; ſi toute la Nature célébre ſon Auteur, les hommes ne doivent-ils pas à ce Pere bienfaiſant un culte, une reconnoiſſance, un amour ſans bornes? Eſt-il rien de plus aimable que la perfection? Quels attraits pourront faire impreſſion ſur nous, ſi nous ſommes inſenſibles à la beauté ſouveraine; ſi la vertu, le bien par eſſence, ſi le ſeul Etre véritable ne peut nous attacher. Je dis le ſeul Etre: les autres ne méritent pas ce nom. Ils ſont à peine hors du néant; ils tiennent au néant de toutes parts; leurs

qualités sont moins des attributs que des privations. Ce qui passe, ce qui ne jouit que d'une existence empruntée, aura pour vous des charmes; & celui qui est, celui dont la nature est d'être, qui seul éternel, seul immuable, peut seul combler vos desirs, ne sera pas un objet digne de votre cœur? Vous contemplez un ruisseau, & votre admiration se refuseroit à l'océan? Mais ce n'est pas assez d'admirer notre Créateur. Nous devons croire tout ce qu'il nous révéle; il est la Vérité même, & s'il pouvoit nous tromper, il ne seroit pas Dieu : nous devons faire tout ce qu'il nous commande; un Souverain a droit à l'obéissance de ses sujets. Voilà le fondement de la Religion, de cette Religion sainte que Lucréce veut abolir par un ouvrage profane, pour faire régner la volupté sur le Trône d'un Dieu ennemi du crime & des passions.

Si nous considérons enfin la confusion qui régne dans l'état des hommes; de ce cahos affreux sort une nouvelle lumiere. Dieu est juste; les hommes sont libres : par conséquent chacun d'eux mérite un salaire quelconque, & tôt ou tard il doit le recevoir. Or que les coupables soient heureux; que les amis de la vertu gémissent dans l'adversité, c'est un désordre contraire à la Loi suprême de l'Auteur de la Nature, & que proscrit sa justice immuable. Il est donc certain que les actions vertueuses sont récompensées, que les crimes sont punis. Mais cette équitable distribution a rarement lieu tant que les hommes habitent la région soumise à l'empire de la mort. Ces récompenses, ces peines sont donc

réſervées pour un autre tems. En effet, notre corps même ne s'anéantit pas : la matiere dont il eſt formé ſubſiſte après ſa diſſolution. Dieu qui la conſerve, replongeroit-il dans le néant une ame immortelle par ſa nature, & qui ſe ſent née pour vivre à jamais ? Pourroit-il, oubliant le paſſé, la détruire & la fruſtrer du prix de ſes actions ? Non, non, la connoiſſance innée d'une Juſtice ſuprême ne permet pas à l'impie d'eſpérer que ſes crimes éternellement impunis ſoient effacés par la mort, & que ſa deſtinée ſoit un jour la même que celle de l'homme vertueux.

Ainſi notre Religion a pour baſe l'exiſtence d'un Dieu ſouverainement juſte, & l'immortalité de l'ame : colomnes inébranlables, que n'ont élevées ni la crainte, ni la cupidité. C'eſt l'ouvrage de la Nature : ſa main prudente les a miſes devant nos yeux, pour régler toutes nos démarches. Mais tant de Peuples diſperſés ſur la terre ne pouvoient conſerver long-tems ces connoiſſances puiſées dans une origine commune. L'erreur ſortie d'une ſource impure, défigura de toutes parts l'idée du vrai gravée dans les eſprits. La Nature parloit donc en vain, & ſa Loi méconnue par tout alloit s'effacer de nos cœurs. Pour la rétablir, il a fallu que Dieu nous fît entendre ſa voix ; que rompant le voile qui le déroboit à nos regards, il ne dédaignât pas d'être le Légiſlateur des Mortels. Rallumé par la Divinité même, le flambeau de la Nature peut déſormais diſſiper les plus profondes ténébres. Je m'arrête ici, Quintius : vous ne faites que de naître ; encore au berceau, vous ne

ſeriez pas aſſez fort pour des alimens ſi ſolides. En attendant qu'une pratique conſtante de la vertu vous ait mis en état de les ſoutenir, contentez-vous de cette nourriture légére que ma main vous offre aujourd'hui.

FIN.

TABLE

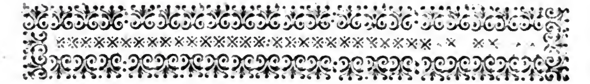


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Poëme.

La lettre *a* déſigne le Tome I. La lettre *b*, le Tome II.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Tourbillons.

Fin de la Table.